

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

BARBARISATION ET RÉCIT DE GUERRE:
LA BRUTALISATION DU FRONT DE L'EST
DANS LES MÉMOIRES DES SOLDATS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
ALEXANDRE MATTEAU

FÉVRIER 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	I
RÉSUMÉ.....	II
INTRODUCTION.....	1
Historiographie.....	6
Historiographie sommaire sur les armées allemandes et soviétiques.....	17
Les sources étudiées, méthodologie et grille d'analyse.....	19
CHAPITRE I	
CRIMES DE GUERRE.....	30
Le Landser.....	36
Violence envers les soldats.....	37
Violence envers les partisans	40
Violence envers les civils.....	42
Ivan.....	47
Violence envers les soldats.....	47
Violence envers les civils.....	50
CHAPITRE II	
DÉMODERNISATION.....	55
Le Landser.....	60
Ravitaillement.....	60
Le froid.....	64
Hygiène et maladies.....	67

Le manque de sommeil.....	70
Ivan.....	72
Ravitaillement.....	72
Le froid.....	75
Hygiène et maladies.....	76
Le manque de sommeil.....	79

CHAPITRE III

LA DISCIPLINE CRIMINELLE.....	82
Le Landser.....	89
Ivan.....	95

CHAPITRE IV

LA PROPAGANDE ET LA DÉFORMATION DE LA RÉALITÉ.....	106
Le Landser.....	112
Ivan.....	122

CONCLUSION.....	128
-----------------	-----

BIBLIOGRAPHIE.....	135
--------------------	-----

Remerciements

Je voudrais tout d'abord adresser des remerciements très chaleureux à ma mère Danielle, sans son soutien constant dans tous les domaines ce mémoire n'aurait jamais pu voir le jour. Je veux également remercier ma conjointe Gabrielle qui a su me supporter avec compassion à toutes les étapes de rédaction de ce mémoire et qui par sa présence et ses conseils judicieux m'a évité bien des écueils. Je me dois de souligner l'apport très précieux et indispensable de mon directeur de maîtrise M. Jean Lévesque à ce mémoire. Sa connaissance parfois stupéfiante de l'Union Soviétique, de l'histoire de guerre, de la Deuxième Guerre mondiale et des innombrables études se rattachant à mon sujet a permis à ce mémoire d'être beaucoup plus signifiant dans le domaine qu'il ne l'aurait été sans le savoir et l'esprit organisationnel de M. Lévesque. Je m'en voudrais également de ne pas saluer l'apport de M. Andrew Barros à mes travaux. Dans nos trop brèves discussions il a su éclairer des thèmes qui m'apparaissaient jusque là obscurs ou encore me donner une vision totalement nouvelle d'un aspect historiographique. Et finalement je voudrais remercier chaleureusement M. Pascal Bastien pour les nombreuses heures qu'il a consacré à écouter autant mes inquiétudes d'historien que les joies que me procurait la rédaction. Nos nombreux débats sur l'historiographie et même parfois sur la vie teinte ce mémoire du début à la fin.

Résumé.

Ce mémoire s'inscrit dans le contexte du renouvellement de l'écriture de l'histoire de la guerre et plus particulièrement dans l'effort de réinterprétation de la Deuxième Guerre mondiale. Les mémoires de soldats du Front Est, autant ceux de la Wehrmacht que ceux de l'Armée rouge sont normalement écartés des études portant sur la violence de guerre. Un des auteurs les plus influents dans le domaine Omer Bartov les utilisent très peu dans ses monographies *Hitler's Army* et *The Eastern Front*, études qui veulent démontrer que loin d'être un spectateur impuissant des crimes de guerre des SS, la Wehrmacht a pleinement participé à ceux-ci. Bartov ayant probablement comme présomption que les auteurs de mémoires ne mentionnerait pas ou peu les crimes de guerre commis soit par eux-mêmes ou par leurs compagnons d'armes.

Règle générale dans l'historiographie de la violence de guerre les mémoires de soldat sont davantage utilisés par les historiens qui tentent de démontrer que les soldats sont davantage « pacifistes » que « brutaux ». Ce mémoire s'inscrit en faux avec cette théorie. En reprenant la grille d'analyse que Bartov utilise dans ses études sur le sujet, nous passons au crible des mémoires de soldats autant de la Wehrmacht que de l'Armée rouge et démontrons que les traces de « brutalisation » et de « barbarisation » sont présentes dans ce type de source historique et qu'elles peuvent donc être utilisées pour ce champ d'étude au même titre que les lettres, les rapports militaires ou encore les témoignages des civils. Divisé en quatre chapitres ce mémoire aborde tout d'abord les crimes de guerre admis ouvertement admis par les auteurs. Nous appliquons ensuite la grille d'analyse de Bartov en notant la présence d'éléments telle que l'impact de la démodernisation, l'impact de la discipline criminelle et l'impact de la propagande sur le comportement s des soldats du Front Est.

INTRODUCTION

« Cette animosité mutuelle (entre Russes et Allemands) a produit des deux côtés des actes d'une nature si atroce que je les ai délibérément exclus.¹ »

- James Lucas.

La Deuxième Guerre mondiale est, de loin, le conflit ayant fait le plus de victimes au vingtième siècle. Une véritable tempête d'acier et de feu qui amena plus de cinquante millions de personnes à leur dernier repos. La modernité, loin d'amener la prospérité et la stabilité, semble plutôt amener la violence à un niveau de barbarie jamais atteint². Cette brutalité semble progresser tout au long de la première moitié du vingtième siècle pour atteindre son aboutissement sur le front Est durant la Seconde Guerre. Cette violence de guerre est un champ d'étude qui retient de plus en plus l'attention des historiens. Tenter de comprendre ce qui pousse les soldats à combattre, à tuer et à obéir aux ordres constitue un formidable défi (pour l'historien). En effet, ce n'est pas une mince tâche de parvenir à décrypter les motivations qui poussent un soldat à en tuer un autre ou encore à commettre des atrocités. L'historien doit consulter les rapports militaires, les lettres de soldats provenant du front, leurs journaux intimes et le récit (souvent sous forme d'autobiographie) des combattants. Le chercheur qui entreprend cette démarche est rapidement confronté aux limites de ses sources. Les documents militaires, les lettres ainsi que les différentes statistiques s'opposent souvent aux témoignages des survivants. Si les documents militaires et différentes statistiques démontrent généralement une cruauté certaine et une violence assumée de la part des soldats durant les conflits majeurs, les témoignages eux, tendent à

¹ James Lucas, *War on the Eastern Front, 1941-1945. The German Soldier in Russia*, Londres, Jane's Publishing Co., 1979, p. IX.

² Mark Mazower, « Violence and the State in the Twentieth Century » dans *The American Historical Review*, vol. 107, no. 4 (Octobre 2002), p. 11-58.

diminuer cette violence, à la rationaliser et même parfois carrément à la nier. C'est souvent à ce niveau que débudent les querelles d'historiens ; les études qui tendent à démontrer une « brutalisation » des soldats vont souvent privilégier les sources archivistiques et vont, conséquemment se faire accuser de négliger ou, pire encore, de refuser le témoignage. Ceux qui privilégieront le témoignage se feront accuser de rationaliser la violence. Le débat des historiens français sur la violence de guerre durant la Première Guerre mondiale, que nous aborderons plus tard, est, à ce sujet, particulièrement éloquent³.

Ce refus du témoignage est également présent dans les études sur la violence durant la Seconde Guerre mondiale. Les travaux d'Omer Bartov⁴ sur la « barbarisation » du Front Est sont devenus des incontournables dans le domaine. Bartov décrit le processus de « barbarisation » du soldat allemand et les facteurs qui ont contribué à celui-ci. On constate dans les travaux de Bartov une absence presque totale de témoignages sous forme d'autobiographies. Cette absence n'a pourtant pas fait l'objet de critiques de la part de ses pairs. En effet, personne ne peut contester la brutalité inouïe du Front Est et l'immensité des crimes qui y ont été commis. Les travaux de Wette⁵ et de Shepherd⁶ qui traitent également de la brutalité et de la violence des soldats allemands sont également caractérisés par l'absence de témoignages. De l'aveu même d'Omer Bartov, il existe bien peu de témoignages directs des atrocités commises et de la brutalité des soldats sur le Front Est⁷. Ces crimes de guerre sont cependant indéniables, prouvés de multiples façons par les différents rapports militaires, photos, témoignages des victimes, etc⁸. Pourtant, dans leurs récits, les anciens combattants

³ Stéphane Audoin-Rousseau, Annette Becker, *Retrouver la guerre, 1914-1918*, Paris, Gallimard, 2000 et Rémy Cazals, Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Ed. Privat, 2001.

⁴ Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, Paris, Hachette, 1999. et Omer Bartov, *The Eastern Front, 1941-1945, German Troops and the Barbarisation of Warfare*, Second Edition, St Antony's Series, New York, Palgrave, 1985-2001.

⁵ Wolfram Wette, *The Wehrmacht, History, Myth, Reality*, London, Harvard University Press, 2006.

⁶ Ben Shepherd, *War in the Wild East : The German Army and Soviet Partisans*, Harvard University Press, 2004.

⁷ Omer Bartov, *The Eastern Front, 1941-1945*, op cit, p. 116.

vont très souvent, dans une pulsion de silence, sublimer les éléments violents⁹. Pire encore, dans plusieurs cas le récit commence par une préface qui avertit le lecteur que bien que plusieurs crimes ont été commis sur ce front, l'auteur de l'autobiographie n'en a jamais vu un seul. Règle générale, on se concentre sur les atrocités commises par l'ennemi et on passe sous silence celles commises par son propre camp. Pourtant, quelques fois, on assiste à des aveux de brutalité et de barbarie étonnants. On justifie son comportement de multiples manières. La peur de l'ennemi, la défense de la nation contre le bolchévisme sont les arguments les plus fréquemment invoqués par les Allemands, les crimes nazis et la vengeance nécessaire de ceux-ci pour les Soviétiques. Les historiens qui ont fait des travaux sur la brutalité de la Wehrmacht ignorent donc, dans la plupart des cas, les sources autobiographiques. Ce qui donne bien peu de moelle autour de l'os. L'historien ne peut en tirer de citations concernant les massacres de civils ou les assassinats de prisonniers et se verra plutôt confronté à une vision idyllique de la guerre et du comportement des soldats.

Pourtant, malgré les efforts des auteurs d'autobiographies pour « débarbariser » la guerre, ces sources peuvent s'avérer fort utiles pour l'étude de la violence sur les champs de bataille. Les récits autobiographiques ouvrent un accès direct vers l'attribution par les individus ou les groupes de sens et de valeurs, ou vers le savoir social¹⁰. En faisant de l'histoire culturelle et en observant ce que les auteurs percevaient de leur entourage ou en exprimaient de leurs croyances, il est possible de trouver des éléments utiles pour l'étude de la violence de guerre. On y retrouve, malgré les tentatives de minimiser et moult justifications, plusieurs situations de brutalité admise par le combattant : exécutions de prisonniers, de civils ou encore plusieurs exemples de la stratégie de la « terre brûlée ». Sans oublier plusieurs composantes relevées par Bartov démontrant la « barbarisation » des soldats allemands. Des exemples de discipline brutale, de déshumanisation de l'ennemi, de propagande intégrée par le biographe sont autant d'illustrations de ce que l'on peut y

⁸ Ben Shepherd, *War in the Wild East : The German Army and Soviet Partisans*, Harvard University Press, 2004 et Wolfram Wette, *The Wermacht, History, Myth, Reality*, London, Harvard University Press, 2006.

⁹ Stéphane Audoin-Rousseau, Annette Becker, INGRAO, Christophe (dir.) *La violence de guerre 1914-1945, Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles, Complexe, 2002, p. 76.

¹⁰ Robert Dorion, Frances Fortier, Barbara Havercroft et Hans-Jürgen Lüsebrink, *Vies en récit, Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2007, p. 146.

retrouver. On remarque aussi des éléments de la théorie de « brutalisation » de Mosse, tels que la banalisation de la mort et une perception positive de la guerre par les contemporains. On retrace également des éléments de continuité de la violence héritée de la Première Guerre mondiale, thèse défendue par les historiens du Centre de recherche de l'Historial de Péronne¹¹.

Avec une grille d'analyse basée sur ces notions on peut donc faire ressortir des éléments importants pour le champ d'étude. Nous avons choisi d'étudier les autobiographies des combattants des deux camps car elles nous permettent de faire une histoire plus globale et de tirer des conclusions qui dépassent le caractère national et idéologique. Cependant, il serait illusoire de croire que ces facteurs nationaux et idéologiques ne viennent pas jouer un rôle dans la démonstration que l'on se propose de faire. Nous analyserons donc les autobiographies de manière distincte pour établir ainsi les caractéristiques spécifiques selon l'appartenance à un camp ou à l'autre mais nous insisterons également sur les ressemblances qui nous permettront de tirer une utilité globale de ces sources, peu importe la nationalité, pour le champ d'étude.

Mais avant de débiter l'analyse, il est important d'établir un cadre. Premièrement il est impératif de situer notre étude dans le courant historiographique sur la violence de guerre. Posé par Bartov et Mosse et repris par les historiens du Centre de recherche de l'Historial de Péronne avec à sa tête Audoin-Rouzeau et Annette Becker, le thème de la « barbarisation » et de la « brutalisation » des sociétés ne compte pas que des adeptes. Des historiens tels que Prost, Rousseau et Cazals s'opposent avec vigueur aux conclusions de la théorie de la « brutalisation » des sociétés¹². L'intérêt de ce débat, outre le fait de sa pertinence, est qu'il oppose justement des historiens qui utilisent le témoignage pour attaquer les conclusions des auteurs qui souscrivent à la « brutalisation ». Les travaux de Bartov : *The Eastern Front, 1941-1945, German Troops and the Barbarisation of Warfare* et, quelques années plus tard,

¹¹ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *Op Cit.*, p. 11-25.

¹² Voir Antoine Prost, « Les limites de la brutalisation, tuer sur le front occidental 1914-1918 » dans *Vingtième siècle, revue d'histoire*, no.81 (janvier/mars), 2004, p. 5-20. et Rémy Cazals, Frédéric Rousseau, *Op Cit.*.

Hitler's Army. Soldiers Nazis and War in the Third Reich viendront renverser la tendance historiographique qui voulait que la Wehrmacht n'ait commis aucun crime et que c'était uniquement le fait des SS. Des historiens allemands tels que Nolte et Hillgruber, en se fiant entre autres aux témoignages directs et aux mémoires, en venaient à la conclusion que loin d'adhérer à l'idéologie nazie, les Landsers ne se battaient que pour sauver leur peau, leurs camarades et leur patrie¹³. Nolte et Hillgruber utilisent les mémoires pour en arriver à des conclusions diamétralement opposées à celles de Bartov, il s'agit cependant, pour nous, d'une lecture un peu littérale de ces sources. Bien que ce ne soit évidemment pas le point de discord central entre les historiens, le débat sur l'utilisation du témoignage refait surface. Ces querelles historiographiques contribuent à façonner l'étude du champ historique qu'est la violence de guerre.

L'étude de récits autobiographiques comme source historique est un exercice qui peut comporter des pièges ; il faut donc s'adonner à cet exercice avec prudence et rigueur. Au-delà de la simple pulsion du silence qu'éprouve l'auteur. Plusieurs codes viennent régir l'écriture du témoignage de soi¹⁴, selon les littéraires. Il faut donc mettre à jour les lois auxquelles obéit le témoignage de soi. L'autobiographie est une construction rhétorique qui vise toujours à produire un effet sur le lecteur¹⁵. L'historien doit prendre en compte les failles inévitables de ce type de source : le défaut de mémoire, l'inconscient, l'insincérité, l'auto-censure et l'embellissement¹⁶. On doit également chercher à savoir dans quelles circonstances et pour quelles raisons le document a été écrit. S'agit-il d'un document commandé par le gouvernement soviétique ? Est-ce un journal intime écrit directement sur le front ? Est-ce une tentative du soldat allemand de se réhabiliter ? Autant d'éléments qui peuvent influencer sur le contenu de la source historique.

¹³ Andrea Hillgruber, *Zweierlei Untergang. Die Zerschlagung des Deutschen Reiches und das Ende des europäischen Judentums*, Berlin, 1986.

¹⁴ Thomas Clerc, *Les écrits personnels*, Paris, Hachette, 2001, p. 7

¹⁵ *Id.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 29.

Il est nécessaire d'établir une grille d'analyse pour faire ressortir les éléments de « brutalisation » et de « barbarisation » contenus dans nos sources. Le cadre sera le suivant. Nous ne traiterons que des récits de soi des gens ayant combattu sur le front Est. Nous traiterons de manière séparée les mémoires soviétiques et allemandes. Nous identifierons et extrairons des mémoires les éléments suivants : dans un premier temps nous traiterons des brutalités admises par les combattants, puis nous relèverons les exemples de discipline brutale, de conditions de vie précaires et de « démodernisation » du front. Les rapports avec les civils et la déshumanisation de l'ennemi seront également mis en lumière. La banalisation de la mort et la perception de la guerre comme une expérience positive seront aussi étudiées. Finalement, nous tenterons de mettre à jour les continuités de violence entre la Première Guerre mondiale et la Seconde Guerre mondiale.

Peut-on trouver des éléments dans les témoignages de soi qui nous renseignent, même indirectement, sur cette violence et cette « barbarisation »? L'autobiographie n'est elle qu'un processus de « débarbarisation » de l'auteur afin de rationaliser ce qu'il a vécu? Est-ce que l'on témoigne de son expérience de la même manière qu'on soit Soviétique ou Allemand? En examinant les récits autobiographiques des anciens combattants des deux camps, nous répondrons à ces différentes questions. Nous prouverons par cet exercice que le témoignage de soi, loin de représenter un adversaire pour les théories de la « brutalisation » et de la « barbarisation » peut de plusieurs manières venir étayer ces théories et les renforcer. Les éléments directs et indirects de « barbarisation » sont nombreux et l'autobiographie ne peut être considérée uniquement comme une entreprise de « débarbarisation ». Certes, les auteurs maquillent la réalité par moment mais l'on peut extraire, et nous le verrons, plusieurs éléments clés tant du côté soviétique qu'allemand.

Historiographie

Étant donné le sujet de cette analyse, il faut aller puiser dans plusieurs champs d'études pour trouver des recherches utiles à la nôtre. En effet, le corpus de livres qui traitent directement de la violence sur le front Est durant la Deuxième Guerre mondiale reste, bien qu'en progression constante, assez limité. Plusieurs informations, des plus pertinentes à notre recherche peuvent cependant être trouvées dans des monographies qui traitent plus généralement de la violence de guerre, de l'armée allemande ou de l'Armée rouge. Voila

pourquoi nous nous proposons de séparer cette section historiographique de cette façon, afin de bien couvrir l'ensemble des travaux pertinents. Certains d'entre eux pourraient évidemment se retrouver dans plusieurs catégories mais, par souci d'alléger le texte, nous les avons classés dans celle qui nous semblait la plus pertinente.

Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, les chercheurs vont s'intéresser aux comportements des soldats sur le front Est, les conclusions qu'ils en tirent sont cependant bien différentes de ce que nous savons aujourd'hui. Les sociologues Shils et Janowitz vont publier dès 1948 une première étude portant sur les causes de la désintégration de l'armée allemande¹⁷. Cette étude conclut que la motivation des soldats allemands à tenir le front Est à tout prix reposait davantage sur leur attachement à leur unité qu'à une communion de point de vue avec le régime nazi. La séparation entre les soldats de la Wehrmacht et le régime nazi et ses SS sera pendant longtemps la version acceptée par la population mais également par une grande majorité de chercheurs universitaires. Les mémoires des généraux allemands, tels que Manstein et Guderian¹⁸, qui présentent l'armée allemande comme une victime du régime et non comme une complice de celle-ci ne sont généralement pas questionnés et cette séparation arrange tout le monde. Pour les civils cela permet de ne pas avoir à effectuer un examen de conscience sur les actes posés par des proches. Dans le contexte de la guerre froide, le nouvel ennemi est le communisme et l'Allemagne de l'Ouest est une alliée importante pour les États-Unis, il est donc nécessaire de préserver la possibilité d'armer cette alliée ce qu'une condamnation de la Wehrmacht et de ses crimes ne permettrait pas. Les universitaires allemands emboîtent le pas et les travaux des historiens allemands vont en ce sens. L'historien Nolte, dans les années 1980, va produire des travaux qui expliquent les crimes allemands par la peur du bolchevisme et même en réponse à celui-ci¹⁹.

Ce champ d'étude va évoluer radicalement avec la publication de deux ouvrages qui vont, chacun à leur manière, relancer le débat sur la violence de guerre en Europe. Tout

¹⁷ E.A Shils et M. Janowitz, *Cohesion and Disintegration in the Wehrmacht in World War II* », POQ, 1948.

¹⁸ Eric Von Manstein, *Lost Victories: The War Memoirs of Hitler's Most Brilliant General*, Osceola, Zenith Press, 2004. et Heinz Guderian, *Panzer leader*, New York, Da Capo Press, 2001.

¹⁹ E. Nolte, *Un passé qui ne veut pas passer*, Berlin, FAZ, 1987

d'abord le livre d'Omer Bartov *The Eastern Front, 1941-1945, German Troops and the Barbarisation of Warfare* publié en 1985 est le premier à s'attaquer au mythe d'une Wehrmacht propre et démontre avec brio, en suivant pas à pas trois divisions allemandes, leur implication dans les atrocités commises contre le peuple soviétique. Selon l'auteur, la « barbarisation » des soldats allemands est due à trois facteurs : les conditions de vie désastreuses auxquelles ils sont confrontés, l'efficacité de la propagande nazie qui déshumanise l'ennemi et donne l'impression aux soldats de se battre pour une cause juste mais désespérée et la propension des jeunes officiers à relayer les idéaux nazis à leurs troupes. Il précisera sa pensée quelques années plus tard dans le livre *Hitler's Army. Soldiers, Nazis, and War in the Third Reich* où il reprend ses arguments principaux et ajoute le facteur de la discipline criminelle. Bartov démontre que le *Landser* est soumis dans l'armée à une discipline brutale, sévère et criminelle qui le poussera à se venger sur les populations des territoires occupés. Nous aurons l'occasion de revenir plus en détail sur chacun de ces aspects tout au long de notre mémoire. Bartov sera un véritable pionnier dans ce champ d'étude puisque non seulement il sera parmi les premiers à dévoiler l'implication de la Wehrmacht dans les crimes nazis mais il fournira également aux historiens de la violence de guerre une grille d'analyse simple qui, bien qu'elle appartienne à l'époque de l'histoire sociale, en arrive à des conclusions jusqu'à ce jour acceptées par une majorité d'historiens spécialistes de la période. Cette étude magistrale sera une grande source d'inspiration pour ce mémoire et notre grille d'analyse s'inspirera grandement de celle de Bartov.

L'autre œuvre majeure du champ d'étude est le livre *De la Grande Guerre au totalitarisme* de George L. Mosse publié en 1990²⁰. Le livre se veut une réponse aux questionnements sur les conséquences de l'expérience de la mort massive pendant la Première Guerre mondiale. Partant de cette question, Mosse développera principalement trois points qui amènent à la « brutalisation ». Le premier est le développement du mythe de la guerre et de l'expérience de celle-ci. Les engagés volontaires qui étaient de simples et bons

²⁰ George L. Mosse, *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, New York: Oxford University Press, 1990. [éd. fr. *De la Grande Guerre aux totalitarismes, la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999].

citoyens qui rêvaient de combattre pour la patrie représentaient un préalable indispensable à la création du mythe de la bonne guerre. La construction du mythe passe par la sacralisation de la guerre. La littérature de l'après-guerre fera l'apologie de l'expérience du front et on fera l'éloge de la camaraderie virile des soldats, de leurs sacrifices pour la nation et de leur courage. L'auteur parle ensuite de l'appropriation de la nature par l'État. Que ce soit par les mémoriaux en pleine nature ou par le cycle des saisons, chaque mort trouve sa place ou que ce soit par la représentation de la nation par la nature dans ce qu'elle a de plus beau. La nature dissimulait l'horreur de la guerre par son ordre et sa beauté, elle signifiait que les souvenirs difficiles pouvaient et devaient être surmontés par les soldats. L'auteur va finalement développer sur la banalisation de la guerre ce qui est pourtant un paradoxe avec sa théorie de sacralisation de la guerre. Par la fabrication et la vente de tout un bric-à-brac d'objets reliés à la guerre (presse-papier en forme d'obus, harmonicas en forme de sous-marin), on évoque la guerre de façon sympathique. Des jouets pour enfants en passant par le tourisme des champs de bataille, on associe la guerre à des souvenirs heureux et on peut donc contrôler l'émotion que procure le souvenir de la guerre. Cette banalisation a pour effet de faire de la guerre un événement qui fait partie du quotidien et qui perd son caractère extraordinaire.

Ces trois éléments vont contribuer à « brutaliser » la société et la classe politique européenne, selon l'auteur. La vie politique allemande lui sert d'exemple et il explique que la « brutalisation » des soldats allemands sur le champ de bataille a mené au durcissement de la politique sous la république de Weimar et ultimement à la prise de contrôle de l'État par les nazis. La politique de l'entre-deux-guerres n'était donc que la continuité de la guerre dans une logique toute clausewitzienne. Cette nouvelle approche qui ne présente pas les nazis comme un simple « accident » dans l'histoire européenne va mettre la table pour une réinterprétation des causes de la violence de guerre au vingtième siècle en Europe. Tout historien qui aborde ce sujet doit se positionner par rapport à Mosse. La théorie de la « brutalisation » de Mosse crée deux clans bien distincts chez les historiens de la violence de guerre. Cette présentation d'une continuité de la violence entre les deux guerres est un élément que nous utiliserons dans notre grille d'analyse pour tenter de déterminer si dans le récit on peut en trouver des traces.

Cette théorie de Mosse est d'ailleurs à l'origine d'une querelle historiographique monstre sur la Première Guerre mondiale et sur les motivations des soldats français. Il est important de s'attarder à ce débat car le témoignage et le récit de guerre y est central. Tout commence par la parution, en 2000, du livre *14-18, retrouver la Guerre*²¹, coécrit par Stéphane Audoin Rouzeau et Annette Becker. Dans ce livre, les auteurs ont l'ambition avouée de redéfinir la façon dont la guerre est perçue par les historiens et par la population en général. Becker et Audoin-Rouzeau souscrivent avec enthousiasme à la théorie de « brutalisation » de Mosse mais y ajoutent une touche personnelle. Les auteurs prétendent qu'une véritable culture de guerre s'est développée durant la Première Guerre mondiale. Ils décrivent cette culture de guerre comme une véritable religion civile qui consiste en l'attente d'un monde meilleur au sortir de la guerre, d'une victoire d'une civilisation supérieure sur une inférieure et d'un âge d'or qui en découlerait. Cette religion civile serait « un ensemble de représentations, de pratiques, d'attitudes, de productions littéraires et artistiques qui a servi de cadre à l'investissement des populations européennes dans le conflit »²².

Becker et Audoin-Rouzeau prétendent que si la guerre a pu durer si longtemps sans réelle mutinerie c'est grâce à cette culture de guerre. Pour eux, il est clair que la "mobilisation" des opinions entre 1914 et 1918 n'est pas liée, pour l'essentiel, à la contrainte, à la censure, à l'imposition autoritaire de schémas d'interprétation. Non, si le consensus des sociétés en guerre fut si efficace, et finalement si durable malgré les souffrances endurées, c'est parce que à la racine il fut porté par une mobilisation largement spontanée »²³. Au-delà du caractère hautement explosif des conclusions du livre, un des aspects que les adversaires de cette théorie vont souligner sans relâche est que ce livre a été écrit dans le refus le plus total du témoignage. Aucun mémoire, journal et dans ce cas ci même aucune lettre d'anciens combattants ne furent utilisés. Les auteurs de cet essai ont réinterprété la Première Guerre mondiale sans citer les soldats qui y ont participé. Ce livre est un exemple de plus que les

²¹ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *Retrouver la guerre, 1914-1918*, Op Cit..

²² *Ibid.*, p. 122.

²³ *Ibid.*, p. 131.

tenants de la « barbarisation » et de la « brutalisation » n'ont pas le réflexe d'inclure des sources qui, au premier abord, semblent contredire leurs propos.

Corollaire de cette règle, les adversaires de la « brutalisation » utilisent le témoignage et le récit à satiété comme argument. Le livre *14-18, le cri d'une génération*²⁴ de Frédéric Rousseau et Rémy Cazals en est le meilleur exemple. Dans ce livre, les auteurs veulent, de leur propre aveu, redonner la parole aux combattants de la Grande Guerre et contrer les théories « élitistes » qui ne s'appuient pas ou très peu sur les témoignages directs des combattants. Leurs sources sont donc composées de lettres, carnets et récits des soldats. Pourtant, plusieurs soldats se sont demandés s'ils pouvaient expliquer l'indicible, si l'horreur était transmissible, mais pourtant, leurs écrits tentent de le faire tel un cri, d'où le titre du livre²⁵. Pour les auteurs de ce livre, la notion de culture de guerre ou encore de « brutalisation » n'est simplement pas admissible. Résultat d'un groupe d'historiens qui ne s'appuient sur aucune source directement reliée aux soldats et qui refusent le débat, elle est pour eux une sorte d'hérésie. Pour eux, le sentiment pacifiste des soldats du front ne fait aucun doute. Ils les décrivent comme des victimes d'une violence imposée par l'État et non comme des participants volontaires à une guerre féroce et implacable. Une justice militaire sans pitié et la peur de passer pour des lâches les maintenaient dans le rang ainsi que le sentiment du devoir envers leurs compagnons mais, c'est bel et bien à reculons qu'ils livrèrent cette guerre selon les auteurs. Ce livre se veut donc une charge à fond de train contre les théories de Mosse, Audoin-Rouzeau et Becker. Cazals et Rousseau se présentent comme la réelle voix du soldat de la tranchée de l'époque.

Les auteurs, dans la première partie de leur ouvrage, passent en revue l'ensemble des écrits des soldats qui ont été produits durant la guerre et nous expliquent les raisons de leur choix. Pour eux, les carnets, correspondances et autres types d'écrits des soldats ne permettent certes pas de reconstituer l'histoire de manière exacte mais ils permettent de nous

²⁴ Rémy Cazals, Frédéric Rousseau, *Op Cit.*.

²⁵ *Ibid.*, p. 11.

renseigner sur l'état d'esprit des soldats et leur psychologie²⁶. De l'analyse de ces documents sort un point récurrent qui est celui de la haine pour la guerre et du souhait qu'elle finisse au plus vite. Les auteurs ne voient dans les écrits des soldats durant la guerre aucun signe de « brutalisation » ni de trace de cette fameuse culture de guerre.

Dans la deuxième partie de leur ouvrage, les auteurs se penchent sur les écrits de l'entre-deux-guerres, ils analysent plusieurs ouvrages écrits par des soldats au sujet de la guerre. Tout en ne niant pas le poids de la censure, les auteurs soulignent que rien dans ces ouvrages ne permet de démontrer un goût de la guerre. Finalement, dans la troisième partie, Cazals et Rousseau s'attaquent à la position défendue par Becker et Audoin-Rousseau qui prétendent que c'est par le sentiment nationaliste et l'intégration de la culture de guerre que les soldats ont tenu si longtemps. Cazals et Rousseau vont prétendre, quant à eux, que le sentiment nationaliste est certes une composante de la patience des soldats dans les tranchées mais qu'en aucun temps il ne fut le seul et qu'il faut également se tourner vers l'esprit de corps, l'obéissance et le sens du devoir pour expliquer cette patience²⁷. Les auteurs accusent d'ailleurs Becker et Audoin-Rousseau d'ignorer les témoignages des soldats ; ils prouvent le peu de sérieux de leur théorie sur la culture de guerre.

Le débat sur la violence de guerre ne se limite évidemment pas à l'utilisation ou non des témoignages. Certains historiens remettent en cause l'importance historique de la « brutalisation » et de la « barbarisation ». L'historien Antoine Prost dans son texte *Les limites de la brutalisation, tuer sur le front occidental 1914-1918*²⁸ est un de ceux qui mènent la charge contre Bartov, Mosse et cie. Prost s'oppose au principe de la « brutalisation » avancé par Mosse, mais il remet également en cause les travaux de ses héritiers intellectuels. Pour lui, que ce soit Becker et Audoin-Rousseau, ou encore Bartov, le concept de « brutalisation » est certes existant mais n'a pas une importance décisive dans le déroulement des événements sur la scène européenne durant le XX^e siècle. Deux raisons majeures

²⁶ *Ibid.*, p. 51.

²⁷ *Ibid.*, p. 153-154.

²⁸ Antoine Prost, *loc cit.*

expliquent l'opposition de l'auteur à cette théorie. Premièrement, celui-ci évoque le nombre très restreint de témoignages sur l'acte de tuer. Pour lui, loin d'être une conséquence de l'auto-censure, ce constat est attribuable au fait que très peu de soldats se sont trouvés en position de tuer un adversaire et un encore plus petit nombre ont effectivement tué un adversaire²⁹.

Citant des sondages de l'époque, il affirme que les soldats qui ont tué un ennemi durant la Deuxième Guerre mondiale sont une petite minorité et qu'on peut penser que la situation est encore pire pour la Première Guerre mondiale où l'artillerie joua un rôle encore plus important et central³⁰. Cette situation s'explique par la nature même d'une guerre industrielle qui tient les soldats ennemis loin les uns des autres et particulièrement dans le cas de la Grande Guerre où les soldats sont cantonnés dans des tranchées et où les contacts directs avec l'ennemi (assauts de tranchées ou encore rencontres fortuites) sont, somme toute, assez rares³¹. L'auteur souligne, de plus, que la peur plus que l'excitation ressort des témoignages de l'époque et que peu de trophées sont pris sur les victimes. Tous ces éléments constituent, selon lui, une première limite au concept de « brutalisation ». La seconde limite de la « brutalisation » est, pour l'auteur, d'ordre intime. En effet, loin d'accepter et de se réjouir de l'acte de tuer, le soldat de l'époque continue à s'incliner spontanément devant l'interdit social de tuer³². Pour arriver à le contourner, il emploie plusieurs stratégies mentales. Il remet la responsabilité de ses gestes sur ses supérieurs qui lui en ont donné l'ordre, ce qui lui permet de se déculpabiliser. La notion que c'était l'ennemi ou lui, lui permet de dire qu'il a agi par nécessité et lui évite de ressentir de la culpabilité. La déshumanisation de l'ennemi, que les tenants de la culture de guerre mentionnent comme une preuve de leur théorie, n'a pas la même signification pour Prost. Celui-ci la voit plutôt comme une autre façon pour le soldat de contourner l'interdit de tuer en se disant qu'il n'a pas tué un semblable ce qui lui permet

²⁹ *Ibid.*, p. 6.

³⁰ *Ibid.*, p. 8.

³¹ *Ibid.*, p. 6-7.

³² *Ibid.*, p. 15.

de ne pas avoir à éprouver de remords. L'auteur consent que certains soldats ont sûrement éprouvé du plaisir à tuer mais qu'il ne s'agit pas là de « brutalisation » mais bien d'un phénomène de nature humaine. La capacité de tuer varie beaucoup d'un humain à l'autre, et ce, en temps de paix comme en temps de guerre. L'auteur aborde également les nombreux témoignages de culpabilité des soldats qui, selon lui, sont autant de signes que le soldat a un profond respect de l'interdit même dans sa transgression.

D'autres historiens vont, au contraire, tenter de maximiser l'importance de la « barbarisation » des soldats. Que le soldat n'a non seulement pas une réticence à tuer mais de plus il y prend plaisir. Joanna Bourke dans son livre *An Intimate History of Killing. Face-to-face killing in Twentieth Century Warfare* prétend que le soldat, sur un champ de bataille, n'est certes pas un tueur né mais qu'il finit par prendre goût à tuer. Elle a étudié les soldats britanniques, australiens et américains durant la Première Guerre mondiale, la Seconde Guerre mondiale et la guerre du Vietnam. Pour elle, il ne fait aucun doute qu'en grande majorité, les soldats prennent plaisir à tuer et que c'est là leur fonction première. Bourke nous dit, en introduction, que la caractéristique des actions humaines à la guerre n'est pas de mourir mais bien de tuer et que son livre a l'ambition de ramener l'acte de tuer dans l'histoire militaire³³. Son livre se penche sur des sujets tels que la psychologie de tuer, la façon dont les soldats vécurent l'acte imaginaire de tuer ou du moins anticipé et comment ils vécurent l'acte réel. Cette préparation et cette anticipation à tuer, qui habite le soldat depuis longtemps, le poussera à vouloir passer à l'acte et à recevoir une gratification psychologique et/ou physique lorsqu'il finit par poser le geste. L'auteur prétend que l'acte de tuer a une charge érotique puissante, qu'il procure aux soldats un sentiment de puissance hors du commun et que ceux-ci, éprouvant ces sensations, deviendront habitués à tuer et même y prendront plaisir. Cette approche du soldat éprouvant du plaisir à tuer va encore plus loin que la « brutalisation » de Mosse qui, lui, prétend que les gens s'habituent à la mort et finissent par la trouver légitime.

³³ Joanna Bourke, *An Intimate History of Killing. Face-to-Face Killing in Twentieth Century Warfare*, Londres, Granta, 1999, p. 13-14.

Puis, plus récemment, un livre collectif *The Barbarization of Warfare* sous la direction de George Kassimeris³⁴ a traité de cette théorie de fond en comble, soit en tentant de l'appliquer à des conflits plus récents, de la faire cadrer avec l'Armée Rouge ou encore de tout simplement la réfuter. Le texte d'Amir Weiner sur la « barbarisation » de l'Armée rouge ou encore l'étude de Niall Ferguson sur la prise de prisonniers durant les guerres totales constituent, pour tout historien intéressé par le front Est, des avancées majeures dans ce champ d'étude. Ce livre consacre également la « barbarisation » de Bartov comme base d'analyse valable pour une multitude de sujets. Notre démarche s'inscrit donc dans un ensemble plus large de travaux d'historiens sur la « barbarisation ».

La « barbarisation » des soldats sur le front Est et la « brutalisation » des sociétés européennes sont des théories en constante redéfinition. La critique vient même parfois de l'intérieur. Audoin-Rouzeau va critiquer, du bout des lèvres certes mais tout de même, les explications de Bartov sur la « barbarisation » des soldats. Il trouve que de présenter la nazification comme seule explication de la brutalité est une réponse un peu courte³⁵. Dans l'introduction du livre *La violence de guerre 1914-1945* qu'il cosigne avec Annette Becker, il affirme qu'une partie de la réponse peut résider dans la remise en question de la singularité radicale de la Seconde Guerre mondiale. Longtemps, les historiens ont perçu la violence de cette dernière comme n'ayant aucun rapport avec le conflit précédent. Pourtant, les contemporains de la Grande Guerre avaient largement anticipé et expérimenté les méthodes de destruction massives qui devaient survenir en 1939³⁶. Pour Audoin-Rouzeau et Becker, il faut cesser de percevoir les deux conflits comme des îlots séparés et commencer à en faire des études comparatives et même chercher des causes dans la Première Guerre mondiale qui auraient des conséquences dans la seconde. La question de la violence extrême de la Seconde Guerre mondiale trouverait ses origines dans la Grande Guerre.

³⁴ George Kassimeris (dir. publ.), *The Barbarization of Warfare*, New York, New York University Press, 2006.

³⁵ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, INGRAO, Christophe (dir.) *La violence de guerre 1914-1945, Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Op Cit., p. 77.

³⁶ *Ibid.*, p. 18.

Les travaux de Ben Shepperd vont également légèrement remettre en cause la théorie de Bartov. Dans son article *The Clean Wehrmacht, The War of Extermination, and Beyond*,³⁷ il avance que, bien qu'habité par les idées national-socialistes, les raisons qui motivent le Landser sont teintées de gris et ne tiennent pas du pur fanatisme. Il met de l'avant, lui aussi, la théorie d'une continuité de la violence qui prendrait ses racines bien avant l'avènement du régime nazi. L'élitisme des officiers et leur identification à la tradition prussienne militaire mettent la table à une guerre idéologique sur le front Est. Leur participation à la Première Guerre mondiale les a convaincus de la nécessité d'une guerre totale et brutale pour arriver à la victoire³⁸.

Mark Mazower va également ajouter son grain de sel au débat dans son article *Military Violence and National Socialist Values: The Wehrmacht in Greece 1941-1944*³⁹ qui ajoute un bémol aux conclusions de Bartov. Entre le soldat fanatique de Bartov tout imprégné des idéaux nazis et le soldat complètement imperméable à ceux-ci des travaux préalables⁴⁰, il existe, selon lui, un entre-deux très prometteur qui se rapprocherait davantage de la réalité⁴¹. Mazower penche également vers une continuité de la violence. Il cite en exemple les cas de répressions de guérillas très violentes qui, bien qu'amplifiées par les idéaux nazis, viennent de stratégies utilisées par la Wehrmacht (*Vergeltungsaktionen, Suhnemassnahmen* et *Sauberungsunterneh*) contre les partisans durant la Première Guerre mondiale et durant la guerre franco-allemande de 1871⁴².

³⁷ Ben Shepperd, *The Clean Wehrmacht, The War of Extermination, and Beyond*, *The Historical Journal*, 52, 2, 2009.

³⁸ *Id.*

³⁹ Mark Mazower, «Military Violence and National Socialist Values: The Wehrmacht in Greece 1941-1944» dans *Past and Present*, no.134, (Fév), 1992.

⁴⁰ Théo Schulte, *The German Army and Nazi Policies in Occupied Russia*, Oxford, Oxford Berg, 1989.

⁴¹ Mark Mazower, *loc cit*, p. 135.

On parle donc, dans ces trois cas, de remise en question de certains aspects des conclusions de Bartov mais, sur le fond, Mazower, Shepperd et Audoin-Rouzeau partagent la conviction d'une Wehrmacht sympathique aux idéaux nazis⁴³. Que l'on partage ou non les critiques et les bémols qui peuvent être adressés à la théorie de Bartov sur la nazification de la Wehrmacht et la « barbarisation » de celle-ci, on ne peut que reconnaître l'immense apport de cette théorie qui fut l'un des premiers jalons de la fin de « l'alibi de toute une nation »⁴⁴, qui permettait de remettre l'entière responsabilité des crimes de la Deuxième Guerre mondiale sur les SS et le parti nazi uniquement.

Historiographie sommaire sur les armées allemandes et soviétiques

On ne peut également prétendre faire une étude sérieuse sur les soldats allemands ou soviétiques sans s'intéresser aux ouvrages plus généraux sur les armées allemandes et soviétiques de l'époque. Du côté soviétique, les travaux de David Glantz⁴⁵ sont inestimables pour cerner ce qu'était l'Armée Rouge, son fonctionnement et sa composition. Mentionnons également les livres, *Hammer and Rifle. The Militarization of the Soviet Union 1926-1933*⁴⁶ de David R. Stone et *Stalin's Reluctant Soldiers*⁴⁷ de Roger R. Reese qui retracent le parcours de l'Armée Rouge à une époque antérieure à la Seconde Guerre mondiale et qui expliquent le fonctionnement de celle-ci en se concentrant sur le vécu des soldats.. La contribution de John

⁴² *Ibid.*, p. 138.

⁴³ Mark Mazower, *loc cit*, p. 132 et Ben Shepperd, *loc cit*, p. 455.

⁴⁴ Mark Mazower, *loc cit*, p. 132.

⁴⁵ Pour en citer quelques uns : David Glantz, *Colossus Reborn, The Red Army at War, 1941-1943*, Lawrence, University Press of Kansas, 2005. et David Glantz et Jonathan House, *When the Titans Clashed. How the Red Army Stopped Hitler*, Lawrence, University Press of Kansas, 1995. et David Glantz et Jonathan House, *The Battle of Kursk*, Lawrence, University Press of Kansas, 1999.

⁴⁶ David R. Stone, *Hammer and Rifle. The militarization of the Soviet Union 1926-1933*, Lawrence, University Press of Kansas, 2000.

⁴⁷ Roger R. Reese, *Stalin's Reluctant Soldiers*, Lawrence, University Press of Kansas, 1996.

Erickson⁴⁸ est aussi, dans le domaine, assez importante. Plus récemment encore, Catherine Merridale a publié *Ivan's War : The Red Army 1939-1945*⁴⁹ qui consiste en une trop rare incursion de l'historien chez le soldat moyen de l'Armée Rouge. Ce livre magistral est une mine d'information intarissable pour qui s'intéresse au quotidien d'Ivan, sobriquet donné aux soldats soviétiques. Mais comme Merridale le souligne elle-même, on n'en sait que très peu sur la vie, les antécédents et les motivations du soldat soviétique⁵⁰. En effet, les historiens disposent de peu d'information sur la Grande Guerre patriotique. La raison de ce manque de connaissance s'explique par un manque de sources directes dû principalement à la censure. Le défi consiste donc, selon plusieurs historiens, à trouver des preuves en nombre suffisant pour appuyer les théories des historiens sur le système soviétique stalinien en temps de guerre.⁵¹

Du côté allemand, les bonnes études sur le *Landser* foisonnent. Les travaux de Wette et Sheppherd mentionnés plus haut n'en sont que quelques exemples. *Front soldaten*⁵², une monographie de Stephen G. Fritz, étudie le quotidien du soldat allemand et ce, principalement, sur le front Est. *Slaughterhouse The Handbook of the Eastern Front*⁵³ est un atout indispensable pour la compréhension de la structure de la Wehrmacht, des armes

⁴⁸ John Erickson, *The Road to Stalingrad*, London, Cassel, second edition, 2003. et John Erickson, *The Road to Berlin*, London, Cassel, second edition, 2003.

⁴⁹ Catherine Merridale, *Ivan's War : The Red Army 1939-1945*, London, Faber & Faber, 2005.

⁵⁰ Catherine Merridale, «Culture, Ideology and Combat in the Red Army, 1939-1945» dans *Journal of Contemporary History*, vol. 41, no.2 (2006), p. 305.

⁵¹ Mark Edele et Michael Geyer, *States of Exception, The Nazi-Soviet War as a System of Violence 1939-1945*, dans *Beyond Totalitarianism, Stalinism and Nazism Compared*, Edité par Michael Geyer et Sheila Fitzpatrick, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 347.

⁵² Stephen G. Fritz, *Front Soldaten*, Kentucky, The University Press of Kentucky, 1995.

⁵³ Keith E. Bonn, *Slaughterhouse: The Handbook of the Eastern Front*, Bedford, The Aberjona Press, 2005.

utilisées par ses soldats et de la composition de ses divisions. La trilogie de Richard J. Evans sur le troisième Reich⁵⁴ se révèle également une source d'information très pertinente.

Cette inégalité historiographique entre les deux camps rend, évidemment, notre travail plus complexe puisque l'on détient plus d'information d'un côté que de l'autre. Mais des études comparatives ont été menées à plusieurs reprises⁵⁵ et l'on ne doit pas, même si l'on se doit d'en tenir compte se laisser arrêter par cet obstacle. De plus, la nature de cette étude nous permet d'utiliser le même nombre de source de chacun des camps.

Les sources étudiées, méthodologie et grille d'analyse.

Pour chacune de nos sources, nous poserons les mêmes questions de manière systématique. Tout d'abord, nous n'étudierons que les sources des combattants du front Est en séparant les combattants soviétiques des combattants allemands. Nous commencerons par relever les témoignages de brutalités admises ouvertement par les auteurs de mémoires. Ils ne sont pas légion mais ils sont assez nombreux pour être significatifs. Nous relèverons ensuite les indices de « barbarisation » présents dans les ouvrages que ce soit pour la « démodernisation » du front, la discipline criminelle, l'endoctrinement et la déformation de la réalité.

L'étude du témoignage de soi comme source nécessite, pour l'historien, de faire un saut chez nos collègues spécialisés dans la littérature. Quels sont les obstacles et les failles que l'on peut retrouver dans une autobiographie? La première est sa classification : que considère-t-on comme une autobiographie ? Les journaux intimes, les écrits privés peuvent-ils être considérés comme une autobiographie au même titre que celles destinées à la publication ? L'historiographie allemande a laissé de côté le terme autobiographie pour n'utiliser que le terme témoignage de soi qui regroupe l'ensemble des catégories mentionnées plus haut⁵⁶. On ne peut traiter le témoignage de soi comme une représentation de la réalité

⁵⁴Richard J. Evans, *The Coming of the Third Reich*, New York, Penguin Press, 2004. et Richard J. Evans, *The Third Reich in Power*, New York, Penguin Press, 2005. et Richard J. Evans, *The Third Reich at War*, New York, Penguin Press, 2009.

⁵⁵ Mark Edele et Michael Geyer, *Op Cit.*, p. 348.

historique illustrant les faits⁵⁷. Malgré le fait que l'auteur s'engage envers son lecteur dans un « pacte autobiographique »⁵⁸ à lui présenter la vérité, la réalité est toute autre. Dans les mémoires, le panorama historique ne résiste jamais à une étude sérieuse et tombe régulièrement dans le mythe⁵⁹. On assiste également régulièrement à l'introduction de faits connus par après à la réalité du moment. Par exemple un soldat allemand qui, sur le coup, ne connaît pas l'ampleur des difficultés vécues par la Wehrmacht aura, dans ses mémoires, une connaissance globale de la situation sur le front Est, ce qui ne pouvait pas être le cas à l'époque. La subjectivité vient également et évidemment nuire à la prétention de l'auteur de nous présenter la réalité.

D'autres failles sont à redouter. Le défaut de mémoire qui consiste en de réels oublis naturels vient fausser le récit. L'inconscient vient également jouer un facteur dans l'oubli⁶⁰. Des événements qui troublent l'auteur psychologiquement peuvent être réellement oubliés ou encore des événements qui entrent en collision avec le parcours psychologique de celui-ci peuvent également être rayés de sa mémoire. L'autocensure est une autre faille que l'historien doit prendre en compte à la lecture de témoignages de soi. Contrairement à l'oubli, l'autocensure est mise en place de manière consciente et vise, pour toutes sortes de raisons, à cacher les faits. Que ce soit une pulsion de silence pour ne pas décrire l'indescriptible⁶¹, ou encore pour camoufler des actions dont on a honte ou, pire encore, sur lesquelles on pourrait toujours être jugé et condamné devant un tribunal.

⁵⁶ Robert Dorion, Frances Fortier, Barbara Havercroft et Hans-Jürgen Lüsebrink, *Vies en récit, Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*, *Op Cit.*, p. 139.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 143.

⁵⁸ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.

⁵⁹ Thomas Clerc, *Les écrits personnels*, *Op Cit.*, p. 61.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 30.

⁶¹ Stéphane Audoin-Rousseau, Annette Becker, INGRAO, Christophe (dir.) *La violence de guerre 1914-1945, Approches comparées des deux conflits mondiaux*, *Op Cit.*, p. 76.

L'auteur et le contexte de l'écriture du témoignage de soi doivent également être étudiés par l'historien. Tout d'abord qui écrit le récit ? Du côté allemand, l'éventail risque d'être plus large car, contrairement à ce qui se fait dans l'armée américaine, on ne fait pas de tri et on n'assigne pas les gens les plus éduqués à des postes dans l'administration⁶². Tout le monde dans l'armée allemande devait passer par les plus bas échelons et donc, dans la plupart des cas, connaître l'expérience du front. On retrouve donc au front autant des paysans que des professeurs d'université. Le problème d'analphabétisme dans la société allemande n'est pas très prononcé, cette société étant moderne, industrialisée et l'éducation étant accessible à toutes les couches de la société. De par ce fait, la diversité de la provenance des auteurs est plus grande du côté allemand que soviétique. On retrouve également beaucoup plus de récits de soi de soldats allemands que de soldats soviétiques. L'analphabétisme répandu chez les soldats soviétiques nuit, on le comprend, à la publication nombreuse de mémoires, ce qui du côté allemand est un facteur minime. Les auteurs de mémoires soviétiques seront souvent des membres du parti communiste qui ont eu droit à un endoctrinement ce qui, on le comprendra, peut nuire à l'objectivité de leur perception des événements.

Le contexte dans lequel le témoignage de soi est écrit est également un facteur dont l'historien doit se soucier. S'il est écrit sur le front, l'historien doit prendre en compte plusieurs éléments qui peuvent venir influencer sur le témoignage. La peur d'être pris et lu par un commissaire politique du côté soviétique ou d'un supérieur du côté allemand, tend peut-être parfois à atténuer le propos. Pourtant, lorsqu'écrit sur le vif, le témoignage de soi a l'avantage de ne pas subir le filtre de la mise en perspective et de l'oubli. Cependant, il faut pour cela, que les mémoires n'aient pas été retouchés après les événements. L'historien doit également prendre en compte le but de l'auteur si ce but est connu, bien évidemment. Les mémoires étaient-ils écrits à titre privé ou dans le but d'être publiés ?

La façon d'écrire est aussi influencée par plusieurs facteurs. La culture vient jouer un rôle dans l'écriture et on notera des différences notables non seulement entre les mémoires soviétiques et allemands mais également à l'intérieur des deux camps. L'Union soviétique étant composée de plusieurs nationalités différentes, il faut être attentif au facteur culturel et

⁶² Stephen G. Fritz, *Front soldaten*, *Op Cit.*, p. 216.

ethnique. Les écrits sous un régime totalitaire peuvent avoir des conséquences très graves pour son auteur, on parle ici de l'Union soviétique mais également de l'Allemagne de l'Est, ce qui peut créer une distorsion des faits. Plusieurs travaux traitent de cette réalité et nous nous en inspirerons pour analyser les sources. Nous utiliserons ces mises en garde dans l'analyse de chacune de nos sources et une fois celles-ci appliquées, nous pourrions nous concentrer sur ce que les témoignages de soi ont de positif à offrir à l'historien qui souhaite étudier l'histoire de la violence et plus particulièrement la théorie de « barbarisation » de Bartov.

Tout d'abord soulignons le fait que le nombre de témoignage de soi en traduction anglaise a augmenté de manière exponentielle durant les années 1990. Cette augmentation nous a permis de n'étudier que les sources traduites sans nuire, il nous semble, à la qualité de notre démonstration. Jetons maintenant un coup d'œil sommaire aux sources sur lesquelles nous appliquerons cette grille d'analyse. Du côté allemand, nous analyserons le journal intime de Willy Peter Reese⁶³. Celui-ci rejoint l'armée allemande en URSS en 1941 et dès lors participe au combat. La particularité du témoignage de Reese est qu'il écrit son journal au front dans les tranchées. Il griffonne sur du papier ses pensées alors qu'il fait sa ronde ou dans ses moments de repos. Il profitera de ses permissions pour remettre de l'ordre dans ce qu'il écrit. Écrivain de talent, il parvient à retransmettre avec justesse les états d'âme du Landser sur le front Est. Combattant pour le 279e régiment de grenadier, il trouve probablement la mort entre le 22 et le 30 juin 1944 dans la région de Vitebsk. Son manuscrit, gardé par sa mère, restera inconnu du public jusqu'en 2002, année où il sera « découvert » par Stefan Schmitz. Le manuscrit de Reese est publié originalement en Allemagne en 2003, la version que nous détenons est la traduction anglaise publiée en 2005. Le grand avantage du manuscrit de Reese, pour l'historien, est qu'il a été écrit durant la guerre et que son auteur ne l'a pas retouché par la suite. On évite également les trous de mémoire, les informations erronées, les justifications d'après-guerre et la rationalisation.

⁶³ Willy Peter Reese, *A Stranger to Myself*, New York, Farrar Strauss & Giroux, 2005.

Nous examinerons également les mémoires de Gottlob Herbert Bidderman⁶⁴, membre du 132e régiment d'infanterie de la Wermarcht. Bidderman a servi sous les drapeaux pendant plus de quatre ans. Publié par les Presses de l'Université du Kansas, le récit de Bidderman a été écrit plus de 50 ans après les faits. La narration de Gottlob Herbert Bidderman souffre de ces années de recul et des tentatives évidentes de l'auteur de banaliser certains faits, d'en rationaliser d'autres et d'omettre les crimes de ses camarades. Bidderman commence d'ailleurs son livre par un prologue dans lequel il affirme n'avoir pas vu, durant les quatre années de son service, un seul comportement répréhensible de soldats de la Wehrmacht. Il se tient également bien loin de l'idéologie nazie et affirme qu'il en est de même pour l'ensemble de ses camarades de combat. Pourtant, on trouve dans les silences et la vision de Biddermann plusieurs éléments utiles pour l'historien.

Nous analyserons également les mémoires de William Lubbeck⁶⁵, officier dans le 154e régiment d'infanterie. Lubbeck a servi dans la Wehrmacht durant la totalité du conflit. Tout d'abord en France en 1940, où il participe à la victoire allemande, puis sur le front Est de 1941 à 1945. Décoré de la croix de fer en 1943, il sera assigné pendant près d'un an dans une école de Dresde comme officier d'entraînement. Son expérience sur le front Est se limite à la région de Leningrad. Lubbeck a également écrit ses mémoires plus de cinquante ans après les faits et bien qu'il soit un peu plus loquace que Biddermann, son mémoire souffre des mêmes carences toutes proportions gardées. De plus, Lubbeck a écrit ses mémoires en compagnie d'un écrivain professionnel, David B. Hurt qui a mis de l'ordre et a facilité son écriture. Pour l'historien, il s'agit toujours d'un signal de danger lorsqu'un intermédiaire écrit pour le témoin des événements. En effet, plusieurs « inconvénients » peuvent survenir. L'écrivain peut embellir les faits pour les rendre plus vendeurs ou les noircir dans le même but. Il peut également mettre de l'emphasis sur des éléments qui n'avaient pas d'importance ou encore en ignorer d'autres qui pouvaient en avoir. Cette interférence, même si elle a l'avantage de donner davantage de fluidité au texte, représente toujours un mal de tête pour l'historien.

⁶⁴ Gottlob Herbert Bidderman, *In Deadly Combat*, Lawrence, Kansas University Press, 2000.

⁶⁵ William Lubbeck et David B. Hurt, *At Leningrad's Gates*, Philadelphia, Casemate, 2006.

Les mémoires de Karl Metzger, un opérateur radio SS qui a combattu sur le front Est en tant que membre du cinquième régiment SS Wiking⁶⁶, ont également été écrits avec l'aide d'un écrivain professionnel, Paul K. Harker; une certaine prudence est donc également de mise. Le fait que Metzger serve dans les SS amène à ses mémoires une dimension intéressante puisqu'il s'agit, même si la Wehrmacht est nazifiée, du groupe le plus fanatique qui combatte sur le front Est. Bien que Metzger s'en défende dans sa préface, plusieurs aspects de son témoignage trahissent son attachement aux principes nazis. Publié chez Outskirts Press en 2006, ce témoignage a été l'objet de rumeurs quant à son authenticité. Cependant, aucune preuve tangible n'a pu étayer ces accusations, nous avons donc fait le choix de le conserver parmi nos sources. Le récit doit également être abordé avec la même prudence face aux pièges que représentent le long laps de temps écoulé entre les événements et l'écriture des mémoires. Le récit de guerre de Günter K. Koschorrek⁶⁷ est également écrit des années après les faits sur la base de notes que l'auteur a égarées pendant plus d'une cinquantaine d'années avant de les retrouver et de décider d'écrire ses mémoires. Koschorrek admet lui-même la difficulté d'écrire avec exactitude sur des faits plus de cinq décennies plus tard. Ayant servi comme mitrailleur, Koschorrek veut garder le nom de son unité secrète et admet utiliser des pseudonymes pour ses camarades afin de préserver leur anonymat et faire que le lecteur se concentre sur son expérience personnelle. Publié originalement en allemand en 1998, nous avons la version anglaise publiée chez Zénith en 2005.

Nous examinerons également les mémoires d'Alfred Novotny⁶⁸, un soldat d'infanterie ayant servi dans la division de panzer-grenadier *Grossdeutschland*. Il combat sur le front Est de 1941 à 1945 avant d'être fait prisonnier par les Soviétiques. Novotny est de nationalité autrichienne, ce qui en fait un cas un peu particulier. Il n'est pas exposé avec la même véhémence à la propagande nazie d'avant-guerre et ne traîne pas le même bagage sur l'héritage de la Première Guerre mondiale que ses homologues allemands. Un cas particulier

⁶⁶ Karl Metzger et Paul K. Harker, *Honor Denied*, Denver, Outskirts Press, 2007.

⁶⁷ Günter K. Koschorrek, *Blood Red Snow*, St-Paul, Zenith Press, 2005.

⁶⁸ Alfred Novotny, *The Good Soldier*, Bedford, The Aberjona Press, 2003.

certes, mais tout de même moins différent que ce que les Autrichiens ont prétendu à la fin de la guerre. Les Autrichiens sont tout d'abord présentés comme des victimes de l'*Anschluss* d'Hitler, mais les dernières études tendent plutôt à démontrer que bien qu'il y ait une certaine résistance aux nazis⁶⁹, l'opinion publique était assez similaire à celle en Allemagne c'est-à-dire une mosaïque changeante au gré des succès et des déboires de l'Allemagne⁷⁰. Tout d'abord auto-publié en 1996 pour le bénéfice de ses proches, Novotny décidera finalement de publier ses mémoires en 2003 chez Aberjona Press. C'est cette version que nous analyserons. Nous ne pouvons non plus ignorer le classique de Guy Sajer⁷¹ qui, depuis maintenant quarante ans, constitue la référence en matière de mémoire sur le front Est. Sajer est un écrivain de talent qui rend avec une précision exceptionnelle les scènes de combat et les émotions ressenties par le Landser durant le conflit. Sajer représente également un cas plutôt inhabituel dans la Wehrmacht. Fils d'un père allemand et d'une mère française, Sajer est Alsacien et parle très mal allemand. Il devra composer avec son statut d'étranger dans la Wehrmacht et devra par moment faire face aux railleries de ses camarades d'armes. La notion idéologique et politique est pratiquement absente du témoignage de Sajer qui évite de prendre position sur le régime. Pourtant, de nombreux éléments de témoignages laisseront deviner une sympathie pour l'autorité en place. Ayant servi dans l'unité d'élite GrossDeutschland dès 1942, Sajer est témoin et victime de l'effondrement de la Wehrmacht sur le front Est. Autre élément important, Sajer est le seul mémoire que Bartov cite dans ses travaux. Publié en français aux Éditions Robert Laffont en 1967, nous analyserons la traduction anglaise publiée chez Brasseys en 2000.

Il faut souligner le contexte historique dans lequel les mémoires allemands furent publiés. À l'exception de ceux de Reese et Sajer, les auteurs de mémoires allemands ont tous écrit ou du moins retouché leurs mémoires après que les révélations sur l'implication de la Wehrmacht dans les crimes nazis fut largement accepté. Catharsis ou encore justification ? Il

⁶⁹ Radomir V. Luza, *The Resistance in Austria, 1938-1945*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1984.

⁷⁰ Evan Burr Burkey, *Hitler's Austria: Popular Sentiment in the Nazi Era, 1938-1945*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2000, p. XII.

⁷¹ Guy Sajer, *Forgotten Soldier*, Washington D.C, Brasseys, 2000.

est clair que les auteurs réagissent d'une façon ou d'une autre à ceci. Si certains écrivent leurs mémoires dans le but avoué de défendre leur honneur, d'autres pourraient y avoir trouvé un exutoire à leur culpabilité. Il n'y a évidemment pas d'évidence dans ce genre d'analyse et la vérité n'est connue que des auteurs de ces ouvrages mais l'on peut garder cela en tête lorsqu'on les analyse.

Du côté soviétique, nous analyserons les mémoires de Nikolai Litvin⁷², qui a servi dans la 352^e division d'infanterie et comme mitrailleur dans un bataillon pénal. Litvin est un de ces rares soldats soviétiques à avoir servi durant une longue période sur le front Est, dans son cas, plus de trois ans de 1942 à 1945. Il a combattu les forces allemandes de l'Ukraine jusqu'en Allemagne. Originaire de la ville de Petropavlovsk en Sibérie occidentale, Litvin écrit ses mémoires en 1962 durant le bref relâchement de la censure dans les arts et la littérature sous Krutchev. Mais il ne pourra les publier immédiatement suite au renversement de Krutchev par l'équipe de Brejnev. Celui-ci va en effet resserrer le contrôle du gouvernement sur les publications. Les mémoires de Litvin ne seront finalement publiés qu'en 2007, suite à la « découverte » du mémoire par Stuart Britton qui interviewe Litvin dans le cadre d'un travail de recherche. L'ouvrage a donc l'avantage d'avoir été écrit dans un laps de temps assez court après le conflit; les événements sont donc beaucoup plus frais à la mémoire de l'auteur que ceux qui sont publiés une cinquantaine d'années plus tard. Cela dit, il est permis de croire que l'auteur, malgré qu'il profite d'une période de grâce dans la censure pour écrire ses mémoires, ne peut tout de même pas peindre le régime soviétique en noir et doit tout de même faire attention à ce qu'il dit. L'édition que nous étudions est la traduction anglaise qui a été publiée aux Presses de l'université du Kansas en 2007. La traduction et la révision sont assurées par Stuart Britton. Un petit mot sur cette maison d'édition est de mise. Elle représente, à nos yeux, un gage de sérieux scientifique et de crédibilité du mémoire puisque cette collection, sous l'égide de David Glantz, a développé une expertise dans l'histoire militaire soviétique durant la Deuxième Guerre mondiale. Cette maison d'édition publie d'ailleurs plusieurs des mémoires que nous étudierons.

⁷² Nikolai Litvin, *800 days on the Eastern Front*, Lawrence, Kansas University Press, 2007.

Nous nous pencherons également sur les mémoires d'Evgeni Bessonov⁷³ qui a servi sous les drapeaux de l'Armée Rouge de 1943 à 1945, dans la 4^e brigade mécanisée de la 4^e Armée de blindés. Originaire de Moscou, Bessonov va parcourir plus de 3800 km durant la guerre, de Briansk jusqu'à Berlin. Bessonov, comme la plupart de ses camarades qui se sont rendus jusqu'à Berlin, n'aura donc pas servi sous les drapeaux durant la période noire des défaites successives de l'Armée Rouge face à la Wehrmacht. Écrivant ses mémoires durant les années 2000 à plus de 80 ans, Bessonov reconnaît lui-même la difficulté de décrire les faits avec exactitude et de se fier à sa mémoire. L'auteur a cependant pu écrire son livre sans la moindre contrainte ou censure mais il semble peu enclin à critiquer le régime et semble en accord avec ses vues. Publiée en 2005 chez Greenhill Books c'est cette version que nous étudierons.

Nous analyserons également les mémoires d'Isaak Kobylyanskiy⁷⁴. D'origine ukrainienne et de confession juive, Kobylyanskiy représente pour les nazis l'ennemi ultime. Enrôlé dans le 300^e régiment d'infanterie de l'Armée rouge, Kobylyanskiy servira durant trois ans dans l'armée et participera à plusieurs combats significatifs, de la libération de Sebastopol à la chute de Königsberg. Kobylyanskiy, qui réside maintenant aux États-Unis, écrit ses mémoires en russe en 1996 et décide en 2005 de les réécrire lui-même en anglais. De son propre aveu, les deux versions diffèrent car il enlève des éléments qu'il juge non pertinents pour son lectorat à l'Ouest et rajoute des anecdotes qui lui avaient jusque-là échappées. Peut-être est-ce dû au fait que l'auteur est désormais un citoyen américain mais Kobylyanskiy est, de tous les auteurs soviétiques que nous avons étudiés, le plus critique face au régime communiste et à la façon dont la guerre fut menée. L'ouvrage de Kobylyanskiy se distingue des autres car, une fois qu'il a raconté son histoire de manière chronologique, il divise le reste de celui-ci en thème qu'il traite de manière distincte (Ex : propagande, rapport aux Allemands, etc) Les mêmes critères de prudence s'appliquent quant au laps de temps écoulé entre l'écriture et les événements. Publiée aux Presses de l'université du Kansas en 2005, c'est cette version que nous étudierons.

⁷³ Evgeni Bessonov, *Tank Rider*, London, Greenhill Books, 2005.

⁷⁴ Isaak Kobylyanskiy, *From Stalingrad to Pillau*, Lawrence, Kansas University Press, 2008.

Notre attention se portera également sur les témoignages de Mansur Abdulin⁷⁵. Abdulin est Tatar d'origine et grandit dans la ville d'Anzhero-Sudzhensk près de Tomsk en Sibérie centrale. Il se porte volontaire dans l'Armée rouge en 1942 à l'âge de 19 ans et participera à la victoire contre la sixième armée de Von Paulus à Stalingrad. Il participera également à la bataille de Kursk et sera finalement sérieusement blessé près du fleuve Dniepr mettant fin à sa participation au conflit. Publiées pour une première fois en 1988 en URSS dans le contexte de la perestroïka, les mémoires d'Abdulin seront rééditées en Russie en 2005 dans le cadre des célébrations du sixième anniversaire de la fin de la Grande Guerre patriotique. La version que nous analyserons est également parue en 2005 chez Pen & Sword, une maison d'édition dont la réputation n'est plus à faire dans le domaine de l'histoire militaire. Nous examinerons également les mémoires de Evgenii D. Moniushko⁷⁶. Originaire de Leningrad, il survit au siège de la ville et échappe à la mort en fuyant par le lac Lagoda. Il s'enrôlera par la suite dans l'Armée rouge et participera aux deux dernières années du conflit et à l'occupation de la Tchécoslovaquie et de la Hongrie dans l'après-guerre. Édité par David Glantz, le livre est publié simultanément en anglais et en russe en 2005. En Russie, il est publié dans le cadre des festivités entourant le sixième anniversaire de la fin de la Grande Guerre patriotique. Moniushko admet, de son propre chef, que plusieurs épisodes sont trop lointains pour qu'il s'en rappelle avec précision et demande la clémence du lecteur face à la précision de certains événements. La mise en garde n'est pas superflue.

Roman Kravchenko-Berezhnoy, quant à lui, a tout d'abord écrit un journal intime⁷⁷ dans lequel il témoignait de ses expériences de jeune homme soviétique sous l'occupation allemande en Ukraine. Une fois l'Ukraine libérée par l'Armée rouge, Kravchenko s'enrôle dans celle-ci. Ce n'est que des années plus tard qu'il rédigera la seconde partie de son ouvrage qui relate son expérience de soldat de l'Armée rouge. Deux styles de texte nettement différents dans un même ouvrage. L'auteur a dû harmoniser celui-ci lors de la

⁷⁵ Mansur Abdulin, *Red Road from Stalingrad*, South Yorkshire, Pen & Sword military, 2004.

⁷⁶ Evgenii D. Moniushko, *From Leningrad to Hungary*, London, Frank Cass, 2005.

⁷⁷ Roman Kravchenko-Berezhnoy, *Victims, Victors*, Bedford, The Aberjona Press, 2007.

rédaction de ses mémoires ce qui constitue pour l'historien un signal appelant à la prudence permettant ainsi d'éviter les pièges, mentionnés plus haut, du témoignage de soi. Les mémoires furent finalement publiées en 2007 et la copie que nous analyserons sera celle des Presses Aberjona qui se sont assuré les services de David Glantz pour commenter l'ouvrage. Puis, finalement, nous examinerons les mémoires de Boris Gorbatchevski⁷⁸ qui a combattu de 1942 à 1945 dans quatre unités d'infanterie différentes, dans des fronts secondaires ou, du moins, qui n'ont pas été mis de l'avant par les historiens militaires. Son parcours le mène de la ville de Rzhev jusqu'aux Sudètes en Tchécoslovaquie où il se trouve lorsque la guerre se termine en 1945. Communiste convaincu, Gorbatchevski acceptera tout de même de témoigner des crimes commis par l'Armée rouge durant la guerre. Publié au Kansas University Press, il est traduit et édité par Stuart Britton et publié en 2008. C'est cette copie que nous analyserons. L'ensemble de ces sources devraient nous permettre de démontrer que loin d'être un obstacle à l'historien qui entend confirmer la « barbarisation » du front Est, les mémoires de soldats regorgent d'éléments qui réfèrent à celle-ci et même parfois de témoignages tout à fait candides de violences brutales sur l'adversaire.

⁷⁸ Boris Gorbatchevsky, *Through the Maelstrom: A Red Army Soldier's War on the Eastern Front, 1942-1945*, Lawrence, Kansas University Press, 2008.

CHAPITRE 1

CRIMES DE GUERRE

*Departure on Christmas Eve, as it got light.
On the way we torched all the villages we
passed through and blew up the
stoves...Women wailed, children froze in the
snow and curses followed us...When we were
issued a supply of cigarettes, we lit them at
the burning houses.⁷⁹*
-Willy Peter Reese.

*By nature I am a tender and sensitive person.
I was never a hooligan or a brawler. But
when I went to war I wanted to destroy the
Fritzes...I would have my revenge on the
Germans in advance...Once on my initiative,
we shot no less than 200 wounded Nazis in
some vegetable store⁸⁰.*
-Mansur Abdulin.

L'étude de la violence de guerre par les historiens peut s'appliquer à différents conflits dans différentes régions du monde. Il est cependant nécessaire d'étudier le cas du front Est et des armées en présence de manière spécifique puisqu'il présente des caractéristiques que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Outre Bartov qui amène le principe de « barbarisation »,

⁷⁹ Willy Peter Reese, *A Stranger to Myself*, New York, Farrar Strauss & Giroux, 2005, p. 52.

⁸⁰ Mansur Abdulin, *Red Road from Stalingrad*, South Yorkshire, Pen & Sword military, 2004, p. 109.

plusieurs travaux d'historiens s'intéressent à la question et il nous apparaît nécessaire de faire un retour sur ceux-ci. Les études sur la brutalité de la Wehrmacht sont beaucoup plus nombreuses que celles sur l'Armée rouge. Cette lacune s'explique par la fermeture des archives durant le régime communiste et a pour effet que l'on connaît bien peu la version soviétique de la Grande Guerre patriotique. Les études récentes commencent à rétrécir l'écart mais bien du travail reste à faire de ce côté.

Faisons ici un court aparté pour définir ce que nous entendons par crimes de guerre. Les conventions de Hague de 1899 et 1907 ainsi que les conventions de Genève de 1906 et de 1929 établissent les standards pour le comportement d'une armée en guerre. Ces conventions garantissent aux soldats des pays belligérants la vie sauve s'ils sont fait prisonnier et une garantie d'être soigné par le camp adverse en cas de blessure. Ni l'Allemagne ni l'Union Soviétique n'ont signé ni appliqué les conventions de Genève mais c'est à l'aune de celles-ci que nous pourrions établir le caractère extrêmement brutal qui régnait sur le front Est

Du côté de la Wehrmacht, les historiens ont rapidement abandonné l'objectif d'expliquer ou de quantifier la brutalité de l'armée comme un tout mais tentent de fournir des pistes qui pourraient aider à dresser un tableau, tout de même incomplet, des motivations des soldats⁸¹. Commençons avec le livre de Wolfram Wette *The Wehrmacht : History, Myth and Reality*⁸² qui détruit définitivement le mythe d'une Wehrmacht propre qui aurait été abusée par le nazisme et qui prétend que les atrocités sur le front Est sont le fait des SS. Cet alibi de toute une nation⁸³ sera également pourfendu par Mazower dans son texte *Military Violence and National Socialist Values: The Wehrmacht in Greece 1941-1944*. Une fois cela établi Mazower tente de décortiquer dans quel état d'esprit pouvait se retrouver le Landsers qui

⁸¹ Ben Shepherd, *War in the Wild East: The German Army and Soviet Partisans*, Harvard University Press, 2004, p. 33.

⁸² Wolfram Wette, *The Wehrmacht, History, Myth, Reality*, London, Harvard University Press, 2006.

⁸³ Mark Mazower, «Military Violence and National Socialist Values: The Wehrmacht in Greece 1941-1944» dans *Past and Present*, no.134 (Février), 1992, p. 132.

commet des atrocités. Selon Mazower, il est clair que la violence n'entre pas, pour le Landser, en contradiction avec la loi et l'ordre en place et justifie donc pour lui les brutalités qu'il commet⁸⁴. Légitimé par les lois nationales socialistes, le soldat allemand serait donc un exécutant de l'idéologie nazie. S'il partage, en grande partie, les conclusions de Bartov sur les raisons qui poussent le soldat à faire preuve de brutalité, il amène tout de même un bémol quant à sa nazification. Selon Mazower, la réponse la plus plausible se trouve à mi-chemin entre le soldat fanatique de Bartov et le soldat totalement immunisé à la propagande de Manfred Messerschmidt⁸⁵.

Les causes de la violence seront également au cœur de l'ouvrage de Ben Shepperd *War in the Wild East* qui traite des actions entreprises par la Wehrmacht contre les partisans soviétiques. Shepherd attribue la violence à trois facteurs principaux. Tout d'abord l'influence de l'idéologie nationale socialiste et militaire qui ont passablement les mêmes objectifs⁸⁶ et également la société dans laquelle il évolue. Pour Shepherd, la peur du bolchévisme et le racisme prennent davantage racine dans des facteurs totalement extérieurs aux nazis telle que la crise économique de 1929 et l'instabilité politique de la République de Weimar qui fait craindre une prise de pouvoir par les communistes. L'attachement à la *Volksgemeinschaft* répondrait également à un désir de stabilité⁸⁷. Cette communauté nationale sera la base de tout le programme raciste des nazis. Plusieurs voient l'URSS comme le principal théâtre de brutalité de la Wehrmacht. Alexandre Rossino, dans son ouvrage *Blitzkrieg Atrocities*⁸⁸, prétend que c'est plutôt en Pologne que l'on verra naître la guerre idéologique et brutale de la Wehrmacht et que Barbarossa en sera la continuité. Cette analyse donne donc plus d'importance au caractère racial de la croisade allemande qu'au caractère

⁸⁴ Mark Mazower, *loc cit*, p. 156.

⁸⁵ Manfred Messerschmidt, «The Wehrmacht and the Volksgemeinschaft» dans *Journal of Contemporary History*, vol. 18, no. 4, (Octobre), 1983.

⁸⁶ Ben Shepperd, *Op Cit.*, p. 28.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 30-31.

⁸⁸ Alexander B. Rossino, *Hitler Strikes Poland: Blitzkrieg, Ideology, and Atrocity*, Lawrence, University of Kansas Press, 2003.

politique de l'antibolchevisme. Des aspects plus spécifiques de la violence seront également étudiés. Les violences sexuelles commises par la Wehrmacht resteront largement impunies et lorsqu'elles le seront ce sera sur la base de la politique raciale qui interdit tout contact avec les femmes slaves plutôt que d'être reconnues comme un crime de guerre⁸⁹. La théorie de « barbarisation » de Bartov est donc une base pour la plupart des travaux dans ce champ spatio-temporel.

Du côté soviétique, les ouvrages de Glantz sur l'Armée Rouge⁹⁰ et Merridale⁹¹ sur le soldat soviétique sont utiles, il reste qu'ils nous fournissent davantage des données sur les crimes commis par le soldat que sur ses motivations. L'étude, à notre sens, la plus poussée sur le sujet reste celle d'Amir Weiner *Something to Die For, A Lot to Kill For, The Soviet System and the Barbarisation of Warfare, 1939-1945*⁹². Weiner se penche sur les raisons qui poussent le soldat soviétique à commettre des crimes d'une brutalité inouïe sur le front Est. Il prétend que, bien que raisonnable, la réponse voulant qu'Ivan ne fasse que répondre à l'agression allemande reste incomplète. Répondre que les Allemands ont laissé peu d'alternatives aux Soviétiques et que ceux-ci n'ont agi qu'en légitime défense est certes pratique et sage mais évacue complètement la question de la capacité du régime stalinien à « barbariser » ses soldats et ce depuis de nombreuses années⁹³. La propagande antinazie en marche depuis son ascension au pouvoir en 1933 aurait contribué à déshumaniser le soldat de la Wehrmacht et rendre acceptable tout acte criminel à son endroit. Lorsque les Soviétiques réalisèrent que l'agresseur était en fait pire que ce que la propagande du Parti communiste avait annoncé, ils étaient encore davantage enclins à encourager et à perpétrer des actes

⁸⁹ David Raub Snyder, *Sex Crimes under the Wehrmacht*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2007.

⁹⁰ David Glantz, *Colossus Reborn, The Red Army at War, 1941-1943*, Kansas, University Press of Kansas, 2005. et David Glantz et Jonathan House, *When the Titans Clashed. How the Red Army Stopped Hitler*, Kansas, University Press of Kansas, 1995. et David Glantz et Jonathan House., *The Battle of Kursk*, Kansas, University Press of Kansas, 1999.

⁹¹ Catherine Merridale, *Ivan's War: The Red Army 1939-1945*, London, Faber & Faber, 2005.

⁹² Amir Weiner, «Something to Die For, A Lot to Kill For, The Soviet System and the Barbarisation of Warfare, 1939-1945» dans *The Barbarization of Warfare*, New York, New York University Press, 2006.

⁹³ *Ibid.*, p. 102.

violents⁹⁴. L'humiliation de la défaite de 1941, que le régime stalinien a fait durement payer à ses soldats⁹⁵, fut également un facteur qui encouragea à la violence. Amir Weiner sera un des premiers à lier le principe de « brutalisation » à l'armée soviétique. Les violences sexuelles qui prendront des proportions endémiques lorsque l'Armée rouge entre en Allemagne seront également l'objet d'études. Le livre de Naimark : *The Russians in Germany*⁹⁶ bien qu'il traite de la période immédiatement après la guerre nous aide à comprendre l'ampleur du problème et comment la situation était généralisée à toutes les couches de l'Armée Rouge.

Les témoignages de soi ne contiennent pas uniquement des indices indirects sur la « barbarisation » des combattants sur le front Est, quelques fois, ceux-ci vont aborder le sujet de front et avec une candeur qui peut surprendre. La qualité des témoignages, si témoignage il y a, n'est cependant pas toujours égale. Certains auteurs vont carrément nier avoir été impliqués ou même avoir assisté à quelques crimes de guerre que ce soit, alors que d'autres vont admettre en avoir vu ou même en avoir commis. Les témoignages de combattants qui ont assisté à des crimes les présentent souvent comme des objecteurs de conscience silencieux car opprimés par le régime. Les récits de ces soldats qui admettent avoir assisté à des crimes de guerre peuvent parfois être douteux puisque l'on peut facilement imaginer que le soldat, loin d'avoir été un témoin passif, a pu prendre part à ceux-ci. Néanmoins, ce genre de témoignage demeure très utile car il relate tout de même le crime malgré que l'auteur de celui-ci reste incertain. Ceux qui admettent avoir commis des crimes ont souvent une justification qui a peu à voir avec l'idéologie de l'époque. Personne ne commet de crime au nom du régime nazi ou pour le système soviétique. On tue par vengeance des atrocités de l'ennemi ou par peur de représailles de ses supérieurs si l'on discute les ordres.

L'admission de crimes de guerre diffère également beaucoup selon le camp auquel appartient l'auteur. Les Allemands vont rester beaucoup plus discrets sur les crimes commis

⁹⁴ *Ibid.*, p. 124.

⁹⁵ *Id.*

⁹⁶ Norman M. Naimark, *The Russians in Germany: A History of the Soviet Zone of Occupation 1945-1949*, Cambridge, Harvard University Press, 1995.

et la plupart du temps lorsqu'ils témoignent de ceux-ci ils ont été commis par quelqu'un d'autre. Les raisons qui motivent cette discrétion sont fort simples. Aucun de ces vétérans ne veut se voir associé aux Nazis et chacun prend soin de s'éloigner le plus possible de l'idéologie du régime. De plus, loin de bénéficier de l'immunité, les soldats qui admettraient avoir commis des crimes de guerre pourraient être traduits en cour car les criminels de guerre nazis ne bénéficient d'aucune clémence malgré le temps passé depuis les événements. Autant d'éléments qui incitent les auteurs de témoignages de soi allemands à avoir des blancs de mémoire salutaires. Cependant, malgré cela, certains vont tout de même prendre le risque d'admettre certaines brutalités.

Les auteurs soviétiques, quant à eux, sont plus loquaces sur les atrocités commises. Ne craignant pas les éventuelles poursuites judiciaires et convaincus, même des années plus tard, du bien-fondé de leurs gestes, ils s'ouvrent donc plus facilement. Si certains s'en vantent, d'autres admettent ressentir un inconfort ou une culpabilité face à ces actes. Mais règle générale, les assassinats de soldats allemands ne sont pas perçus comme un crime par les auteurs soviétiques et la violence contre les civils, considérée comme regrettable par les auteurs, est néanmoins estimée normale et explicable par les actions allemandes. De plus, ce n'est que très récemment, nous l'avons vu, que les historiens se sont mis à utiliser les termes « brutalisation » et « barbarisation » pour l'Armée rouge⁹⁷ ; auparavant, les Soviétiques étaient considérés uniquement comme des victimes de la terreur nazie amplifiant ainsi leur conception de crimes de guerre « justes et nécessaires ».

Le front Est est, à n'en pas douter, un endroit brutal et barbare, les pertes sont immenses des deux côtés, mais les Soviétiques payent le plus lourd tribut : plus de neuf millions de soldats morts⁹⁸ et en incluant les civils les calculs vont de vingt cinq millions à cinquante millions de morts tout dépendant de la méthode de calcul utilisé⁹⁹. Les Allemands subissent

⁹⁷ Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 13. et Amir Weiner, *loc cit.*

⁹⁸ Richard Overy, *Why the Allies Won*, London, Pimlico Press, 2006, p. 120-121.

⁹⁹ Grigoriy Krivosheev, *Soviet Casualties and Combat Losses in the Twentieth Century*, London, Citadel Press, 1997, p. 101.

également des pertes immenses. Plus de cinquante pour cent de leurs effectifs sont perdus durant l'année 1942 et le total des pertes en soldats est de plus de six millions¹⁰⁰. On exécute des soldats ennemis, des partisans, des civils, les viols sont monnaie courante. Les auteurs de mémoires nous livrent cette réalité par fragments. Entamons cette partie avec les combattants allemands.

Le Landser

Le mythe de la Wehrmacht aux mains propres est maintenant déboulonné depuis longtemps. Omer Bartov a joué un rôle précurseur en publiant son ouvrage sur la « barbarisation » des troupes allemandes que nous avons mentionné plus tôt. L'exposition *Vernichtungskrieg : Verbrechen der Wehrmacht 1941 bis 1944* (Crimes de la Wehrmacht, dimensions de la guerre d'extermination 1941-1944) a eu l'effet d'un électrochoc sur le peuple allemand qui réalisa que ses parents et grands-parents n'étaient pas nécessairement des patriotes victimes de manipulation de la part du régime et que les SS n'étaient pas les seuls responsables des crimes perpétrés. Le comportement de la Wehrmacht en URSS est loin d'être exemplaire autant à l'égard des civils, des Juifs et des soldats¹⁰¹, qu'à l'égard des partisans¹⁰². Le Landser est aspiré dans une spirale de violence tantôt due aux conditions précaires qu'il vit, à l'idéologie qui l'anime ou en réaction à la discipline cruelle qu'il subit, mais une chose est certaine, le Landser est violent et, dans plusieurs cas, apprécie cette violence¹⁰³. Observons tout d'abord la violence entre combattants telle que la concevaient les auteurs de témoignages de soi.

¹⁰⁰ Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, *Op Cit.*, p. 73.

¹⁰¹ Wolfram Wette, *The Wehrmacht, History, Myth, Reality*, *Op Cit.*.

¹⁰² Ben Shepherd, *Op Cit.*.

¹⁰³ Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 50.

Violence envers les soldats

Les Soviétiques, lorsqu'ils se rendaient ou étaient capturés par les soldats allemands, n'avaient pas de grandes chances de survie¹⁰⁴. Plusieurs mouraient de faim ou d'épuisement dans les camps allemands alors que d'autres étaient battus¹⁰⁵ ou carrément abattus sur place¹⁰⁶ ou encore tout de suite après un interrogatoire sommaire. Guy Sajer raconte:

« Sometimes one or two prisoners might emerge from their hideout with their hands in the air, and each time the same tragedy repeat itself. Kraus killed four of them on the lieutenant's orders; the Sudeten, two; Group 17, nine. Young Lindberg, who had been in a state of panic ever since the beginning of the offensive, and who had been either weeping in terror or laughing in hope, took Kraus's machine gun and shoved two Bolsheviks into a shell hole. The two wretched victims were both a good deal older than the boy, and kept imploring his mercy. We could hear their desperate shouts for a long time. But Lindberg in a paroxysm of uncontrollable rage kept firing until they were quiet¹⁰⁷. »

La rage et la fureur sont régulièrement évoquées pour expliquer les exécutions de prisonniers. Willy Peter Reese raconte comment un de ses camarades, fou de rage, lance des grenades dans un groupe de prisonniers soviétiques avant d'achever les survivants à la mitraillette¹⁰⁸. Mais la rage n'est pas la seule explication; certains vont évoquer les ordres auxquels on ne peut désobéir. Sajer, après avoir lancé des grenades à des Soviétiques qui agitaient un drapeau blanc, va justifier son action en disant avoir reçu la consigne de ne faire aucun prisonnier¹⁰⁹. D'autres encore vont évoquer la fourberie des Soviétiques pour justifier les exécutions. Metzger explique la situation ainsi:

¹⁰⁴ Liam Ferguson, «Prisoner Taking and Prisoner Killing» dans *War in history*, vol. 11, no. 2, 2004, p. 186.

¹⁰⁵ William Lubbeck et David B. Hurt, *At Leningrad's Gates*, Philadelphia, Casemate, 2006, p. 141 et Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 23.

¹⁰⁶ Willy Peter Reese, *Ibid.*, p. 48-49.

¹⁰⁷ Guy Sajer, *Forgotten Soldier*, Washington D.C, Brasseys, 2000, p. 186.

¹⁰⁸ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 46.

¹⁰⁹ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 186.

«A group of 7 or 8 Russians raised their weapons high above their heads to surrender at which 5 or 6 5th SS soldiers moved forward to check them for intelligence. The Russians lowered their weapons and executed our comrades by surprise and in doing so traded their own lives. From that moment on we showed no mercy that night. The Russians demonstrated false surrender so to protect ourselves from this tragedy being repeated we had to shoot all Russians that made that gesture¹¹⁰.»

L'exécution de soldats blessés est également un phénomène courant. Metzger raconte comment lui et ses camarades, une fois les combats terminés contre une unité soviétique qui défendait un hôpital ont ouvert le feu sur les patients de l'établissement¹¹¹. La justification la plus courante pour l'exécution de blessés est qu'une fois guéris, ceux-ci seraient revenus tuer des soldats allemands. Cette vision du «eux ou nous» et de la fourberie de l'ennemi reviennent souvent dans les mémoires pour justifier les crimes commis. Le récit de Koschorrek nous en donne un bel exemple:

« [...] This is when I hear this black Unteroffizier tell a soldier to shoot a crumpled figure in the head; he himself had the muzzle of his submachine gun against the back of another soldier head. Both shots sound muffled and unpleasant much as if one had shot into a sack. I was shocked and I shuddered. Is the man so full of hate that he even has to dishonour the dead? After this he walks past me towards another fallen soldier. He kicks the body, which is lying on its side, really hard in the stomach and mutters angrily, "This one too is still alive!" He places his barrel directly on the forehead of the soldier and fires. The body, which I had assumed to be dead convulse. "Why don't we take them prisoner?" I ask him angrily. The black sergeant just looks at me in disgust and growls: "Then just try to get them up when they are playing dead! The swine think we won't realise they're alive and will cut us down from behind. I've seen it before!" How can I answer him? [...] What I consider unworthy and terrible, the Unteroffizier only looks upon as a safety measure for our own protection. He simply says "Him or us!"¹¹²»

Koschorrek se présente comme objecteur de conscience et rejette la responsabilité sur ses compagnons d'armes pour les atrocités commises dans ce cas. Mais il évoquera également les atrocités commises par les Soviétiques pour expliquer le comportement de ses

¹¹⁰ Karl Metzger, et Paul K. Harker, *Honor Denied*, Denver, Outskirts Press, 2007, p. 167.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 236-237.

¹¹² Günter K. Koschorrek, *Blood Red Snow*, St-Paul, Zenith Press, 2005, p. 69.

compagnons¹¹³. Ce refus d'assumer la responsabilité des actions commises contre l'ennemi est généralisé chez les auteurs de mémoires allemands ; rarement instigateurs d'atrocités ils répondent aux atrocités soviétiques et soulèvent très peu le fait que la Wehrmacht était bel et bien l'agresseur dans cette guerre. Pourtant, même des années plus tard et la responsabilité de la Wehrmacht bien établie dans les cruautés commises sur le front Est, certains s'entêtent toujours à porter le blâme sur les SS et à nier le traitement brutal des prisonniers. On ne peut que rester pantois face à l'explication que donnent certains vétérans pour expliquer la rage des Soviétiques :

«The war in the east had begun to exhibit its brutality. Nevertheless, none of us could foresee or comprehend that the bitterness and rage of the Russians following the invasion of their country would grow more intense with each passing year [...]. Unfortunately, the brutal measures of the Soviets could be compared with the conduct of the Germans occupiers in the rear areas, far behind the front. Through the excesses that took place against the Russian people the German soldier became, to the simple Russian a fighter and supporter for a despised, murderous political institution. Because of this doctrine, established and mandated in far away Berlin, countless atrocities were in turn committed on soldiers on the front lines, even though we front soldiers were unaware of the murder of thousands of innocent people through the Sonderkommandos [...]»¹¹⁴

Cette « ingratitude » reprochée aux soldats ennemis qui ne parviennent pas à faire la différence entre le « bon » soldat de la Wehrmacht et le « mauvais » SS est un raisonnement qui revient à quelques reprises dans les mémoires, Gunter K. Koschorrek s'indignera à plusieurs reprises d'être associé aux nazis et rejettera du revers de la main toute affinité avec ceux-ci¹¹⁵. On explique les brutalités commises presque en tout temps par le comportement russe et les brutalités commises par ces derniers. Bien que les atrocités soviétiques exacerbent, évidemment, la brutalité des soldats allemands¹¹⁶, on ne peut pas, en toute bonne

¹¹³ *Ibid.*, p. 70.

¹¹⁴ Gottlob Herbert Bidderman, *In Deadly Combat*, Lawrence, Kansas University Press, 2000, p. 43.

¹¹⁵ Günter K. Koschorrek, *Op Cit.*, p. 255.

¹¹⁶ Ben Shepherd, *Op Cit.*, p. 72-73.

foi, retenir uniquement cet argument pour expliquer les cruautés allemandes. Pourtant, c'est à peu près le seul que nous donnent les auteurs de mémoires allemands pour justifier leurs crimes.

Violence envers les partisans

« L'ingratitude » des Soviétiques sera ressentie avec encore plus de force lorsque le Landser sera confronté aux partisans. Constamment harcelés par ceux-ci, les soldats de la Wehrmacht n'hésiteront pas à « répliquer » aux agressions en commettant de nombreuses atrocités. Gottlob Herbert Bidderman raconte comment les Soviétiques profitaient de la « bonté » allemande pour aller rejoindre les partisans malgré les bons traitements :

«The commanders of the divisions on the front as well as many regiment and battalion-level commanders were at that time veterans and participants of World War I, who conducted and fought the war with the undeniable fairness instilled in the officer's corp of the kaiser's army. It must be added that during the entire campaign in the east, I never experienced a single incident when Russian soldiers who had surrendered were not correctly handled, or when captured enemy wounded were not medically treated exactly as our own. During the attack on Kanev prisoners were simply sent to the rear unguarded as every available man was desperately needed at the front. However, I maintain the belief that from the masses of prisoners sent to the rear in this manner, many Communists and Russian patriots used the opportunity to slip into the undergrowth and eventually make contact with the ever-growing bands of partisans.¹¹⁷»

Ces bandes de partisans sont considéré par le régime comme des ennemis de la pire espèce et on n'hésite pas à employer les moyens les plus brutaux pour en venir à bout¹¹⁸. La violence envers la guérilla n'est cependant pas une nouveauté de la Deuxième Guerre mondiale pour la Wehrmacht. Le haut commandement de l'armée prônait la terreur pour lutter contre la guérilla bien avant l'arrivée des nazis au pouvoir¹¹⁹ et c'est donc sans aucune retenue que la terreur sera employée sur le front Est. Chaque partisan capturé est systématiquement exécuté

¹¹⁷ Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 43-44.

¹¹⁸ Boris Gorbatchevsky, *Through the Maelstrom: A Red Army Soldier's War on the Eastern Front, 1942-1945*, Lawrence, Kansas University Press, 2008, p. 303. et Ben Shepherd, *Op Cit.*.

¹¹⁹ Ben Shepherd, *Ibid.*, chapitre 1.

et l'on procède également à des exécutions punitives sur la population. Nous aurons l'occasion de revenir sur la violence faite aux civils un peu plus loin.

Le traitement réservé aux partisans n'émeut guère le Landser qui voit en ceux-ci le côté sale et fourbe du Soviétique. Constamment victimes de sabotages et d'embuscades, les soldats allemands finiront par tomber dans une véritable paranoïa du partisan et lorsqu'ils en capturent ils en viendront à leur faire subir les pires atrocités. Les attaques des partisans ne sont pas les seules raisons qui poussent le Landser à brutaliser les partisans. L'association constante par le régime des partisans aux Juifs et aux bolcheviques exacerbera la brutalité des antibolcheviques et anti-Juifs fort nombreux dans la Wehrmacht¹²⁰. Sajer raconte comment son unité a exterminé un bataillon de partisans :

«The heavy machine gun began its slaughter. Each explosion echoed through the shed as if it would blow it apart. The bullets themselves were explosives and ripped open the roof, letting in new streams of daylight. All the Germans soldiers outside were firing into the rafters, where some fifteen Russian terrorists were still hiding [...]. The S.M.G demolished the rest of the roof, and full daylight flooded in, destroying the partisan's last hope of invisibility and escape. Another fell to the floor as the rest began a frantic attempt to scramble away through the twisted supports overhead. Some dropped to the floor, others clung to the rafters. In the end, all were killed, and our deaths on the train were avenged [...]. We were still the masters, and no one under heaven could judge us¹²¹»

Cette haine du partisan est largement partagée par les contemporains de Sajer. Metzger qualifie les exécutions de nécessaires¹²², tandis que Reese admettra n'avoir aucune compassion pour le sort qui leur est réservé¹²³. La répression contre les partisans s'étendra rapidement en répression envers les civils qui les protègent et les abritent. Parfois, la

¹²⁰ Ben Shepherd, *Ibid.*, p. 72-73.

¹²¹ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 301.

¹²² Karl Metzger, *Op Cit.*, p. 158.

¹²³ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 23.

Wehrmacht brûlera ou assassinera des villages entiers en représailles d'actions de guérilla¹²⁴. Cette violence envers les civils, qu'elle soit liée aux représailles de guérilla ou non, atteindra sur le front Est des proportions sans précédent.

Violence envers les civils

Le comportement de la Wehrmacht envers les civils sur le front Est est cauchemardesque. Rarement a-t-on vu dans l'histoire un scénario semblable. On compte plus de sept millions de victimes dans la population et ces chiffres ne tiennent pas compte des victimes d'exactions allemandes qui ont survécu à la guerre. Les dirigeants nazis avaient planifié que le ravitaillement de la Wehrmacht s'effectuerait en vivant sur le pays. On avait également donné l'ordre aux soldats d'abattre les commissaires politiques sans délai, le fameux *Kommissarbefehl*, et lorsque les troupes allemandes devaient battre en retraite, le haut commandement adoptait la stratégie de la terre brûlée, rasant tout sur son passage¹²⁵. Loin de contester ses ordres, le Landser les applique avec zèle et enfreint même certaines règles de « bonne conduite ». Tout contact physique avec la population locale est formellement interdit pour cause de pureté raciale, pourtant les viols étaient une réalité sur le front Est. Loin d'être des victimes des ordres du régime, comme certains vétérans vont se présenter, le Landser exploite, viole, tue les civils et saccage leurs résidences.

Ici encore, la qualité des témoignages diffère beaucoup d'un ouvrage à l'autre. Si certains vont mettre l'emphasis sur une anecdote de bonnes relations avec les civils et ne pas parler du reste, d'autres vont carrément présenter un récit bucolique de leurs relations avec les Soviétiques qui n'est pas très crédible. Pourtant, les mémoires de quelques anciens combattants vont être d'une franchise désarmante sur le traitement réservé aux civils durant la guerre. Et les témoignages que l'on en retire vont tout à fait dans le sens de la théorie de « barbarisation » d'Omer Bartov.

¹²⁴ Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 303.

¹²⁵ Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 201 et 218. et Mansur Abdulin, *Op Cit.*, p. 98. et Isaak Kobylanskiy, *From Stalingrad to Pillau*, Lawrence, Kansas University Press, 2008, p. 239.

Les réquisitions sur les civils sont monnaie courante¹²⁶, on leur prend jusqu'au dernier croûton de pain, les laissant en proie à la famine¹²⁷. De plus, les soldats les utilisent comme main-d'œuvre pour subvenir à leurs besoins. Willy Peter Reese nous en donne un bon exemple: «Women and children were made to go to the wells for us, water our horses, watch our fires, and peel our potatoes. We used their straw for our horses or for bedding for ourselves, or else we drove them out of their bed and stretched out on their stoves.¹²⁸» Si les réquisitions de logement et de nourriture peuvent s'expliquer par la nécessité, le viol est beaucoup plus difficilement explicable et les auteurs en parlent peu ou à mots couverts. Pourtant certains l'abordent. Les contacts physiques avec les femmes du pays étant rigoureusement interdits pour préserver la pureté raciale, les Landsers se devaient d'être prudents face à ce type de crime car, contrairement aux autres exactions pour lesquelles ils jouissaient d'une impunité absolue, en cas de viol ou même de relation consentante la réprimande pouvait être sévère.

Cette attirance envers les femmes autochtones est vécue bien différemment d'un Landser à l'autre ; si certains n'hésitent pas à contrevenir au règlement et fréquentent les femmes soviétiques, tombant parfois même en amour avec elles, d'autres vivent cette attirance dans la honte et ne la consomment jamais¹²⁹. Certains cependant n'hésiteront pas à violer les femmes russes. Sajer rapporte le viol d'une Polonaise par quatre de ses compagnons de bataillon et explique sans aucun remords que la vie sentimentale de son unité est par le fait même excellente¹³⁰. Günter K. Koschorrek, quant à lui, témoigne d'une enquête sur un officier accusé d'avoir violé deux jeunes femmes russes, le ton de Koschorrek peut laisser croire que les autorités enquêtaient pour punir l'homme d'avoir agressé les deux jeunes femmes, mais

¹²⁶ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 59 et 303. et Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 46-47. et Günter K Koschorrek, *Op Cit.*, p. 77-78. et Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 37.

¹²⁷ Günter K Koschorrek, *Op Cit.*, p. 24.

¹²⁸ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 35.

¹²⁹ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 24.

¹³⁰ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 354.

l'on peut penser qu'il s'agit davantage d'une enquête pour déterminer si la pureté de la race a été mise en péril. Encore une fois, l'auteur de mémoires transforme un peu la réalité pour la faire coller à l'éthique qu'il dit avoir. Cédons-lui la parole:

«Heistermann is supposed to have made indecent assaults on Russian women, luring them to his house on the pretext of giving them work. The mountain infantry accused him of having brutally raped two young Russian girls who worker for him. He supposedly lay in wait for them one evening, then took them to his vehicle, where he violated them. I'm sure he's capable of this kind of thing. Although Heistermann denied the incident, it was investigated by higher authority. The investigation was not completed, however, as Heistermann suddenly disappeared [...]. No one knows anything for sure, but as far as I'm concerned the chapter on Heistermann has been closed.¹³¹»

Le viol aux mains des Allemands représente donc une forme de violence tout à fait réelle pour les femmes sur le front Est, les auteurs de témoignages de soi abordent peu le sujet mais l'on peut trouver des exemples tangibles dans les ouvrages étudiés. Cependant, le problème du viol par des soldats sera d'une toute autre ampleur quand les Soviétiques arriveront en Allemagne, nous y reviendrons.

Le meurtre de civils représente le crime le plus répandu. La Wehrmacht abat des civils à un rythme sidérant. Plusieurs millions de victimes en un peu moins de quatre années de guerre. On tue pour toutes les raisons inimaginables, refus d'obéir aux ordres, parce que le civil est Juif¹³², parce que le civil est communiste¹³³, parce que l'on soupçonne le civil d'être un partisan¹³⁴, en représailles face aux actions partisans¹³⁵, parce qu'on adopte la stratégie de

¹³¹ Günter K. Koschorrek, *Op Cit.*, p. 168

¹³² Wolfram Wette, *The Wermacht, History, Myth, Reality*, *Op Cit.*, 90-138et Ben Shepherd, *Op Cit.*, p. 66-69.

¹³³ Wolfram Wette, *The Wermacht, History, Myth, Reality*, *Ibid.*, p. 198 et Ben Shepherd, *Ibid.*, p. 87-90.

¹³⁴ Ben Shepherd, *Ibid.*, p. 147-149.

¹³⁵ Ben Shepherd, *Ibid.*, p. 202-203.

la terre brûlée¹³⁶ ou par simple sadisme¹³⁷. Bref, à partir du moment où les troupes allemandes pénètrent en URSS, le civil se doit de travailler très fort uniquement pour rester en vie. La vie humaine ne vaut pas grand-chose sur le front Est et le témoignage de Willi Peter Reese le démontre bien:

«One soldier force his way into a farmhouse, and the farmer set bread and milk before the hungry man. But the soldier wanted more. He wanted honey, which he soon found, and flour and lard. The farmer beseeched him, his wife cried, and in their fear of starving, the couple tried to wrest his booty away from him. The soldier smashed in the farmer's skull, shot the farmer's wife, and furiously torched the place. He fell that same night, hit by a stray bullet But we shouldn't ask after God's justice in war.¹³⁸»

Le meurtre de civils peut être spontané, comme dans le récit de Reese, mais il peut également être coordonné. Metzger décrit que, lors d'un déplacement de son unité, il aperçoit une cinquantaine de civils pendus le long de la route parce qu'on les soupçonnait de collaborer avec les partisans ou, pire encore, d'en être eux-mêmes¹³⁹. Ce même Metzger raconte que lors d'une exécution de masse, les soldats réfèrent aux victimes comme étant des cibles de pratique¹⁴⁰. Les massacres ne sont cependant pas toujours des actions planifiées et résultant d'un ordre, parfois les soldats affamés ou paniqués vont s'en prendre aux villageois pour leur prendre leurs possessions ou encore agir dans un accès de rage meurtrière. La différence est que ces meurtres ne sont pas des actes isolés mais menés par toute une unité qui a perdu le contrôle d'elle-même. La « démodernisation » du front, un sujet que nous explorerons plus en détails dans le prochain chapitre, fait des ravages. Privés de tout, les soldats de la Wehrmacht s'enfoncent de plus en plus dans un environnement primitif qui leur fait perdre le peu de repères sociaux qu'ils possédaient.

¹³⁶ Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 201-218. et Mansur Abdulin, *Op Cit.*, p. 98 et Isaak Kobylanskiy, *Op Cit.*, p. 239.

¹³⁷ Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 50.

¹³⁸ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 41.

¹³⁹ Karl Metzger, *Op Cit.*, p. 138.

¹⁴⁰ Karl Metzger, *Ibid.*, p. 156.

Guy Sajer nous explique comment la faim, le froid et la fatigue peuvent mener à des actes d'une cruauté inouïe:

«These men, numbed by too much disaster, were no longer fighting for any spiritual motive, but were more like wolves, terrified of starvation. To oppose their sole and legitimate reason for living was to risk one's own life. These men, who no longer distinguished between enemies and friends, were ready to commit murder for less than a quarter of a meal. They were to demonstrate this a few days later, in a horrible phase of the confused flux of war. These martyrs to hunger massacred two villages to carry off their supplies of food [...]»¹⁴¹

Les mémoires allemands témoignent donc des différentes raisons qui poussent les combattants à commettre des atrocités. Et bien qu'ils restent discrets sur ces horreurs, après tout plus de la moitié des mémoires étudiés ne relatent aucun événement criminel, ceux qui en parlent représentent une source de choix pour la théorie de « barbarisation » de Bartov. L'emphase a longtemps été mise sur les atrocités allemandes mais l'Armée Rouge a également commis son lot d'exactions. Examinons maintenant les atrocités rapportées par le soldat soviétique.

Ivan

Le cas de la violence chez le soldat soviétique est un peu plus complexe que celui du soldat allemand. Le Landser est clairement l'agresseur et son idéologie raciste et son désir d'exterminer l'adversaire rendent facile la condamnation des exactions commises par le soldat allemand. La condamnation de la violence pour le soldat soviétique n'est pas aussi évidente et ce n'est que récemment que l'on commence à comparer le comportement des fantassins des deux armées et à y trouver des ressemblances. On a prétendu pendant longtemps que la violence sur le front Est n'engageait que la responsabilité des SS avant finalement de reconnaître la responsabilité de la Wehrmacht dans les crimes commis. La même réticence existe à condamner la violence des soldats soviétiques de nos jours. On l'explique par la vengeance, la cause juste et l'obligation de tuer devant le fanatisme du soldat allemand. Il ne viendrait l'idée à personne, en Russie aujourd'hui, d'amener les héros de la Grande Guerre patriotique devant un tribunal pour crimes de guerre. Cette absence de

¹⁴¹ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 384.

condamnation facilite cependant beaucoup le travail de l'historien qui cherche des témoignages de comportements violents. En effet, les auteurs de témoignages soviétiques seront beaucoup plus enclins à rapporter ces expériences puisque lorsqu'ils les rapportent ils ne sont pas confrontés, contrairement à leurs homologues allemands, à la réprobation sociale face à leur comportement.

Nous découperons cette section du chapitre en deux subdivisions (violence envers les soldats et violence envers les civils) contrairement à celle consacrée aux Allemands qui en comptait trois. La partie qui traitait des « partisans » soviétiques n'a pas son équivalent du côté allemand. On ne peut pas parler réellement de résistance allemande à part quelques projets farfelus de résistance, nés dans la tête de dirigeants allemands, qui ne verront jamais le jour ou qui auront eu une existence éphémère. La durée de l'occupation allemande du territoire soviétique, la réaction de la Wehrmacht face à une résistance bien organisée, le traitement ciblé que réservait l'État-major allemand aux partisans justifiaient la création d'une subdivision distincte des civils pour les partisans soviétiques. Une telle subdivision pour la population allemande n'était ni souhaitable ni justifiée.

Violence envers les soldats

Le comportement des soldats soviétiques n'est guère plus reluisant que celui des Allemands. On torture et on bat les soldats que l'on fait prisonniers¹⁴² quand on ne les abat pas tout simplement¹⁴³. Le haut commandement encourage d'ailleurs les soldats à abattre les combattants allemands. Nikolai Litvin raconte une exécution:

«Our little prisoner column moved slowly [...]. It seemed we were all tired and hungry. Sashka twice proposed that we execute them, but I was opposed to this idea. But Sashka continued to remind me of our commander's hint to dispose of the prisoners quickly I did not want to shoot the prisoners, but I felt the weight of command [...]. At some point, Sashka stopped the prisoners and moved them off the road. It was plain that the prisoners understood Sashka's intentions and they didn't take their eyes off his

¹⁴² Evgeni Bessonov, *Tank Rider*, London, Greenhill Books, 2005, p. 215.

¹⁴³ Nikolai Litvin, *800 days on the Eastern Front*, Lawrence, Kansas University Press, 2007, p. 70 et Liam Ferguson, *Op Cit.*, p. 126-158.

submachine gun [...]. Some looked us in the eye and cried for mercy. I felt very sorry for them [...]. I was in a state of emotional turmoil, especially after witnessing the killing of the two unarmed prisoners previously. Sashka kept reminding me of my duty. We raised our submachine guns. Sashka fired first and the youngest German dropped to the ground, writhing in agony. All the horrors of war that I had witnessed welled up inside all at once, and as I squeezed my trigger I fainted. When I regain consciousness I could see all the prisoners lying dead on the ground [...]. I checked my machine gun and found it was missing several rounds, and suddenly I realised what had happened.¹⁴⁴»

Si Litvin éprouve de la compassion et de la pitié pour ses victimes, il n'en est pas toujours ainsi. En effet, plusieurs soldats soviétiques tuent sans remords des soldats allemands. La vengeance est souvent le sentiment évoqué lorsque l'on commet un meurtre de cet ordre. Ce sentiment de vengeance habite tous les auteurs de témoignages de soi soviétiques que nous avons étudiés. Kobylanski écrit à son amie de cœur, avant de partir au front, qu'il rêve de prendre sa vengeance sur l'envahisseur allemand¹⁴⁵. Abdulin, quant à lui, n'a qu'une peur c'est de mourir avant d'avoir tué au moins un soldat allemand et se réjouit à l'idée de tuer ceux-ci¹⁴⁶. Les atrocités commises par les Allemands exacerbent davantage ce sentiment de vengeance chez le soldat qui ne rêve que d'en découdre avec l'adversaire par la suite. Gorbachevsky témoigne:

« [...] Gestapo personnel burned the village and, having lined up its citizens on the ashes, shot every tenth person. For over a year and a half, the residents had not been permitted to bury their family members-the Germans wanted the dead to remain a frightening warning. Together with the residents, we held a mournful assembly at the place of execution: we vowed to take revenge upon the fascists [...]. It was precisely here, in Liady, where the soldier's saying was born: Don't go into battle like a polite guest; gather your fury¹⁴⁷»

Un sentiment de vengeance qui les pousse donc à abattre les Landsers sans aucun remords. Abdulin raconte avec une joie non dissimulée comment il a abattu son premier soldat allemand :

¹⁴⁴ Nikolai Litvin, *Ibid.*, p. 81.

¹⁴⁵ Isaak Kobylanskiy, *Op Cit.*, p. 54.

¹⁴⁶ Mansur Abdulin, *Op Cit.*, p. 11-12.

¹⁴⁷ Boris Gorbachevsky, *Op Cit.*, p. 303.

«[...] I make my mark a couple of centimetres in front of the middle Nazi and smoothly pull the trigger. The first Fritz-bent double, so that only the bundle of straw is visible from time to time-goes on running, but the second one stops, stands up to his full height, his head unnaturally twitching backwards, and making a spiral movement, tumbles down like a rag-doll. Captivated by the slow turning of my victim, I fail to notice what the third German does. "None of the lads will believe I kill a Nazi!" is my first thought. Only a minute before I was cursing myself, but now I am bursting with pride: "If only our boys could see this!"¹⁴⁸»

La violence sans remords ne se limite pas aux soldats allemands. Abdulin se vante également de ne jamais faire de prisonniers¹⁴⁹ chez les soldats de Vlassov, un officier qui a trahi la cause soviétique pour se battre du côté allemand (une règle qui s'appliquait également aux Allemands)¹⁵⁰. Les soldats de Vlassov n'inspiraient aucune pitié aux soldats soviétiques qui les abattaient sans se poser de question. Litvin raconte:

«There was a sturdy, healthy young man walking in the column, who was plainly not German [...]. He had been captured by the Germans in the first months of the war and had managed to survive prison camp. A German officer had come to the camp one day to recruit for Vlasov's Army. This Russian had volunteered in the hope of one day escaping somehow after he had regained his strength. But he had come to like being among the Germans and had never tried to run away....He said he didn't regret his service in the German army, or feel sorry for our burdens in the Red Army. We couldn't stand listening to this and asked the prisoner convoy guards to hand over this "fellow countryman" to us [...]. We led the prisoner to the side of the road. He said "I know you are going to shoot me, but I'm not going to beg you to spare me. If I was at your place, I would shoot you right away" Shulepov couldn't take such talk, and shot the Russian traitor once in the chest and stomach [...]. Sashka fired a burst of at least twelve rounds across his chest and into his head¹⁵¹.»

Une ambiance de haine règne, autant envers les Allemands qu'envers ceux qui collaborent avec eux. Une haine qui se traduit autant par des passages à tabac que par des exécutions

¹⁴⁸ Mansur Abdulin, *Op Cit.*, p. 12.

¹⁴⁹ Mansur Abdulin, *Ibid.*, p. 99.

¹⁵⁰ Amir Weiner, *Op Cit.*, p. 119.

¹⁵¹ Nikolai Litvin, *Op Cit.*, p. 70-71.

arbitraires de prisonniers. On est fier d'abattre l'ennemi et on le hait profondément. La propagande n'est certes pas étrangère à ce phénomène et nous aurons l'occasion d'y revenir. Mais, ce qui pousse également les Soviétiques à la haine, ce sont les exactions et les atrocités commises par la Wehrmacht et les SS contre la population soviétique. Une haine qui ne tardera pas à se retourner contre les soldats allemands tout d'abord mais ensuite contre les civils une fois que l'Armée rouge aura pénétré en Allemagne.

Violence envers les civils

Les soldats de l'Armée rouge, lorsqu'ils pénètrent en Allemagne, ont bien l'intention de venger les atrocités perpétrées par la Wehrmacht sur la population civile soviétique¹⁵². Tout y passe, le pillage, le meurtre et le viol. La population allemande paiera pour les crimes commis par la Wehrmacht. Les soldats soviétiques sont surpris de trouver en Allemagne des maisons impeccables et d'une richesse qui n'a rien à voir avec ce qui existe en Union soviétique à l'époque¹⁵³. Le pillage est donc la règle et chacun prend ou détruit ce qu'il peut trouver¹⁵⁴. Le pillage est même organisé, Gorbachevsky mentionne que lui et son unité doivent rapporter au département du matériel capturé le fruit de leurs pillages de villages allemands¹⁵⁵. On saisit réellement tout ce qu'on peut : du gramophone à l'horloge grand-père, de la peinture pour les murs aux fils de cuivre¹⁵⁶, rien n'échappe à Ivan ! Le pillage systématique terminé, les soldats soviétiques mettent parfois le feu aux bâtiments pour se venger de la stratégie de terre brûlée appliquée par les Allemands. L'unité de Bessonov mettra le feu à la ville de Keben en Allemagne une fois celle-ci capturée¹⁵⁷. Cette vengeance

¹⁵² Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 259.

¹⁵³ Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 181.

¹⁵⁴ Roman Kravchenko-Bereznov, *Victims, Victors*, Bedford, The Aberjona Press, 2007, p. 230-231. et Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 359-360 et Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 256.

¹⁵⁵ Boris Gorbachevsky, *Op Cit.*, p. 416-417.

¹⁵⁶ *Id.*

¹⁵⁷ Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 179-180.

les Soviétiques la rumaient depuis longtemps. Gorbatchevsky témoigne des sombres prophéties lancées par Ivan lorsqu'il est toujours Union soviétique:

«We moved through a scarred, scorched land, which smelled of the smoke of torched structures and the stench of the corpses. The Germans still didn't understand anything- neither what they had done nor the approaching retribution! Hearts became filled with hatred for the enemy, and raised voices more frequently declared."Once we reach your land, you sons of bitches, we're going to pay you back in full!" [...]. The division would move on, leaving the poor victims behind and carrying away a hatred for the enemy in their hearts¹⁵⁸»

La vengeance ne se fait pas attendre, une fois pénétrés en Allemagne, les soldats soviétiques n'hésiteront pas à tuer des civils allemands s'ils en ont l'occasion¹⁵⁹. Certains rêvent de tuer en sol allemand depuis un certain temps déjà. Gorbachevsky, encore lui, nous fournit un exemple de ceci:

«[...] Then unexpectedly a tall, hale old man hopped out of a partially destroyed building, holding some sort of booklet in his outstretched hand, and with joyfull exclamations, he rushed to meet our column. One of the Red Army soldiers, who didn't understand German words, without pausing to try to figure out what the German was saying, stepped out of the column and with all his might, smashed the German's head with his rifle butt. Bleeding heavily, the old man fell to the cobblestone pavement. As the column marched past the prostate man, more soldiers joined to taunt him as much as possible and to finish him off- they kicked him with their boots, stabbed him with their bayonets, and then spat upon the corpse. A politruk stopped by the dead man's mutilated body. He lifted the blood-soaked booklet of a member of the Communist Party of Germany, wiped off the cover, and hid it in his map case [...]. I witnessed this scene. It was the first death of a German civilian that I saw in Germany. Catching up to the man who had crushed the German's skull with his rifle butt, I asked him: "Why did you kill him? He plainly was not a soldier, and there was no way he could have harmed us. An old man, a communist, it is possible he spent time in prison for his political allegiance to the German Communist Party. Just think, for many years he kept his Party card at the risk of his life." The soldier gruffly answered: "To me, Comrade Senior Lieutenant, they are all the same-just scum. I won't find any peace until I kill a hundred of them. You'd better ask yourself how you wound up so alone in your opinion."¹⁶⁰»

¹⁵⁸ Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 259.

¹⁵⁹ Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 261.

La haine nous amène bien loin de l'Internationale et de la solidarité des travailleurs du monde. Les Allemands, communistes ou non, civils ou militaires vont payer un lourd tribut pour les crimes commis par la Wehrmacht et les SS en URSS. La femme allemande sera également une cible pour les soldats de l'Armée Rouge qui utiliseront le viol comme vengeance systématique dans chaque ville allemande occupée. Le viol est une véritable épidémie et prend rapidement des proportions presque inimaginables. Les femmes allemandes vivent un véritable enfer. Certains auteurs de témoignages de soi vont nier cette réalité¹⁶¹, d'autres vont en parler ouvertement en termes très crus. Kravchenko raconte comment ses compagnons se relayaient pour violer une jeune femme allemande¹⁶². Litvin, quant à lui, relate le viol de la femme d'un officier allemand et d'une autre jeune femme allemande dont il ignore l'identité¹⁶³. Kobylansky raconte avec émotion l'histoire d'une jeune femme allemande violée plus de quatre-vingt-fois¹⁶⁴ et lorsqu'il parle du comportement des Soviétiques en Allemagne il le fait en termes accusateurs et sans équivoque:

«I think I ought not to pass over in silence the very troublesome topic concerning the sexual behavior and sexual crimes of our troops in East Prussia. When we first entered the enemy's homeland, we were informed about a strict order concerning the proper treatment of civilians, but I'm sure that many actually violated it. Yet I never heard about any trials regarding this sorts of violations in our division. However, I do know some facts concerning such misbehaviour and crimes...Our division remain in Pillau after the war ended...some reckless and "successful" officers would secretly slip away from their quarters to visit their "German girlfriends". As a rule, there were a small parcel of food and treats in each violator's hands. It wasn't necessary to know the German language in these sorts of meetings.¹⁶⁵»

¹⁶⁰ Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 359.

¹⁶¹ Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 184.

¹⁶² Roman Kravchenko-Berezhnoy, *Op Cit.*, p. 233.

¹⁶³ Nikolai Litvin, *Op Cit.*, p. 120-121.

¹⁶⁴ Isaak Kobylanskiy, *Op Cit.*, p. 243-244.

¹⁶⁵ Isaak Kobylanskiy, *Ibid.*, p. 242-243.

Les viols collectifs et répétitifs de l'Armée rouge restent à ce jour un sujet peu abordé car ce thème entre en conflit avec l'image héroïque de celui qui libère son pays et amène la paix en Europe. La Grande Guerre patriotique étant encore un événement quasi mythique en Russie, le sujet reste sensible et tabou. Si les auteurs de témoignages de soi n'abordent pas ou peu le sujet, la violence sexuelle inouïe que subiront les femmes allemandes lorsque les troupes soviétiques arrivent en Allemagne est abordée dans quelques ouvrages. Le plus équivoque reste le témoignage anonyme d'une femme qui décrit les sessions de viols collectifs auxquelles elle est soumise, le livre, *A Women in Berlin*, reste à ce jour le témoignage le plus troublant et criant de vérité de la réalité des femmes allemandes en Allemagne occupée.

Les auteurs de témoignages de soi, qu'ils soient Allemands ou Soviétiques, admettent donc certaines brutalités. Pour l'historien, la valeur des témoignages varie cependant considérablement d'une œuvre à l'autre. Une première catégorie d'auteurs n'en font pas la moindre allusion dans leurs mémoires ; les livres de Lubbeck, Novotny et Moniushko en sont de bons exemples. L'historien devra, dans ces cas, se contenter d'indices de « brutalisation » que nous aborderons dans les chapitres subséquents. D'autres encore vont admettre du bout des lèvres, et généralement en ne s'incriminant pas eux-mêmes, Koschorrek en est le cas le plus probant. Dans plusieurs mémoires cependant, les auteurs vont aborder les termes avec franchise et en des mots très durs. Sajer, Metzger, Litvin, Willy Peter Reese, Abdulin et Bessonov entrent dans cette catégorie. Et finalement, Bidderman est le cas type de l'auteur de mauvaise foi qui nie non seulement la brutalité mais qui argue que tous les soldats allemands qu'il a côtoyés ont eu un comportement exemplaire et que les brutalités n'étaient que le fait d'un noyau très marginal. Là encore, et nous le verrons par la suite, l'œuvre de Bidderman conserve son utilité.

La « barbarisation » du combattant sur le front Est est donc très présente dans les témoignages de soi, que ce soit du côté allemand avec les nombreux témoignages de meurtres contre les soldats capturés, de stratégie de terre brûlée, de pillage, de massacres de partisans et de civils ou encore, mais dans une proportion plus faible que chez les Soviétiques, de viols. Le portrait que nous rendent les témoignages n'est pas plus brillant du côté soviétique où, là encore, le meurtre de prisonniers et de soldats sans défense est courant. Le pillage est également systématique et l'assassinat de civils est perçu comme une revanche longtemps

attendue. Le viol, quant à lui, est généralisé et accepté par le haut commandement malgré des ordres hypocrites l'interdisant. Le portrait, pourtant peu reluisant, offert par les mémoires ne correspond tout de même pas au compte rendu qu'en font les experts du front Est qui, si l'on s'en fie aux pertes uniquement, donnerait un tableau beaucoup plus apocalyptique que ce que rapportent les auteurs. L'intérêt des mémoires se situe alors dans les indices qu'ils fournissent sur la « barbarisation » des troupes et sur les conditions presque moyenâgeuses dans lesquelles vit le combattant sur le front.

CHAPITRE 2

DÉMODERNISATION

*We had not been given any more food, but then a soldier of the Reich was supposed to be able to withstand cold, heat, rain, suffering, hunger and fear.*¹⁶⁶
 Guy Sajer.

*[...] Five minute later his soldiers brought a sack. Inside were some briquettes of oat meal chaff with flour, thorny like a hedgehog. Well I thought, "There was time when horses ate our bread, now it's our turn to try their food".*¹⁶⁷
 Mansur Abdulin

Les conditions de vie du soldat durant la Deuxième Guerre mondiale ont longtemps été ignorées par les historiens, davantage préoccupés par le côté stratégique et opérationnel de la sphère militaire les études portaient surtout sur l'armée en tant qu'ensemble plutôt que sur les individus qui la composaient. Les ouvrages généraux sur la période commentaient davantage les mouvements des troupes que le quotidien de ses soldats. Les ouvrages de John Erickson:

¹⁶⁶ Guy Sajer, *Forgotten Soldier*, Washington D.C, Brasseys, 2000, p. 106.

¹⁶⁷ Mansur Abdulin, *Red Road from Stalingrad*, South Yorkshire, Pen & Sword military, 2004, p. 54.

*The Road to Stalingrad*¹⁶⁸ et *The Road to Berlin*¹⁶⁹ en sont d'excellents exemples. Fruits d'un véritable travail de moine pour retracer les opérations sur le front Est, ils contiennent très peu d'éléments sur les soldats des deux camps. Cet engouement pour l'ensemble des historiens va subir un premier accroc en 1975 avec la parution de *The Face of Battle*¹⁷⁰ de John Keegan. Bien que cet ouvrage ne traite pas de la condition des soldats dans la Deuxième Guerre mondiale (ses centres d'intérêts portent sur le Moyen Âge, les guerres napoléoniennes et la Première Guerre mondiale), il constitue néanmoins un tournant dans la façon dont les historiens aborderont l'histoire militaire. Keegan tente de faire de l'histoire par le bas c'est-à-dire se concentrer sur le quotidien des petites gens et non des décideurs et grands généraux. Ce tournant se concrétise pour la Deuxième Guerre mondiale avec la parution du livre de John Ellis *The Sharp End, The Fighting Man in World War II*¹⁷¹. L'ouvrage d'Ellis met un terme à la vision romantique et romancée qu'entretenaient le public et les historiens avec les conditions de vie des fantassins de la Seconde Guerre mondiale. S'attardant à chacun des aspects de leur quotidien, de la nourriture à leurs moments de détente, Ellis dresse un portrait minutieux de la dure réalité du combattant durant la Deuxième Guerre mondiale. Le principal handicap de ce livre (et pour notre sujet, il est de taille) est qu'il ne traite que de la réalité des soldats anglo-saxons. Les Britanniques, leurs dominions et les Américains. Le livre tracera cependant la voie aux historiens qui souhaitent traiter de la Deuxième Guerre mondiale en fonction des réalités du soldat.

Outre les travaux de Bartov, que nous expliquerons en détail un peu plus loin dans ce chapitre, plusieurs historiens se sont penchés sur la réalité des soldats du front Est dans les dernières années. Les travaux de Stephen G. Fritz¹⁷² parlent du quotidien du Landsers, de ses motivations, de sa vision du monde et ce, qui nous intéresse principalement pour ce chapitre,

¹⁶⁸ John Erickson, *The Road to Stalingrad*, London, Cassel, second edition, 2003.

¹⁶⁹ John Erickson, *The Road to Berlin*, London, Cassel, second edition, 2003.

¹⁷⁰ John Keegan, *The Face of Battle*, New York, Viking Press, 1975.

¹⁷¹ John Ellis, *The Sharp End, The Fighting Man in World War II*, London, Aurum Press, third edition, 2009.

¹⁷² Stephen G. Fritz, *Front Soldaten*, Kentucky, The University Press of Kentucky, 1995.

de son quotidien des plus difficiles sur le front Est. Conjugées aux travaux de Bartov, les études de Fritz permettent d'avoir une vision plus claire de ce qu'est le véritable enfer auquel est confronté le soldat allemand de 1941 à 1945. Les études historiques sur les conditions de vie des soldats soviétiques se sont également fait attendre. En effet compte tenu de la non-accessibilité des archives sous le régime communiste ce n'est qu'au début des années 1990 que les historiens ont pu commencer à tenter de brosser un tableau du quotidien du fantassin soviétique. Les travaux de David Glantz dans son livre *Collossus Reborn*¹⁷³ se trouvent à mi-chemin entre l'histoire militaire classique et l'histoire qui s'intéresse au quotidien des soldats. Une majeure partie de cet ouvrage est consacrée aux opérations mais il accorde tout de même un chapitre sur la condition des soldats, leurs vêtements, leur diète etc.. Les travaux de Roger Reese dans son livre *Stalin's Reluctant Soldiers*¹⁷⁴ constituent également un atout majeur pour l'historien qui tente de comprendre les conditions de vie du soldat communiste. Reese passe l'ensemble du mode de vie en revue. L'approvisionnement, l'entraînement, le logement, l'armement, les uniformes, l'éducation politique et militaire, tout y passe. Bien qu'il étudie la période de 1925 à 1941, l'ouvrage permet d'avoir une vision plus globale du parcours du soldat. Le livre de Catherine Merridale *Ivan War's*¹⁷⁵ se veut une étude exhaustive de chacun des pans de la vie d'Ivan, il constitue à ce jour le livre le plus complet sur la réalité journalière du fantassin soviétique.

Bartov va participer à cet effort avec sa théorie de la « démodernisation ». Qu'entend Bartov par « démodernisation » ? La « démodernisation » est un néologisme calqué sur l'anglais pour la traduction qui désigne la dégradation matérielle du front et le retour à des formes traditionnelles de guerre¹⁷⁶. Suite à l'échec de la *blitzkrieg* sur le front Est, la Wehrmacht sera dans l'obligation de retourner à la guerre de tranchées. Une situation à

¹⁷³ David Glantz, *Colossus Reborn, The Red Army at War, 1941-1943*, Lawrence, University Press of Kansas, 2005.

¹⁷⁴ Roger R. Reese, *Stalin's Reluctant Soldiers*, Lawrence, University Press of Kansas, 1996.

¹⁷⁵ Catherine Merridale, *Ivan's War : The Red Army 1939-1945*, London, Faber & Faber, 2005.

¹⁷⁶ Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, Paris, Hachette, 1999, p. 29.

laquelle elle n'était pas préparée et à laquelle le Landser est confronté pour une première fois. Ce retour à la guerre de tranchées se fera donc dans des conditions extrêmement primitives qui contribueront à la « barbarisation » du soldat allemand. La théorie de Bartov peut également s'appliquer aux Soviétiques. Au début de la guerre, ceux-ci sont très peu préparés à celle-ci et les conditions de vie du soldat sont désastreuses. La situation s'améliorera à mesure que l'Armée rouge reprend le momentum dans le conflit mais les conditions de vie, même dans les périodes victorieuses, demeurent toujours assez précaires.

La « démodernisation » du front Est joue un rôle important dans le processus de « barbarisation » des combattants. Autant du côté soviétique que du côté allemand, les combattants seront exposés à des conditions de vie extrêmement primitives. Cependant l'expérience diffère en fonction de quel côté de la tranchée on se trouve. Mais, même si la courbe des conditions de vie est diamétralement opposée pour les deux camps, Soviétiques et Allemands expérimentèrent des conditions de vie primitives similaires à un moment ou l'autre de ce conflit.

Les soldats des deux camps manquent de tout ; le ravitaillement, autant en nourriture qu'en armes, est déficient¹⁷⁷. La nourriture n'est pas fournie en quantité suffisante et est de mauvaise qualité¹⁷⁸, les soldats doivent souvent assurer leur subsistance en pillant les paysans et ce autant pour le Landser que pour les combattants de l'Armée rouge. Cette absence de ravitaillement adéquat résulte en des problèmes généralisés de malnutrition sur le front. Plusieurs soldats vont souffrir de la faim. Les soldats ne sont pas non plus armés en nombre suffisant. On doit se partager les fusils, rationner les munitions¹⁷⁹ et recourir beaucoup plus largement que prévu, dans le camp allemand, au transport hippotracé¹⁸⁰. Le manque de

¹⁷⁷ Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 87-88. Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 116. et David Glantz, *Colossus Reborn, The Red Army at War, 1941-1943*, Lawrence, University Press of Kansas, 2005, p. 556. et Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, Paris, Hachette, 1999, p. 36.

¹⁷⁸ Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 114-116. Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 55.

¹⁷⁹ Anthony Beevor, *Stalingrad*, Paris, Éditions de Fallois, 1999, p. 445-471. et David Glantz, *Op Cit.*, p. 191.

¹⁸⁰ Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, *Op Cit.*, p. 36.

vêtements est également un problème courant, pas assez de sous-vêtements, d'uniformes mais le plus important, un manque criant de manteaux d'hiver. Un manque qui sera ressenti plus cruellement par les Allemands car, pour eux, le problème d'approvisionnement persistera tout au long de la guerre tandis que chez les Soviétiques on apportera des correctifs pour résoudre la situation¹⁸¹.

Certes aggravé par le manque de ravitaillement, le froid demeure un problème à lui seul. Que l'on soit équipé correctement ou non, il demeure que les hivers russes sont extrêmement rudes et que les nécessités du front (tours de garde, longues périodes à l'extérieur, manque de logements chauffés¹⁸²) rendent l'expérience de l'hiver d'autant plus pénible. Les soldats souffrent d'engelures, d'hypothermie et plusieurs vont mourir de froid particulièrement du côté allemand¹⁸³. La nourriture est gelée, les panzers et autres camions fonctionnent difficilement en raison du froid et les chevaux souffrent également de celui-ci. Le froid joue donc un rôle majeur dans la vie des soldats sur le front, et même, si on prend l'exemple allemand, contribuera grandement à la défaite.

L'hygiène constitue un problème de taille pour les soldats. Durant l'hiver se laver est carrément hors de question si le soldat n'a pas accès à un abri chauffé, ce qui est très rare sur le front. La saleté ouvre la porte à la prolifération de vermine. Poux et puces sont légions et empoisonnent la vie des soldats¹⁸⁴. Très difficiles à éradiquer dans un contexte comme celui de la guerre sur le front Est, les poux et les puces feront partie du quotidien des soldats tout au long de la guerre. Qui dit vermine dit également maladies. Les combattants souffrent de maladie due au froid, à la malnutrition et bien sûr à la vermine. La dysenterie, le typhus, les

¹⁸¹ Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 120-121.

¹⁸² Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 104. Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 34. et Evgeni Bessonov, *Tank Rider*, Greenhill Books, London, 2005, p. 24.

¹⁸³ Omer Bartov, *The Eastern Front, 1941-1945, German Troops and the Barbarisation of Warfare*, Second Edition, St Antony's Series, New York, Palgrave, 1985-2001, p. 25-26.

¹⁸⁴ Omer Bartov, *The Eastern Front*, *Op Cit.*, p. 25. et Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 108, Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 54.

infections pulmonaires sont monnaie courante sur le front et les moyens pour les combattre sont limités. De plus, les congés de maladie sont courts ou carrément inexistant¹⁸⁵. Ajoutez à cela des hôpitaux de fortune déjà extrêmement encombrés par les blessés de toutes sortes, ce qui fait des malades des patients peu prioritaires, et vous réunissez tous les éléments nécessaires à ce que les maladies foisonnent sur le front.

Le manque de sommeil est, pour les combattants, un élément routinier du front¹⁸⁶. Ils peuvent passer plusieurs jours sans dormir soit parce qu'ils sont affectés à diverses tâches (tour de garde, réaffectation dans un nouveau district) ou encore qu'ils sont accaparés par les nécessités du combat, (combat de plusieurs jours, retraite devant l'ennemi.) Les conséquences de ce manque de sommeil sont multiples : l'effondrement nerveux et l'apathie totale en sont des exemples¹⁸⁷. Le manque de sommeil contribuera donc au chaos ambiant du front.

Tous ces éléments sont présents dans les témoignages de soi des combattants du front Est. En fait, les conditions de vie sont pour eux un sujet de prédilection car elles constituent leur quotidien. Sans, bien évidemment, que les auteurs de témoignages ne fassent le lien entre ces conditions primitives et une « barbarisation » de leur état, ces descriptions en détail de leurs conditions de vie pénibles nous permettent de mieux comprendre leur état d'esprit et viennent raffermir la vision d'enfer d'un front « démodernisé ». Examinons maintenant les éléments constitutifs de la « démodernisation » du côté allemand.

Le Landser

Ravitaillement

Le Landser qui écrit ses mémoires garde un souvenir vif du manque de nourriture. Il s'agit dans la plupart des cas du premier élément de « démodernisation » auquel il sera confronté. Chacun des mémoires consultés aborde le sujet d'entrée de jeu. Les soldats sortent

¹⁸⁵ Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 189.

¹⁸⁶ Omer Bartov, *The Eastern Front, Op Cit.*, p. 22.

¹⁸⁷ *Id.*

du camp d'entraînement où on les a privés de nourriture mais jamais autant que ce qu'ils connaîtront sur le front. La faim est généralisée sur le front Est¹⁸⁸. Il s'agit donc pour le Landser d'un choc face à la maigre ration qui lui est attribuée. Guy Sajer, dans ses mémoires, relate que la nourriture représente un problème dès le voyage en train qui le mène sur le front pour la première fois, certains soldats mangeant l'équivalent d'une semaine de ration en un seul repas.¹⁸⁹ Günter K. Koschorrek est également confronté à de longues heures de marche avec l'estomac vide, il décrit la situation en termes fort éloquents :

«Typically during this period of the war, hunger so completely dominates our thinking that even the constant worry about our survival take the back seat: the main topic of conversation is food. Even at night I dream about food, and even dream about a delicious roast being cooked in the oven. Waking up is therefore that much more difficult, particularly when I discover that the noise is only a loud rumble in my empty stomach! Our lives are re-energised when we get enough dry Army bread to eat. I chew it slowly in my mouth and savour the exquisite taste. I would even forego the best cakes- I would never thought bread could be so delicious. But on many days even bread is unavailable. It is take for granted in normal times, but it's really precious now¹⁹⁰.»

La faim est un adversaire omniprésent, la nourriture se fait rare et quand elle se rend jusqu'aux soldats elle est de bien mauvaise qualité. Bidderman qualifie les rations de « déplaisantes et monotones »¹⁹¹. Les rations sont souvent constituées de légumes peu frais, de pain et de fromage en pâte. Le café est infect mais les soldats trouvent tout de même celui-ci réconfortant¹⁹². Le pain goûte parfois l'essence¹⁹³. Les rations sont souvent gelées et le

¹⁸⁸ Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 114-115. et Richard J. Evans, *The Third Reich at War*, New York, Penguin Press, 2009, p. 416.

¹⁸⁹ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 15.

¹⁹⁰ Günter K Koschorrek, *Blood Red Snow*, Zenith Press, 2005, p. 82.

¹⁹¹ Gottlob Herbert Bidderman, *In Deadly Combat*, Lawrence, Kansas University Press, 2000, p. 63.

¹⁹² Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 36.

¹⁹³ Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 107.

Landser, n'ayant pas de moyens pour les chauffer, doit souvent les manger comme tel¹⁹⁴. La nourriture est également souvent avariée mais les soldats doivent la manger tout de même sans quoi ils sont victimes de mesures punitives. Karl Metzger décrit la situation comme suit: «[w]heat worms were often nestled in our bread and we were not permitted to cast them aside. If they were in our bread the officers made us chew and swallow them¹⁹⁵». L'eau représente aussi un problème, elle n'est pas acheminée aux soldats en quantité suffisante et celle à laquelle ils ont accès est souvent porteuse de maladie¹⁹⁶. Le manque de rations, la faiblesse de ses portions ou encore la qualité douteuse de celles-ci viendront inévitablement assombrir le moral des soldats et également les pousser à obtenir par eux-mêmes ce dont ils ont besoin pour leur subsistance.

En devant assurer lui-même sa subsistance, le soldat allemand finira invariablement par piller les paysans russes. Cette situation avait été prévue par le commandement allemand¹⁹⁷ qui ferme les yeux sur les pillages car ils faisaient partie de la stratégie de ravitaillement allemande. Le soldat, dans ses mémoires, se justifie toujours par la nécessité et il est permis de mettre en doute ceux qui se souviennent avoir reçu des « dons » de manière répétée de la part des paysans¹⁹⁸. Certains sont plus ouverts à parler de réquisitions forcées¹⁹⁹. L'exemple le plus éloquent que l'on peut donner est la description par Willy Peter Resse de sa perception des réquisitions:

«We were hungry. The cooks slaughtered cattle and pigs on the way and requisitioned peas, beans and cucumbers everywhere. But a little midday soup wasn't enough to get us through our exertions. So we started taking the last piece of bread from women and children, had chickens and geese prepared for us, pocketed their small supplies of butter

¹⁹⁴ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 36-37. et Günter K Koschorrek, *Op Cit.*, p. 42.

¹⁹⁵ Karl Metzger, *Honor Denied*, Outskirts Press, Denver, 2007, p. 154.

¹⁹⁶ Karl Metzger, *Id.* et Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 238-239.

¹⁹⁷ Alexander Dallin, *La Russie sous la botte nazie*, Paris, Fayard, 1970.

¹⁹⁸ Alfred Novotny, *The Good Soldier*, Bedford, Aberjona Press, 2003, p. 72.

¹⁹⁹ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 59. et Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 46-47.

and lard, weighed down our vehicles with flitches of bacon and flour from the larders, drank the overrich milk, and cook and roasted on their stoves, stole honey from the collectives farms, came upon stashes of eggs, and weren't bothered by tears, hand wringing, and curses. We were the victors. War excused our thefts, encouraged cruelty, and the need to survive didn't go around getting permission from conscience.²⁰⁰»

Voilà un exemple très net d'un élément de "démodernisation" qui amène à la barbarisation du soldat tel que Bartov l'entend. La faim constitue donc un élément important de « démodernisation » du front²⁰¹. Elle constitue, et de loin, la préoccupation majeure du soldat allemand dans les témoignages de soi. Ceux-ci, sans aucune exception, feront part tout au long de leurs mémoires du manque de nourriture et de leurs stratégies pour s'en procurer.

Si la nourriture représente le souci principal des soldats qui écrivent leurs mémoires, le ravitaillement dans l'ensemble fait aussi défaut. Le soldat allemand au front manque de tout²⁰². Mais ce qui contribue le plus à la « démodernisation » et au déclin de son moral est le manque d'armes, de munitions et de vêtements d'hiver. Attardons-nous tout d'abord aux armes et aux munitions. Nul besoin d'expliquer l'importance de celles-ci pour les soldats. Pourtant, ceux-ci seront sans cesse confrontés à de graves pénuries d'armes et de munitions. Lorsqu'on évoque ces manques, on pense naturellement à la situation fortement précaire de Stalingrad et des rationnements de munitions (un coup d'artillerie par jour) de cette situation exceptionnelle²⁰³. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la pénurie d'armes et de munitions n'est pas spécifique aux troupes campées à Stalingrad mais est plutôt généralisée à l'ensemble du front. Le manque de munitions place les soldats dans des conditions de combat extrêmement primitives. Même dans les unités où les munitions arrivent de manière prioritaire, on rencontre tout de même des problèmes d'armements²⁰⁴. Koschorrek qui est

²⁰⁰ Willy Peter Reese, *A Stranger to Myself*, New York, Farrar Strauss & Giroux, 2005, p. 35.

²⁰¹ Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 116.

²⁰² Karl Metzger, *Op Cit.*, p. 187.

²⁰³ Anthony Beevor, *Op Cit.*, p. 445-471.

²⁰⁴ Alfred Novotny, *Op Cit.*, p. 74.

mitrailleur, donc qui bénéficie également d'une priorité au niveau de l'approvisionnement, se plaindra constamment dans ses mémoires des déficiences de celui-ci et de la détresse ressentie face à cette situation²⁰⁵.

En effet, les pénuries de ravitaillement avaient des effets négatifs sur le moral des soldats²⁰⁶, mais d'entre toutes les pénuries celle des manteaux d'hiver fut la plus connue. En effet, la plupart des manuels d'histoire vont, lorsqu'ils abordent les pénuries sur le front Est, nous donner l'exemple du manque de manteaux d'hiver destinés aux soldats allemands. Et c'est en effet un enjeu majeur pour les combattants ayant écrit leurs mémoires. L'uniforme de base du Landser n'était pas adapté à l'hiver russe²⁰⁷, il fallut donc en catastrophe faire venir de nouveaux manteaux et il n'y en avait pas assez pour tous les soldats. Cette pénurie fut cruellement ressentie laissant les soldats en proie aux engelures et à l'hypothermie²⁰⁸. Les soldats utilisaient leurs bas troués comme gants²⁰⁹ et s'habillaient avec ce qu'ils trouvaient sur l'ennemi qu'ils avaient capturé ou tué²¹⁰. Les pénuries de manteaux et autres articles d'hiver laissaient donc le Landser à la merci du froid et ceux-ci ont, dans leurs mémoires, gardé un souvenir vif de la torture d'être à sa merci.

Le froid

Le froid était pour le Landser un véritable cauchemar et on craignait ses effets. William Lubbeck, en poste à Leningrad, raconte:

«Everyone feared froshbite and hypothermia as much as Soviet weapons. Skiing between the front and rear bunker helped minimise my exposure to the subfreezing temperatures,

²⁰⁵ Günter K. Koschorrek, *Op Cit.*, p. 63, 72, 74, 78, 234, 271.

²⁰⁶ Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, *Op Cit.*, p. 36-37.

²⁰⁷ Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, *Op Cit.*, p. 39. et William Lubbeck, *Op Cit.*, p. 116.

²⁰⁸ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 54.

²⁰⁹ Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 62

²¹⁰ Günter K. Koschorrek, *Op Cit.*, p. 77-78. et Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 218.

but frostbites still posed a danger. Arriving back at our rear bunker one day, I realised that there was no feeling in my toes. When my boots were off, I discovered that my toes had become white and completely lack of sensation.²¹¹»

Les engelures sont pour le soldat une réalité de tous les jours et celui-ci vit constamment dans la crainte de devoir être amputés²¹². Chacun des mémoires consultés y fait référence et les Landsers connaissent tous au moins un compagnon, quand ce n'est pas eux-mêmes, qui en soit victime²¹³. De plus, par manque de bandages et de traitements le Landser doit composer avec des engelures qui empirent sans cesse mais tout en devant continuer à aller se battre. L'engelure n'était pas considérée comme une raison suffisante pour être retiré du front²¹⁴. Les soldats devaient donc vivre avec ce mal dans des conditions atroces que Willy Peter Reese évoque de manière assez crue:

«Frostbite festered and stank in the heat of the stove. There was no lint. The same bandage pus-encrusted and stiff with scabs and rotted flesh, was used again and again [...]. Some had long rags of blackened flesh hanging off their feet. It was snipped off. The bones were exposed, but with their feet wrapped in cloths and sacking, the men had to go on standing sentry and fighting [...]. Our perpetually cold feet hurt. Every footfall hurt, but we had to walk and move around. Frostbite could be interpreted as attempted self-mutilation [...]. One was so enfeebled that he broke down on his way to the doctor and froze to death. Older men developed rheumatism and often scream with pain. But we couldn't let anyone go²¹⁵.»

Dans son témoignage, Reese parle d'un four autour duquel les soldats venaient se réchauffer, pourtant peu avaient cette chance. De manière générale les abris étaient très rudimentaires et plusieurs soldats devaient dormir dehors ou dans des abris de fortune malgré le froid

²¹¹ William Lubbeck, *At Leningrad's Gates*, Philadelphie, Casemate, 2006, p. 108.

²¹² *Id.*

²¹³ Alfred Novotny, *Op Cit.*, p. 65.

²¹⁴ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 54.

²¹⁵ *Id.*

sibérien²¹⁶. Ces abris de fortune composés de toile et peu isolés, pour ne pas dire pas du tout, avaient des conséquences catastrophiques sur le moral des soldats et bien évidemment sur leur santé. Vivre dehors en plein été constitue déjà un défi, alors il est difficile d'imaginer un enfer tel que de devoir vivre dehors en plein hiver russe.

Cette exposition continue au froid entraîne évidemment et inévitablement de la mortalité chez le Landser. Les engelures, nous l'avons vu, sont monnaie courante mais la mortalité due au froid est également le lot quotidien des soldats. Pneumonie, hypothermie, détresse psychologique en raison du froid font leur lot de victimes quotidiennes. Guy Sajer expose la situation ainsi:

«Already clenched with cold, we wondered where and how to spread out our ground sheets. Some men dug themselves hollows in the snow, others constructed rough huts, using the sacks of dried grass which hung from each side of the horses collars....We had already spent several nights out of doors, but always under more or less sheltered conditions. The fact of sleeping absolutely in the open in such appalling cold terrified us....We spent a fortnight in these bitter conditions, and it proved fatal for many of our group. On the third day we had two cases of pneumonia. On subsequent days we had frozen limbs and hergezogener Brand, a kind of gangrene from cold, which first attacks the exposed portion of the face and then other parts of the body, even if they are covered...Two soldiers, driven mad by despair, left the convoy one night, and lost themselves in the featureless immensity of snow. Another very young soldier called for his mother and cried for hours.....We found him a short way off, where he had tried to put a end to his nightmare. But he had bungled his effort and didn't die until the afternoon²¹⁷.»

Le manque de préparation de la Wehrmacht face à l'hiver a plongé le Landser dans un enfer hivernal qui fait un nombre impressionnant de victimes à cause du froid. Les stratégies du soldat allemand pour y faire face allaient de l'insubordination à s'uriner sur les mains pour se réchauffer²¹⁸. Les officiers de l'armée allemande exigeaient de leurs soldats de n'être

²¹⁶ Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 104. et Omer Bartov, *The Eastern Front, Op Cit.*, p. 22-23. et Alfred Novotny, *Op Cit.*, p. 47. et Günter K Koschorrek, *Op Cit.*, p. 232.

²¹⁷ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 61.

²¹⁸ Guy Sajer, *Ibid.*, p. 37-38.

nullement affectés par le froid et de continuer leurs activités comme si de rien n'était. Le soldat ne pouvait plaider la mauvaise température pour éviter d'effectuer une tâche. Que ce soit le tour de garde ou encore des travaux d'entretien, celui-ci devait, même s'il n'était pas équipé en conséquence, s'acquitter de sa tâche sous peine de mesures disciplinaires très rudes. Cette façon de faire du commandement allemand rajoutera au fardeau du Landser et augmentera encore davantage le nombre de victimes du froid.

Un effet indirect du froid est de nuire à l'hygiène. En effet étant donné le peu d'installations chauffées auxquelles le Landser avait accès²¹⁹, celui-ci ne pouvait et ne voulait pas se déshabiller pour se laver. En de très rares occasions des douches chaudes étaient fournies aux soldats et, plus souvent qu'autrement, ce n'était qu'une fois rendu dans un hôpital que le soldat pouvait se laver²²⁰. Cet effet indirect du froid allait exacerber les problèmes d'hygiène et de maladie qui font partie des éléments constitutifs de la « démodernisation »²²¹.

Hygiène et maladies

Le Landser est sale, excessivement sale. Il ne peut se laver, se raser, qu'en de très rares occasions²²². L'hygiène est, pour les auteurs de mémoires, un sujet de constantes récriminations. William Lubbeck, qui pourtant avait d'assez bonnes conditions de vie pour un soldat sur le front Est, étant stationné à Leningrad et donc nullement soumis à de constants déplacements, dresse un portrait peu élogieux des conditions d'hygiène de l'époque:

«Personal hygiene remained difficult to maintain and very low by today's military standards. Occasionally, we would rig a tub or shower or have access to a lake or a river in which to bathe. More often, we would just wash with a little water and a bar of soap

²¹⁹ Alfred Novotny, *Op Cit.*, p. 63.

²²⁰ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 282-283.

²²¹ Omer Bartov, *The Eastern Front, Op Cit.*, p. 7-39. et Omer Bartov, *L'armée d'Hitler, Op Cit.*, p. 29-52.

²²² Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 64.

once a week or so, if we were not in combat. Lacking a toothbrush, I would squirt toothpaste on my finger to clean my teeth perhaps once or twice a week. There was generally only a opportunity to shave with my straight razor every couple of weeks.²²³»

Si Lubbeck trouve sa situation hygiénique pénible, et elle l'est, il est pourtant celui qui bénéficie des meilleures conditions selon les autobiographies que nous avons consultées. Metzger constate que ses compagnons de combat préfèrent nettement dormir plutôt que de se laver²²⁴. Sajer peste contre sa propre saleté « phénoménale »²²⁵, Koschorrek se réjouit de la moindre occasion de se laver, tout comme Bidderman²²⁶. Qui dit hygiène déficiente dit vermine presque immanquablement. Et le soldat allemand est confronté à la vermine au quotidien. Metzger constate les ravages des poux et des puces:

«The officers tried to enforce bathing but were powerless to promote that idea over sleeping. That resulted with men contracting lice and parasites and soon it did not matter who was dirty and who bathed. We all contracted lice in our hair and clothing and it was impossible to get rid of them. One could empty bottle after bottle of disinfectant but it did no good.²²⁷»

La Wehrmacht est en effet impuissante à contrôler la prolifération de poux et de puces malgré la distribution de poudre antipoux à l'ensemble de ses soldats²²⁸. Lubbeck attribue cette propagation à l'impossibilité pour les soldats de laver leur linge fréquemment²²⁹. Les poux et les puces représentent une source de harcèlement continuuel pour le soldat et contribuent à la « démodernisation » du front de manière certaine. Willy Peter Reese parle de ceux-ci comme

²²³ William Lubbeck, *Op Cit.*, p. 116.

²²⁴ Karl Metzger, *Op Cit.*, p. 153.

²²⁵ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 71.

²²⁶ Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 64.

²²⁷ Karl Metzger, *Op Cit.*, p. 153.

²²⁸ Günter K Koschorrek, *Op Cit.*, p. 73

²²⁹ William Lubbeck, *Op Cit.*, p. 116.

ne donnant aucun repos aux soldats qui en sont victimes²³⁰. Metzger raconte à la blague que pour chaque soldat allemand tué par un Soviétique, 10 000 poux le vengeront pour punir le Soviétique d'avoir tué leur hôte²³¹. Les poux et les puces rajoutent à l'inconfort du soldat qui doit composer avec leurs morsures jour et nuit, ce qui rajoute à son épuisement autant physique que psychologique. Porteurs de maladies, ils vont contribuer à la propagation de plusieurs d'entre elles sur le front.

Le soldat allemand est malade, très malade. Dysenterie, diarrhée, maladie pulmonaire, gangrène, tétanos sont pour lui un drame quotidien. Les estimations du haut commandement allemand quant au nombre de soldats malades sont sans équivoque. Si au début de l'offensive on parle d'un soldat malade pour quatre soldats blessés, dès la fin de 1942 on est rendu à un ratio d'un soldat malade pour un point quatre soldats blessés²³². On en est presque à parité entre les dommages causés par l'Armée rouge et ceux causés par les bactéries! Les soldats malades ne peuvent être tous évacués et, dans certains cas rapportés par nos biographes, doivent même rester au combat avec leurs unités²³³. Certains, plus chanceux, pourront être évacués vers l'arrière afin d'être soignés puis retournés au combat²³⁴. Sajer raconte la joie de pouvoir être malade à l'hôpital:

«I collapsed onto the bed to relish its comforts. My head was ringing with fever, and filled with a host of half realized impressions...The room was full of cots like mine on which fellows were lying, whimpering and groaning....I felt almost light-headed with

²³⁰ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 53-54.

²³¹ Karl Metzger, *Op Cit.*, p. 153.

²³² Horst Boog, Jürgen Förster, Joachim Hoffmann, Ernst Klink, Rolf-Dieter Müller, Gerd R. Ueberschär, *Op Cit.*, p. 752.

²³³ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 45. et Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 204-205.

²³⁴ Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 33.

well-being, despite the pain which tore at my entrails....I lay like that for a long time, trying to control the cramps which knotted my guts²³⁵.»

La dysenterie fait de véritables ravages dans les rangs. Un des effets secondaires de cette maladie étant la diarrhée, elle crée chez le soldat un sentiment d'humiliation puisqu'il ne peut se laver ni se retenir s'il est toujours au front et comme elle est fortement répandue cela crée une atmosphère extrêmement primitive où les hommes doivent vivre dans leurs excréments en plus d'être déjà très sales. La « démodernisation » du front dans ces cas ne peut être plus évidente.

Le manque de sommeil

Un autre élément qu'Omer Bartov souligne lorsqu'il développe son concept de « démodernisation » est celui du manque de sommeil²³⁶. Les soldats pouvaient en être privés pendant plusieurs jours²³⁷. Les soldats tombent endormis partout. En plein combat, en train de monter la garde, dans les déplacements de troupes. Les autobiographies allemandes regorgent de ce genre de témoignages. Même le danger semble bien lointain par moment pour le Landser épuisé, Karl Metzger raconte :

«My head crashed into the cobblestones on the street with a metallic bang from my helmet. I did not care about anything at that moment. The danger, the Russians, death itself did not frighten me. I wanted to sleep. I heard the voice of my mother deep inside my head and she was telling me to run. In my thoughts I answered "But Mutter, I am too exhausted to run"²³⁸»

²³⁵ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 284.

²³⁶ Omer Bartov, *The Eastern Front, Op Cit.*, p. 22.

²³⁷ Günter K Koschorrek, *Op Cit.*, p. 231.

²³⁸ Karl Metzger, *Op Cit.*, p. 232-233.

Koschorrek nous présente le Landser comme ayant le teint grisâtre à cause de la fatigue²³⁹ et Bidderman évoque l'impossibilité de mouvement de son unité à cause de l'épuisement total dont lui et de ses compagnons sont victimes²⁴⁰. Sajer va, quant à lui, écrire que les hommes se relaient pour dormir durant le combat et qu'un sommeil de quelques heures paraît n'avoir duré que quelques minutes. L'apathie et l'effondrement nerveux guettent le soldat en manque de sommeil²⁴¹ et certains deviennent extrêmement émotifs suite à de nombreuses journées passées sans dormir²⁴². Le Landser est donc confronté tout au long de la guerre à une privation systématique de sommeil et on en trouve de nombreuses traces dans les mémoires des soldats allemands ayant servi sur le front Est.

L'étude des témoignages de soi allemands permet donc de constater la présence de tous les éléments de « démodernisation » avancés par Omer Bartov pour expliquer la « barbarisation » du soldat allemand. On peut donc conclure que, loin de desservir l'hypothèse de Bartov, les témoignages de soi constituent en ce domaine une source de choix avec des témoignages de qualité qui nous permettent de mieux saisir le quotidien et la réalité du Landser, que ce soit par leurs témoignages sur la famine quasi continue ou les problèmes de ravitaillement tant pour les munitions que l'équipement. Les témoignages sur l'enfer du froid nous permettent également de comprendre l'étendue du désespoir du combattant allemand sur le front Est et comment cette exposition au froid a contribué à rendre de plus en plus primitif un théâtre d'opération qui l'était déjà à la base. Les problèmes d'hygiène et la maladie sont également rapportés avec une précision troublante et vont, là encore, dans le sens de l'argumentation de Bartov. La privation de sommeil est également bien rendue. Il faut maintenant voir si les mémoires de l'adversaire soviétique peuvent être aussi utiles et s'il a vécu la « démodernisation » de la même manière que le Landser.

²³⁹ Günter K Koschorrek, *Op Cit.*, p. 231.

²⁴⁰ Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 148.

²⁴¹ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 59.

²⁴² Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 244

Ivan

Ravitaillement

Les problèmes de ravitaillement se posent avec la même acuité pour les soldats de l'Armée rouge. Si les problèmes de ravitaillement allemand étaient dus à une chaîne de ravitaillement trop étendue et, plus le temps avance, à des défaites successives, les problèmes de l'Armée rouge sont d'une toute autre nature. L'Armée rouge est mal organisée et corrompue depuis longtemps²⁴³, la guerre de Finlande l'aura démontré²⁴⁴. La production de matériel n'a pas atteint son rendement optimal au début de la guerre, le pays étant en retard industriellement face à l'Allemagne et le commandement faisait peu de cas de la vie de ses soldats²⁴⁵. La combinaison de tous ces facteurs avait pour résultat que, soit par désorganisation ou par manque de conviction sur la nécessité d'avoir un équipement adéquat, le soldat soviétique était souvent confronté à des pénuries de nourriture, d'armes et d'équipements²⁴⁶.

Le manque de nourriture se fait sentir pour le soldat soviétique même s'il n'est pas totalement affamé, comme peut parfois l'être le Landsers, il vit tout de même sur de très maigres portions²⁴⁷ et doit jeûner plus souvent qu'à son tour. Isaak Kobylanskiy nous parle de la diète du soldat soviétique en termes étonnants pour les gens de notre époque. Il relativise le mauvais sort en soulignant que néanmoins personne ne meurt de faim! Il l'explique en ces termes:

«Let's get back to the general subject at hand-how we were nourished at the front. By and large our regimental food and forage supply service managed its duties

²⁴³ Roger R. Reese, *Stalin's Reluctant Soldiers*, Lawrence, University Press of Kansas, 1996.

²⁴⁴ Robert Edwards, *White Death Russia's War on Finland 1939-1940*, London, Phoenix Editions, 2007.

²⁴⁵ Amnon Sella, *Value of Human Life in Soviet Warfare*, Kentucky, Routledge Editions, 1992.

²⁴⁶ David Glantz, *Op Cit.*, p. 694-695

²⁴⁷ David Glantz, *Ibid.*, p. 605.

satisfactorily. In any case there was no one starved to death in our regiment, or who had ever been treated for dysentery. It doesn't mean, however, that our soldiers received the authorized amount of each kind of food stuff according to regulations. I think that every type of food (but bread!) lost an impressive part of its weight or amount on the long way from the central depots to a common serviceman. And the result was natural: as a rule, our regular meal was both low-calorie and tasteless²⁴⁸»

La nourriture manque et le soldat soviétique doit parfois se rabattre sur des moyens inusités pour se nourrir. Nikolai Litvin explique que le ravitaillement n'arrivant pas, lui et sa division durent vivre en mangeant les restes d'un cheval mort pendant plus d'une semaine²⁴⁹. Evgeny Bessonov se plaint que ses supérieurs ne font absolument rien pour le nourrir lui et ses camarades et que ceux-ci vivent dans la faim constante²⁵⁰. Les vivres se font rares et quand ils arrivent ils sont, tout comme du côté allemand, de mauvaise qualité. Le soldat Gorbatchevsky nous fait part de son expérience culinaire :

«However, quite soon the life of the battery sharply changes for the worse, and the soldiers knocked their "ideal sergeant major" off his pedestal. The first thing to deteriorate was the food. Instead of receiving the cans of American stew, we began to be fed garbage. For those who haven't eaten such stuff, I'll explain: it was merely hot water, seasoned with groats, a little bit of herbs, and salt [...]. After the disappearance of the stew, it was the bread turn-the slices became thinner. Then sugar also began to dwindle, and we received our ration of it on every other day.²⁵¹»

Dans ce cas-ci, les soupçons de Gorbatchevsky, dans une logique toute stalinienne, portent sur la corruption de ses supérieurs ce qui expliquerait cette situation mais, peu importe la raison, que ce soit le manque d'organisation, la corruption ou la faible production de nourriture, le soldat soviétique vit, selon les auteurs de mémoires soviétiques, plusieurs

²⁴⁸ Isaak Kobylanskiy, *From Stalingrad to Pillau*, Lawrence, Kansas University Press, 2008, p. 202.

²⁴⁹ Nikolai Litvin, *800 days on the Eastern Front*, Lawrence, Kansas University Press, 2007, p. 6.

²⁵⁰ Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 25.

²⁵¹ Boris Gorbatchevsky, *Through the Maelstrom: A Red Army Soldier's War on the Eastern Front, 1942-1945*, Lawrence, Kansas University Press, 2008, p. 80.

pénuries du genre²⁵². Forcé par ces pénuries à subvenir lui-même à ses besoins, le soldat soviétique se tournera lui aussi vers le paysan pour se nourrir. Certes, moins brutal que les Landsers pouvaient l'être le soldat soviétique n'en réquisitionne pas moins ses camarades paysans et ce, malgré de vives protestations de leur part par moment. À d'autres moments, les paysans faisaient « don » de leurs derniers poulets pour encourager l'Armée rouge²⁵³. Le soldat soviétique doit donc vivre sur ses concitoyens mais cela n'a aucune commune mesure avec le pillage systématique lorsqu'il entre en Allemagne, ce pillage cependant n'en est pas un de subsistance mais bien de vengeance, ce qui fait que nous ne le développerons pas dans cette partie de notre étude.

Le soldat manque de nourriture mais il manque également de tout le reste, les problèmes d'armes et d'équipements sont présents dans l'Armée rouge²⁵⁴. Pourtant, dans les mémoires soviétiques consultés, peu soulignent le manque d'armements. Il s'agit cependant d'un fait qui a capté l'imaginaire et l'on s'imagine toujours le soldat soviétique fonçant vers les lignes ennemies sans armes. Bessonov se plaindra bien, à quelques reprises de ne pas avoir d'armes pour combattre²⁵⁵, mais il s'agit de situations temporaires davantage dues aux aléas de la guerre que d'un problème chronique. Même constat pour ce qui est de l'habillement d'hiver, on se plaint de la qualité de l'équipement, (autant Gorbatchevsky que Kobilyanskiy se plaindront de la mauvaise qualité de leurs bottes²⁵⁶) et on est jaloux des Allemands pour la qualité de leurs équipements (autant de leurs panzers que de leurs armes de poing)²⁵⁷ mais, règle générale, l'approvisionnement ne semble pas causer problème de façon marquée. Catherine Merridale, dans son livre *Ivans War*, avance qu'en effet, pour ce qui est des

²⁵² Roman Kravchenko-Berezhnoy, *Victims, Victors*, The Aberjona Press, Bedford, 2007, p. 193.

²⁵³ Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 24, 87.

²⁵⁴ David Glantz, *Op Cit.*, p. 694-695. et Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 87-89.

²⁵⁵ Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 37, 49, 126.

²⁵⁶ Isaak Kobilyanskiy, *Op Cit.*, p. 56-57. et Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 152.

²⁵⁷ Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 154-177.

manteaux d'hiver, à part quelques ratés de départ, la distribution s'est plutôt bien faite²⁵⁸. Les observations des auteurs de mémoires vont en ce sens.

Le froid

Le soldat soviétique est habitué aux hivers rudes. Son habillement étant plus adapté aux conditions hivernales, ce qui fait que l'hiver représente moins un problème pour lui. Le fameux « général hiver » est après tout reconnu comme étant soviétique! Pourtant, cela ne veut pas dire que le froid ne les affectait pas. Mansur Abdulin a l'impression d'être nu lorsqu'il fait moins trente degrés Celsius, tellement le froid est intense. Il dit être gelé jusqu'aux os durant de longues périodes²⁵⁹. Bessonov relate avec rage les longues nuits passées dans des pièces non chauffées durant les récoltes et que seule la fatigue arrivait à faire oublier le froid²⁶⁰. Kravchenko relate à quel point son premier repas chaud en deux semaines lui redonne de l'énergie alors qu'il est transi de froid²⁶¹. On parle donc de soldats habitués à l'hiver qui en souffrent sûrement moins que les Allemands ; du moins la mention du froid en moins grand nombre dans les mémoires russes tend à démontrer que cela les a beaucoup moins marqués. On vit donc mieux avec le froid et on développe des stratégies pour le contrer.

La distribution de vodka en est une. Même si des études ont démontré que le réchauffement dû à l'absorption d'alcool n'est en fait qu'une illusion, le commandement soviétique de l'époque déploie cette stratégie qui a pour objectif de donner du courage aux soldats soviétiques à la veille d'une attaque mais également de les réchauffer lorsque les conditions sont très froides. Ce petit remontant est distribué par portion de cent grammes par

²⁵⁸ Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 120-121.

²⁵⁹ Mansur Abdulin, *Red Road from Stalingrad*, South Yorkshire, Pen& Sword military, 2004, p. 58.

²⁶⁰ Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 24.

²⁶¹ Roman Kravchenko-Berezhnoy, *Op Cit.*, p. 193.

soldat mais si le besoin s'en fait sentir on double la dose²⁶². Cette stratégie a peut-être contribué à effacer le souvenir des temps hivernaux pour le soldat soviétique.

Hygiène et maladies

Le soldat soviétique, comme son homologue allemand, vit dans des conditions hygiéniques désastreuses. Bains et douches sont des denrées rares, rasage et brossage de dents sont considérés comme des luxes. La saleté fait partie du quotidien et les soldats s'en accommodent tant bien que mal. Abdulin nous explique comment le soldat ressent ce manque d'hygiène :

«Mud has soaked into our skin. Our faces are so black that they seem covered with soot. We look at each other, and find ourselves so filthy and funny-looking, that we somehow find the strength to laugh. I was glad my beard was not showing yet. The stubble of my older comrades makes them look like brigands. Surely our commanders wanted us to look decent? But then, they could not make us stay to stay clean.»²⁶³

Abdulin tente de tirer le meilleur parti de cette situation mais certains de ses compatriotes trouvent le manque d'hygiène extrêmement pénible. Bessonov avoue tristement que lui et ses compagnons de division n'ont pu prendre un bain ni changer de sous-vêtements pendant plus de trois mois de janvier 1944 à avril de la même année²⁶⁴. A cette époque pourtant, les Soviétiques avaient le plein contrôle des opérations militaires et n'avaient pas à subir de pression à cause des assauts allemands. On ne peut donc qu'à peine imaginer la fréquence des douches lorsque l'Armée rouge était en pleine déroute. Litvin se plaint également des conditions d'hygiène inacceptables²⁶⁵, mais c'est Kobylanskiy, avec son esprit de synthèse remarquable, qui décrit le mieux la situation hygiénique pour le soldat :

²⁶² Nikolai Litvin, *Op Cit.*, p. 13, 18.

²⁶³ Mansur Abdulin, *Op Cit.*, p. 38.

²⁶⁴ Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 80-81.

²⁶⁵ Nikolai Litvin, *Op Cit.*, p. 8. et Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 53.

«It is not a pleasant task-to describe how dirty and unwashed we were for most of the war, especially, to tell the readers how we suffered from lice. But the matter concerns some problems that affected not only a soldier's skin but also his mood and sleep. In other words to some extent it could, and often did, reduce the combat effectiveness. Therefore I decided to talk about this unattractive aspect of our life at the front, too [...].The word "hygiene" is absolutely out of place when one describes the conditions of our life at the front line. Opportunities to rinse your face happened very infrequently, even in the summer. Even more rarely would you have the chance to shave. Changes of underwear took place approximately once a month. Our sergeant major delivered it from the divisional laundry. Usually this underwear was torn and poorly washed; sometimes you could see several odd spots on it [...]. At the front we felt a need for washing our worn underwear and our sweat-soaked foot wraps and uniforms almost constantly There were only a few short periods, however, when we had the opportunity to do it on our own.²⁶⁶»

Comme nous le mentionne Kobylanskiy, la saleté amène les poux et les puces et ceux-ci empoisonnent sérieusement la vie des combattants. Les Soviétiques tentent de s'en débarrasser par tous les moyens mais comme leurs homologues allemands ils sont rapidement à même de constater que leurs efforts sont vains. Les insecticides et poudres diverses s'avèrent totalement inutiles devant la prolifération de cette vermine. Les bains à vapeur et les séjours dans l'eau froide ne se révèlent pas plus efficaces. Une stratégie s'avérait tout de même efficace temporairement, le feu. La plupart des soldats soviétiques mettaient leurs vêtements au dessus du feu et les poux et puces brûlaient dans un bruit qui rappelle des pétards²⁶⁷. Certains vont jusqu'à mettre le feu à leurs uniformes afin d'en obtenir un qui soit exempt de puces!²⁶⁸

Si la faim et le froid semblent être les éléments de la « démodernisation » qui ont le plus marqué les auteurs de témoignages de soi allemands, les poux et les puces viennent en tête de liste chez les auteurs soviétiques. Chacun a son histoire à ce sujet et parfois elles reviennent à plusieurs reprises dans un même mémoire, chaque fois pour nous souligner la difficulté et

²⁶⁶ Isaak Kobylanskiy, *Op Cit.*, p. 206.

²⁶⁷ Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 80. et Nikolai Litvin, *Op Cit.*, p. 8.

²⁶⁸ Mansur Abdulin, *Op Cit.*, p. 81

l'inconfort total qui découlait d'une infestation de puces. Mansur Abdulin raconte à quel point ces petites bêtes peuvent rendre leurs hôtes dans tous leurs états :

«I and all the other soldiers were attacked by masses of lice, which to us seemed more like scorpions, They covered you from head to foot : your cap, blouse, vatnik, greatcoat, and mittens were swarming with them. For us, lice were the bloodthirsty Enemy Number 1, and the Germans Enemy Number 2. For the Fritzes gave us a little rest, but the lice attacked us twenty-four hours a day! And they were not at all afraid of the poisonous insecticide, with which I daily powdered my tormented body. This treatment made me sick and clouded my mind. Tortured by lice, I was on the verge of jumping in the flames of a burning tank more than once! Because of the lice I couldn't sleep, and even if I fell dead tired, my hands would instinctively reach for the most inaccessible areas of my body, and my nails would scratch until I felt blood. I used every opportunity to place my cap on the mortar base plate and crush the lice with my gun. Not just the cap, but the plate itself would be spattered with blood.²⁶⁹ »

Cette « guerre » incessante contre les poux et les puces ne pourra être gagnée que lorsque les soldats auront accès à des uniformes propres sur une base régulière ce qui ne sera le cas que vers la toute fin de la guerre et là encore l'hygiène du soldat moyen n'est pas à un niveau acceptable. Les problèmes d'hygiène sur le front ne font qu'empirer ; une situation déjà propice à la prolifération de maladies. La maladie, pour le soldat soviétique, est un véritable chemin de croix car il est bien rare que l'on évacue vers l'arrière les soldats malades. Les soldats souffrent de diarrhée, de fièvre, de dysenterie, de gangrène et de maladies pulmonaires et les hôpitaux déjà surchargés peuvent bien peu pour eux²⁷⁰. Les soldats trop longtemps exposés au froid que ce soit à cause de longues heures dehors ou encore lié à des logements mal ou non chauffés, tombent malades extrêmement rapidement²⁷¹. Les malades, lorsqu'ils sont évacués, sont souvent stigmatisés comme étant des gens de faible constitution. Le haut commandement soviétique finira par créer des unités pour les maladies infectieuses afin d'éviter la propagation des diverses maladies²⁷².

²⁶⁹ *Id.*

²⁷⁰ Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 90-91 et 152.

²⁷¹ Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 24.

Le manque de sommeil

Les soldats soviétiques sont, eux aussi, privés de sommeil. La fatigue occasionnée par plusieurs jours sans dormir est un phénomène récurrent et n'est certes pas considéré comme l'exception sur le front Est. Les soldats sont exténués, apathiques, désorganisés, confus et dorment dès qu'ils en ont la chance. Bessonov passe bien près de l'insubordination lorsqu'il argumente avec son officier qui lui confie une mission alors qu'il n'a pas dormi depuis quarante huit heures et que quelqu'un d'autre pourrait s'acquitter de cette tâche²⁷³. Bien évidemment, Bessonov devra effectuer l'ordre donné et ne pourra dormir que par la suite. Evgenii Moniushko trouve déplorable que les soldats doivent assister à de la formation politique et à des cours de perfectionnement du communisme alors qu'ils sont privés de sommeil durant de longues périodes. Il serait préférable pour lui que ces moments soient consacrés à du repos pour les combattants²⁷⁴. Litvin et Kobylanskiy racontent ces très longues marches où le soldat privé de sommeil finit par dormir en marchant²⁷⁵, Kobylanskiy dépeint la situation de la manière suivante :

«Soldiers would fall asleep while marching, their pace became slower, and the column would stretch in length. Yet some likeness of the column remained because the infantrymen, even while asleep on their feet, continued to walk mechanically with one hand holding on to the back half belt of the overcoat on the men in front of him. It happened quite frequently that the sleeping soldier's hand slid off the half belt, so he continued to walk without his "personal tow". Many times I saw on those nights how a lone soldier gradually veered away from the column. At first we would drift imperceptibly toward the side of the road but soon would move off the road completely and continue his separate journey until he fell into a roadside ditch. The startled wayfarer would rush back to his position in the column, but in just a short while, the same thing could happen again²⁷⁶»

²⁷² Roman Kravchenko-Berezhnoy, *Op Cit.*, p. 197.

²⁷³ Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 158.

²⁷⁴ Evgenii D. Moniushko, *From Leningrad to Hungary*, London, Frank Cass, 2005, p. 92.

²⁷⁵ Isaak Kobylanskiy, *Op Cit.*, p. 197. et Nikolai Litvin, *Op Cit.*, p. 38.

²⁷⁶ Isaak Kobylanskiy, *Op Cit.*, p. 197.

Les longues marches de l'armée soviétique sont similaires à celle de la Wehrmacht et contribuent à rendre le soldat exténué, à un tel point similaire que Kobylianskiy dans ses mémoires cite un extrait des mémoires de l'allemand Willy Peter Resse pour expliquer la fatigue ressentie et le manque de sommeil durant les longues marches²⁷⁷. Des soldats rendus robotisés par la fatigue, qui prennent le risque considérable de discuter les ordres, qui glanent des heures de sommeil ici et là. Voilà qui va tout à fait dans le sens de ce que Bartov avançait lorsqu'il est question du manque de sommeil qui mène à la barbarisation.

Les mémoires des soldats soviétiques contiennent donc également des traces de « démodernisation ». Le manque de nourriture et de l'équipement inadéquat ont contribué à rendre la vie du soldat soviétique plus rude encore qu'elle ne l'était déjà. La nourriture, en quantité insuffisante ou de mauvaise qualité, contribue à une « démodernisation » global du front Est pour les Soviétiques. Le froid, bien que les Soviétiques y soient habitués, constitue tout de même un irritant de taille pour les combattants qui doivent constamment trouver des stratégies pour rester au chaud malgré les combats et la vie dans les tranchées. L'hygiène est, quant à elle, tout à fait déplorable et les nombreux témoignages que l'on retrouve à ce sujet dans les mémoires rendent particulièrement applicable la grille de Bartov à l'Armée rouge. Les poux et les puces sont l'ennemi numéro un du Soviétique en armes qui tente par tous les moyens de se débarrasser de ce bien nuisible compagnon. La maladie frappe également fort et les combattants doivent composer avec elle de manière quotidienne. Le soldat soviétique manque de sommeil de manière chronique et son jugement s'en trouve affecté contribuant à la précarité de sa situation sur le front.

Si l'on doit comparer les traces de « démodernisation » dans les mémoires selon les camps, on peut dire qu'au niveau du ravitaillement les problèmes sont sensiblement les mêmes malgré des causes différentes et que la courbe de ce problème suivra des directions diamétralement opposées. Pour le Landser, la situation va en s'empirant tandis que pour Ivan la situation s'améliore au fur et à mesure que la guerre se prolonge. Cependant, à un moment ou à un autre, les problèmes sont ressentis avec la même acuité et sont rendus de manière poignante dans les différents témoignages de soi. Les témoignages sur le froid et les

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 200.

engelures sont nettement plus présentes dans les mémoires allemandes que dans celles des Soviétiques. Bien que variable selon les fronts, les statistiques démontrent que les Soviétiques ne perdirent (selon les statistiques disponibles) en moyenne que 0.3% de leurs effectifs à cause des engelures²⁷⁸. Il est permis de penser que le problème fut beaucoup plus grand pour les soldats de la Wehrmacht. Du moins, les mémoires nous permettent de constater que les engelures ont plus frappé l'imaginaire du soldat allemand que du Soviétique. Mais encore là on trouve des traces de cet aspect dans les deux camps. L'hygiène et les maladies représentent un problème pour les deux camps. La saleté est omniprésente, les douches et les occasions de se raser sont rares et la vermine règne en maître partout sur le front Est. Les poux et les puces pullulent et rendent à moitié fous les pauvres soldats autant soviétiques qu'allemands qui doivent subir leurs assauts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les maladies frappent également fort des deux côtés, la dysenterie fait des ravages, mais également plusieurs autres maladies. Toutes ces maladies donnent une allure presque moyenâgeuse au front Est et le Landser et Ivan sont extrêmement mal soignés. On peut donc conclure ce chapitre sur les traces de la « démodernisation » dans les mémoires avec la conviction qu'en ce qui concerne cette partie de la théorie de Bartov, le témoignage de soi, loin de constituer un obstacle pour l'historien qui veut appliquer cette grille, constitue plutôt une source de choix.

²⁷⁸ G.F Krivosheev, *Soviet Casualties and Combat Losses in the Twentieth Century*, London, Greenhill Book, 1997, p. 210-228.

CHAPITRE 3

LA DISCIPLINE CRIMINELLE

Two sacks were dangling from those branches [...]. We walked under them, and saw the gray, bloodless faces of hanged men, and recognised our wretched friend Frösch and his companion [...]. I managed with difficulty to read the message scribbled on the sign tied to Frösch's broken neck : "I am a thief and a traitor to my country"²⁷⁹
 -Guy Sajer

The fear of losing our guns enraged me to the highest degree; I snatched my pistol from its holster and dashed toward the panic-stricken runaways, firing into the air...Shouting at the runaways in the foulest language I knew, I warned them that we would shoot them if they didn't return to the trench.²⁸⁰
 -Isaak Kobylyanskiy.

Le concept de l'institution disciplinaire proposé par Foucault dans son livre *Surveiller et punir*²⁸¹, donne le coup d'envoi du débat sur l'apparition de la discipline moderne et de son

²⁷⁹ Guy Sajer, *Forgotten Soldier*, Washington D.C, Brassey's, 2000, p. 388.

²⁸⁰ Isaak Kobylyanskiy, *From Stalingrad to Pillau*, Lawrence, Kansas University Press, 2008, p. 99.

²⁸¹ Foucault, Michel. *Discipline and Punish: The Birth of the Prison*, New York, Vintage, 1979.

application dans les différentes sphères de la société. L'armée répond évidemment très bien aux critères de l'institution disciplinaire telle que Foucault la conçoit : une entité totalement hiérarchisée et atomisée, dont l'on pourrait réunir tous les individus et les organiser avec la même facilité qu'un ingénieur monte et démonte une machine²⁸². La discipline moderne que l'on conçoit aujourd'hui, basée sur l'obéissance totale à son supérieur et sur le respect d'une cohésion et ce de manière systématique, fait son apparition au XVII^e siècle mais prend réellement forme dans l'armée suédoise au XVIII^e siècle²⁸³. Le rapport à la discipline moderne pour l'armée allemande et l'Armée rouge est à la fois similaire et contradictoire. Les causes des dérives disciplinaires du front Est prennent racine bien avant le début du conflit.

Pour comprendre les fondements du fonctionnement de la Wehrmacht en ce qui a trait à la discipline, on doit se tourner vers la tradition prussienne chez les militaires allemands. Les travaux de Steven D. Jackman et Emilio Willens sur l'influence prussienne ainsi que ceux de Besser sur le nazisme nous dressent un portrait assez global de la situation. L'aristocratie prussienne qui détient l'essentiel des postes de commandement dans l'armée allemande met en place un système basé sur la répétition systématique des exercices afin qu'ils deviennent naturels pour le soldat et qu'il puisse les appliquer sans réfléchir²⁸⁴. Les officiers prussiens vont imposer aux fantassins une discipline de fer lors des entraînements et des combats afin de mettre en place cette réforme. Pour les officiers prussiens, le paysan, qui est désormais la base même de l'armée allemande, ne peut apprendre autrement que par la discipline puisqu'il ne possède pas le caractère chevaleresque de la noblesse ni son éducation²⁸⁵. On pallie donc ces manquements supposés par une discipline très rigoureuse et un système rigide dans lequel le soldat n'a aucune décision à prendre et doit s'en remettre totalement à son officier

²⁸² *Ibid.*, p. 175-179.

²⁸³ Sune Sunesson, «Organizing and Discipline» dans *Acta Sociologica*, vol. 27, no. 3 (1984), p. 199-202.

²⁸⁴ Steven D. Jackman, «Shoulder to Shoulder: Close Control and "Old Prussian Drill" in German Offensive Infantry Tactics, 1871-1914» dans *The Journal of Military History*, vol. 68, no. 1 (Janvier), 2004, p. 90.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 81.

supérieur²⁸⁶. Loin de se limiter à l'institution militaire, les Prussiens structureront la société civile en fonction de la guerre et la discipline en est une des composantes structurantes²⁸⁷. Pour l'état-major prussien, le moral du soldat est également profondément lié à la discipline. Bien avant l'enthousiasme personnel ou le nationalisme, l'efficacité et le désir de vaincre naissent chez le soldat à qui on a inculqué une discipline de fer par l'application de peines sévères en cas de manquements²⁸⁸. Les grands-parents de nos protagonistes vivront leur vie adulte dans cette période et les parents des protagonistes y grandiront. L'influence prussienne perdure bien au-delà de la chute du régime aristocratique de Wilhelm II après la défaite en 1918. En effet, le commandement de l'armée restera aux mains d'aristocrates prussiens qui perçoivent encore la discipline de fer comme la meilleure manière de faire fonctionner une armée moderne. Et ses soldats partagent leurs avis. Hitler, qui était caporal dans l'armée allemande durant la Première Guerre mondiale, attribue la défaite aux Juifs dans son délire habituel, mais également au manque de discipline flagrant de la population qui, par ses manifestations, a nui à l'effort de guerre et contribué à la chute du pays²⁸⁹. L'extrémisme nazi trouvera donc un terrain fertile pour radicaliser encore plus la rigueur et la discipline de la Wehrmacht à l'égard de ses soldats et ses principes viendront rejoindre ceux du haut commandement prussien qui appliquera avec enthousiasme cette dérive disciplinaire. C'est donc dans une optique de continuité, que nous empruntons aux travaux de Mosse et d'Audoin-Rouzeau²⁹⁰, que l'on doit concevoir la nature criminelle de la discipline appliquée par l'armée allemande sur le front Est. L'influence prussienne sur la Wehrmacht est

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 79.

²⁸⁷ Emilio Willems, *A Way of Life and Death: Three Centuries of Prussian-German Militarism: An Anthropological Approach*, Nashville, Vanderbilt University Press, 1986, p. 11.

²⁸⁸ Steven D. Jackman, *loc cit*, p. 94.

²⁸⁹ Richard Bessel, *Nazism and War*, London, Weidenfeld & Nicolson, 2004, p. 9. et Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, Paris, Hachette, 1999, p. 94.

²⁹⁰ George, Mosse, *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, New York: Oxford University Press, 1990. [éd. fr. *De la Grande Guerre aux totalitarismes, la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999]. et Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, INGRAO, Christophe (dir.), *La violence de guerre 1914-1945, Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles, Complexe, 2002.

maintenant un argument largement accepté chez les historiens quant il s'agit d'expliquer le comportement de celle-ci sur le front Est, et ce pour l'ensemble de son fonctionnement²⁹¹.

L'Armée rouge, quant à elle, suivra un cheminement bien différent mais pourtant le résultat sera similaire. Les travaux de Von Hagen, Reese, Wildman et d'Edwards nous dressent un portrait d'ensemble de la situation. Au début du conflit, en 1941, l'Armée rouge est une institution plutôt jeune, elle a à peine plus de vingt ans, on doit donc remonter à l'armée tsariste pour comprendre les influences disciplinaires chez les Soviétiques. Les conditions de vies du soldat dans l'Armée impériale durant la Première Guerre mondiale étaient désastreuses²⁹². Nourriture en quantité insuffisante, peu de cas de la vie humaine, salaires dérisoires et discipline de fer étaient au menu. Ces mauvaises conditions de vie et les pratiques autoritaires de l'état-major russe ont largement contribué à la chute du tsarisme et à l'avènement du Parti communiste²⁹³. Le régime soviétique devait donc prendre ses distances face au régime autoritaire du tsar et promettre aux soldats soviétiques une approche différente de celle de l'armée impériale. Le régime propose donc aux soldats une vision idyllique de ce que serait l'Armée rouge. Des heures de travail fixes, de la nourriture en abondance et de bonne qualité, des logements pour chacun d'entre eux et un rapport avec les officiers basé sur la camaraderie et non sur l'autorité²⁹⁴. L'Armée rouge est supposée être une grande famille dans laquelle, officiers et soldats s'unissent pour protéger le travail de leurs frères ouvriers et paysans²⁹⁵. Cette image de famille, loin de n'être qu'une simple expression, sera reprise abondamment par les instructeurs politiques qui présentaient l'Armée rouge comme l'enfant

²⁹¹ Wolfram Wette, *The Wehrmacht, History, Myth, Reality*, London, Harvard University Press, 2006. et Ben Shepherd, *War in the Wild East : The German Army and Soviet Partisans*, Harvard University Press, 2004. et Mark Mazower, «Military Violence and National Socialist Values: The Wehrmacht in Greece 1941-1944» dans *Past and Present*, no.134, (Février), 1992. et Richard Bessel, *Op Cit.* et Omer Bartov, *Op Cit.*, p. 93.

²⁹² Allan Wildman, *The End of the Russian Imperial Army: The Old Army and the Soldiers Revolt (March-April 1917)*, Princeton, Princeton University Press, 1980, p. 22.

²⁹³ *Ibid.*, p. 25.

²⁹⁴ Roger R. Reese, *Stalin's Reluctant Soldiers*, Lawrence, University Press of Kansas, 1996, p. 69.

²⁹⁵ Mark Von Hagen, *Soldiers in the Proletarian Dictatorship: The Red Army and the Soviet Socialist State, 1917-1930*, London, Cornell University Press, 1990, p. 280-281.

de la révolution et Lénine puis Staline comme les pères de celle-ci²⁹⁶. Le châtement corporel était bien évidemment hors de question. Même s'il avait été aboli en 1904 sous le régime tsariste, celui-ci n'avait jamais complètement disparu des mœurs. Comme on peut s'en douter, l'Armée rouge n'arrivera jamais à remplir ses promesses et le rapport entre officiers et soldats basé sur la camaraderie ne donnera jamais de bons résultats. Cette incapacité à remplir ses promesses nuira beaucoup à l'image de l'armée et du régime aux yeux des soldats²⁹⁷. La criminalité et l'indiscipline seront donc monnaie courante et le pouvoir soviétique, suite au fiasco finlandais, décidera donc de durcir considérablement le ton²⁹⁸. On abandonne les références au socialisme ou aux devoirs politiques et familiaux du soldat et l'on met l'emphasis sur l'obéissance aux officiers et l'on reprend sans cesse l'affirmation de Lénine « Sans discipline l'armée n'existe pas »²⁹⁹.

On adopte donc en 1940 un code disciplinaire beaucoup plus rigoureux que ne pouvait l'être le précédent. Les changements sont nombreux, on interdit l'argumentation avec les officiers, la désertion et les absences non autorisées seront désormais sévèrement punies. La négligence de son uniforme et de ses armes peut désormais coûter très cher au soldat³⁰⁰. Le plus gros changement se situe cependant au niveau du traitement réservé aux « criminels » dans l'Armée Rouge. Les camps de détenus avaient la réputation d'être des hôtels où l'on traitait les prisonniers aux petits soins. Les conditions de vie des détenus se sont détériorées rapidement et les soldats avaient dorénavant peur d'y être envoyés³⁰¹. Le durcissement des conditions carcérales ne se limitera pas à l'armée, l'ensemble des prisonniers, politiques ou

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 281.

²⁹⁷ Roger R. Reese, *Stalin's Reluctant Soldiers*, *Op Cit.*, p. 70.

²⁹⁸ Roger R. Reese, «Lessons of the Winter War: A Study in the Military Effectiveness of the Red Army 1939-1940» dans *The Journal of Military History*, no.72 (Juillet), 2008, p. 825-852.

²⁹⁹ Roger R. Reese, *Stalin's Reluctant Soldiers*, *Op Cit.*, p. 66.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 66-67.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 68-69.

de droit commun verra ses conditions de vie se détériorer sous le régime stalinien³⁰². Après avoir promis mer et monde à ses soldats, le régime communiste fait marche arrière et adopte un code de discipline très dur qui préparera le terrain pour l'application d'une discipline criminelle. La peur de la défaite poussera le régime à s'en prendre à ses soldats et à appliquer une discipline jusque là jamais vue.

Bartov prétend que la perversion de la discipline et la politisation de celle-ci résultent en une discipline criminelle à laquelle sont soumis les combattants de la Wehrmacht. Cette discipline criminelle pousse le Landser à se « barbariser » davantage et à évacuer ses frustrations sur les soldats ennemis et sur la population locale³⁰³. Conjugée aux facteurs de « démodernisation » et d'endoctrinement, la discipline criminelle ferait donc du Landser un combattant sanguinaire que l'état-major allemand laisserait abuser de la population conscient que c'est la seule manière qui permettra qu'il endure de telles conditions de vie. Si l'on accepte que ce même principe s'applique également à l'Armée rouge, on peut donc aussi expliquer le comportement de celle-ci en Allemagne en partie par la discipline criminelle que les soldats soviétiques ont endurée. La situation des deux armées en présence comporte plusieurs similitudes.

Dans la plupart des armées, on exige du soldat une conduite irréprochable sous peine de sanctions sévères. Mais bien peu de régimes de la période contemporaine sont allés aussi loin que le régime nazi et le régime stalinien. Les soldats sont soumis à une discipline criminelle qui les pousse à combattre jusqu'au dernier et qui fait de la reddition une infamie qui n'a d'égal que la désertion. La mort vient de partout pour le combattant sur le front Est et dans plusieurs cas elle vient de son propre camp.

Les Allemands ont exécuté pas moins de 20 000 de leurs soldats pour des raisons disciplinaires sur le front Est³⁰⁴. Le moindre écart de conduite peut mener à une exécution. La

³⁰² Anne Applebaum, *Goulag : Une histoire*, Paris, Grasset, 2005, p. 247-258.

³⁰³ Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, Paris, Hachette, 1999, p. 95-97.

³⁰⁴ Stephen G. Fritz, *Front Soldaten*, Kentucky, The University Press of Kentucky, 1995, p. 90.

désertion évidemment mais également le vol de nourriture. Avoir volé de la nourriture, avoir retraits sans permission, avoir tenu des propos défaitistes sont tous des crimes passibles de la peine de mort. Lorsque le soldat allemand est assez chanceux pour éviter une exécution pure et simple, il est envoyé en bataillon disciplinaire ce qui équivaut à une condamnation à mort puisque ces bataillons sont souvent affectés à des missions carrément suicidaires. Dans une armée qui est plus souvent qu'autrement en retraite et en déroute dès la fin de 1942, le Landsers a donc tout à craindre de l'autorité qui exerce son pouvoir de manière arbitraire dans la plupart des cas. Les mémoires des Landsers vont d'ailleurs avoir tendance à vouloir expliquer la résistance jusqu'au bout de la Wehrmacht par l'héroïsme de ses soldats, tout d'abord, et par la crainte de la discipline en second lieu.

La situation n'est pas plus rose chez les Soviétiques. On applique, là également, une discipline de fer qui se solde par la mort de nombreux soldats. Déjà aux prises avec un commandement qui accorde peu de valeur à la vie de ses soldats³⁰⁵ et un régime qui traque sans relâche les traîtres et les saboteurs, le soldat soviétique n'aura plus droit à la retraite à partir du fameux décret 227 de juillet 1942 qui commande aux soldats de ne plus faire un pas en arrière³⁰⁶. Le NKVD vient s'assurer que le combattant de l'Armée rouge se comporte en bon communiste et qu'il combat l'envahisseur fasciste avec toute la fougue nécessaire. Pour cela tous les moyens sont bons. On oblige les soldats à charger à la pointe du pistolet, on assigne des bataillons à l'arrière avec ordre de tirer si les soldats retraitent ou s'ils tentent de se rendre à l'ennemi et on condamne au bataillon pénal tout soldat pris à contrevenir aux ordres ou à voler.

Malgré qu'ils subissent le même genre de discipline, les Soviétiques et les Allemands perçoivent le traitement reçu bien différemment. Les auteurs de mémoires allemands vont, unanimement, condamner cette discipline qu'ils trouvent cruelle, non adaptée et totalement

³⁰⁵ Amnon Sella, *Value of Human Life in Soviet Warfare*, Kentucky, Routledge editions, 1992.

³⁰⁶ David Glantz, *The Companion of Colossus Reborn, The Red Army at War, 1941-1943*, Lawrence, University Press of Kansas, 2005, p. 18-19. et Mansur Abdulin, *Red road from Stalingrad*, South Yorkshire, Pen & Sword military, 2004, p. 25.

inutile étant donné le côté inéluctable de la défaite. Ils vont se remémorer avec amertume les tourments subis et vont en général mépriser la police militaire³⁰⁷ et encore plus les instructeurs politiques qui commencent à arriver dans les unités à la fin de la guerre. Les Soviétiques, quant à eux, vont, de manière générale, trouver que, bien que rude, la discipline n'en est pas moins nécessaire pour arriver à vaincre les Allemands. On ne perçoit pas dans le ton une rancune particulière envers le NKVD comme ça peut être le cas pour les Allemands envers la police militaire. On craint bien évidemment le NKVD et les possibles sanctions disciplinaires mais jamais et ce, même dans les mémoires plus récents (qui ne sont pas dans l'obligation de faire l'apologie du régime communiste, même si ces dernières années le régime en place tente de revaloriser le régime stalinien), on ne sent une remise en cause de l'utilité des mesures prises par le régime face à ses soldats. Cette différence dans la perception de la discipline pourrait constituer à elle seule un sujet de recherche et nous n'avons pas la prétention d'en comprendre toutes les ramifications mais l'on peut cependant affirmer, sans craindre de se tromper, qu'elle s'explique en partie par le fait que l'on appartienne au camp du vainqueur ou du vaincu. Commençons par examiner les témoignages des vaincus.

Le Landser

Le Landser est soumis à une discipline brutale sévère et omniprésente. Son comportement doit être exemplaire même dans les situations les plus pénibles et il doit parfois craindre davantage son propre état-major que l'ennemi³⁰⁸. Willy Peter Reese nous dresse un portrait de cette situation :

«Day and night we got no rest, even if the Russians weren't attacking us. One sentry who collapsed in a haystack and carried on sleeping was court martial and shot. Another was unable to find the unit which he was taking a message in the darkness and was sentenced to death for cowardice in the face of the enemy. Whoever stole food, even a piece of bread, was executed for looting. It was a tense time. Prisoners of war dangled off the trees all around, as a result of a command that was intended to frighten off the

³⁰⁷ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 129.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 219.

Russians. The war had become insane; it was all murder, never mind whom it affected. Rebellion was discouraged by the fear of the enemy [...].³⁰⁹»

Comme le mentionne Reese dans son témoignage, le soldat allemand est continuellement sous tension, il peut être sévèrement puni pour des peccadilles. Sajer rapporte qu'il fut contraint de porter pendant des heures un sac de pierre pesant plus de 150 livres, jusqu'à s'en évanouir, parce que son uniforme n'était pas conforme au règlement, aucune exception ne lui fut accordée même s'il était en pleine zone de combat³¹⁰. Metzger, quant à lui, nous rapporte que les officiers n'hésitaient pas à battre les soldats qui avaient mangé leurs rations sans permission³¹¹. Pourtant, malgré la sévérité de ces sanctions, ces Landsers peuvent se compter chanceux. En effet, la peine la plus fréquemment appliquée par les autorités est la peine de mort³¹², que ce soit, comme le mentionne Reese ci-haut, pour le vol, la désertion ou la couardise et celle-ci est appliquée de manière totalement arbitraire et sans le moindre bénéfice du doute pour l'accusé.

Le vol est, pour l'armée allemande, un crime tout aussi sérieux que la désertion et est considéré (comme nous l'avons vu dans la citation d'en tête) comme une haute trahison. Même un soldat avec un dossier irréprochable, comme Bidderman, peut écopier d'une lourde peine :

«I had not been prepared to explain in detail what I had considered nothing more than a minor infraction. By my hesitation and my inability to answer immediately, he knew that I was attempting to protect the members of my crew who had committed the act. He then proceeds to lecture me on the virtues and importance of discipline and how noncompliance cannot and would not, be tolerated. I was advised that a report of the incident had been forwarded recommending severe punishment. I felt a numbing sensation sweep over me. Never had I imagined that the theft of a goose would be taken

³⁰⁹ Willy Peter Reese, *A Stranger to Myself*, New York, Farrar Strauss & Giroux, 2005, p. 53.

³¹⁰ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 79. et Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, *Op Cit.*, p. 98.

³¹¹ Metzger, Karl et Paul K. Harker, *Honor Denied*, Denver, Outskirts Press, 2007, p. 154.

³¹² Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 91-94.

to such extremes. I attempted to brush the thoughts and the possible severity of punishment from my mind and try to concentrate on his words [...].³¹³»

Dans ce cas-ci, Biddermann s'en tire bien suite à l'intervention d'un supérieur qui lui sauve la peau mais la plupart des Landsers coupables de vol n'auront pas cette chance³¹⁴.

La désertion et la tentative de se soustraire au combat en feignant ou en s'infligeant une blessure est un autre crime pour lequel la Wehrmacht n'a aucune pitié. Hitler dans son livre, *Mein Kampf*, avait, des années auparavant, énoncé ce que serait et ce que fut la politique de la Wehrmacht face au déserteur durant la guerre sur le front Est :

Si l'on veut maintenir quand même dans leur devoir des garçons faibles, chancelants ou même poltrons, il n'y a et il n'y a eu de tout temps qu'un seul moyen : il faut que le déserteur sache que sa désertion lui procurera à coup sûr, ce qu'il veut éviter. Au front, on **peut** mourir; comme déserteur, on **doit** mourir.³¹⁵

Et cette politique la Wehrmacht l'appliquera à la lettre³¹⁶, plus de 8 000 soldats seront exécutés pour tentative de désertion³¹⁷. Si la Wehrmacht n'a aucune compassion pour ses soldats qui désertent, elle en éprouve également peu pour ceux qui sont accusés de s'être infligé volontairement une blessure. Et à ce titre, la Wehrmacht semble particulièrement sévère et intransigeante, Gunter K. Koschorrek nous en donne un bon exemple :

«We're told how the leaders have had to use their guns to keep the men obedient-they'd bolted once, before the enemy was even seen. Some even shot themselves in their arms or legs. They would hold a loaf of bread in front of the muzzle to make sure there would be no powder burns or singe marks. Those found out will be court-martialled, and can expect to be executed. An Obergefreiter will be court-martialled because he is supposed

³¹³ Gottlob Herbert, Bidderman, *In Deadly Combat*, Lawrence, Kansas University Press, 2000, p. 100-101.

³¹⁴ Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, *Op Cit.*, p. 105-106.

³¹⁵ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1997, p. 521.

³¹⁶ Wolfram Wette, *The Wehrmacht, History, Myth, Reality*, London, Harvard University Press, 2006, p. 165-166. et Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 91-94.

³¹⁷ Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 91

to have deliberately allowed both of his feet to get frozen. Before they brought him to the medics he told us that following a Russian attack he had saved himself by playing dead. In order to avoid being detected by the enemy, he had spent the entire night in a snow drift. When another combat unit freed him the next morning during a counter-attack, his feet were two blocks of ice.³¹⁸»

La cour martiale n'est jamais bien loin pour le soldat allemand avec une blessure qui peut paraître louche ou non apparente, les médecins accusent parfois les soldats de feindre et font des rapports à l'état-major de la Wehrmacht³¹⁹. La maladie, même si elle est courante sur le front Est, est toujours traitée avec circonspection et le soldat bénéficie rarement du bénéfice du doute et encore moins d'absence de combat prolongée³²⁰. La Wehrmacht est donc dans le déni le plus total et ce, à tous les sujets. Sur la santé de ses hommes mais également sur sa situation. Malgré qu'elle soit, dès la fin de l'année 1942, une armée en déroute et constamment sur la défensive, elle ne tolère aucun commentaire défaitiste et ne tolère pas non plus que ses soldats retraitent peu, importe la situation.

Le Landser doit se méfier à tout moment de ce qu'il dit, même si la situation est clairement désespérée, il doit faire bien attention à qui il se confie car les propos défaitistes peuvent amener à son auteur des conséquences terribles. Les soldats sont bien conscients de cette situation:

«The men spoke of being pushed back by overwhelming Russian forces and clearly stated their fears that we were being repelled on the Eastern Front. Soldiers spoke about the lack of supplies and appropriate winter clothing; something I was familiar with [...]. Wounded officers and the medical staff cautioned these soldiers about making defeatist statements but there was no stopping them. The men saying these things were the feeble cripples without arms and legs. They often ask aloud, "How much more can I be punished for speaking the truth?"³²¹»

³¹⁸ Günter K, Koschorrek, *Blood Red Snow*, St-Paul, Zenith Press, 2005, p. 110-111.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 125.

³²⁰ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 211.

³²¹ Karl Metzger, *Op Cit.*, p. 329.

Les propos défaitistes ouvertement exprimés sont donc le lot d'une poignée d'infirmes qui n'ont plus grand-chose à perdre. Pour le reste d'entre eux, ce genre de propos ne se fait qu'à mots couverts et à des personnes en qui on a totalement confiance. Sajer mentionne que le soldat de la Wehrmacht est plus surveillé qu'un prisonnier et traité comme tel par son état-major³²². Une surveillance telle que le soldat peut être mis aux arrêts par la nature de la correspondance qu'il reçoit. Même la famille d'un soldat mort au combat peut subir des représailles devant des propos dits défaitistes. Biddermann raconte:

«He then revealed to me a letter written by the fallen soldier's mother: "Our dear son, you have now been sent to distant Russia as a German soldier. There will come a time for us in France when the sun shall shine again. We have heard that the Russians treat the Alsations very well [...]. Throw away your rifle and go to the Russians. Surely they will treat you well." Leaving the letter in my care the feldwebel wordlessly departed. It was my duty to pass the letter to higher command. I failed to do so, although it was quite obvious that the writer neither trusted in, nor desired, a "final victory" for Germany³²³»

L'auteur de cette lettre s'en tire à bon compte, si la version de Biddermann est vraie et qu'il n'a pas signalé la lettre à ses supérieurs. Le soldat, s'il était toujours vivant, aurait également eu à faire face à de très sérieuses accusations et aurait fort probablement fini sa vie mais cette fois, aux mains de sa propre armée. À supposer que la version de Biddermann soit vraie, la seule façon pour un Landser d'éviter cette discipline de fer est de compter sur le facteur humain qui vient intervenir dans cette machine infernale. Biddermann en a bénéficié et dans ce cas-ci en fait bénéficier quelqu'un d'autre. C'est souvent ce facteur nous l'avons vu plus haut et nous le verrons plus tard, qui fait que les auteurs de mémoires ont pu survivre à cette guerre et nous raconter leurs histoires. Mais pour ces quelques cas heureux combien ont perdu la vie sans intervention d'un supérieur bien intentionné?

La Wehrmacht ne s'attarde pas uniquement aux propos du Landser. La retraite, même si elle est inévitable, souhaitable stratégiquement ou même encore ordonnée par un supérieur, peut être passible de peine disciplinaire. Guy Sajer en donne un bon exemple:

³²² Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 166-167.

³²³ Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 195.

«Then it was my turn. I felt stiff with fright...Fortunately I had been able to reintegrate with my unit [...]

“You were retreating?”

“Ja Herr Unteroffizier.”

“Why didn’t you... fight,” he shouted [...]

“We were ordered to retreat, Herr Unteroffizier”

“God damn it to hell!” he roared. “What kind of an army runs without shooting?”

My paybook came down the line. My interrogator grabbed it and riffled the pages for a moment [...]. I followed the movement of his lips, which might be about to assign me to a penal battalion, to the life of a prisoner, to forward positions, mine clearing, infrequent leaves always confined to the camps, so that the word “liberty” lost all meaning [...]. I held back my tears with difficulty. Finally the M.P.’s rigid fingers handed back my liberty. I had not been assigned to a penal battalion, but my emotion overwhelmed me anyway. As I picked up my pack, I sobbed convulsively, unable to stop. A fellow beside me was doing the same.³²⁴»

Si Sajer peut se compter chanceux, l’homme qui le précédait dans la file n’as pas eu cette chance et s’est fait assigner à un bataillon pénal pour avoir « abandonné » son unité au combat³²⁵. Ce climat de peur est omniprésent pour le Landser qui fait face à la mort de tout côté et qui le met dans une position des plus absurdes. Il doit survivre à l’assaut de l’ennemi et, lorsqu’il se croit en sécurité dans son camp, on lui reproche d’avoir exercé un instinct de survie des plus élémentaires. Le combat jusqu’à la mort semble être la seule solution acceptable pour les nazis et la Wehrmacht ce qui, à part pour les fanatiques, ne constitue pas pour les soldats une solution « idéale ». Cette mentalité « jusqu’au-boutiste » durera jusqu’à la toute fin de la guerre. Novotny, indigné, parle du sentiment d’absurdité et d’injustice ressenti face à cette situation:

³²⁴ Stephen Fritz, *Op Cit.*, p. 92-93.

³²⁵ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 276

«I was given charge of twelve boys, none of them over sixteen. Everyone was talking or thinking of running off, but very few did. The possibility of being caught and shot was too great. At the time, I had not slept for thirty-six hours, having marched day and night. I was reeling with fatigue. I took these boys to the area where they were supposed to dig foxholes and defend. They were clearly afraid. Then, I must have fallen asleep after I took the last of them to their positions. I woke up cold and shivering with a gun at my head. It was not a Russian, but rather a young German SS officer screaming at me that I should be shot. I discovered that all twelve kids had left their positions and disappeared, leaving a hole in our defensive position. The only reason I am still here is that the officer I was taken to was my former drill sergeant from Cottbus and he remembered me. He looked at my combat decorations, slapped me on the back, and told the young officer to leave me alone. Again I had made it through. To think that I had survived the war in Russia and come so close to being shot by a crazed member of my own side!³²⁶»

Encore une fois, le facteur humain vient se substituer au système disciplinaire pour sauver la vie d'un de nos auteurs mais, au risque de se répéter, il est important de souligner que tous n'ont pas eu cette chance et que plusieurs Landsers sont morts de cette perversion disciplinaire.

Il y a donc pour le soldat allemand, péril en la demeure. Au moindre faux pas il risque sa vie. Privé de sommeil on lui interdit de prendre du repos sous peine de mort dans certains cas. Privé de nourriture, on le traite comme un traître s'il en vole ne serait-ce qu'un bout de pain. Même blessé, il est soupçonné et parfois jugé. Dans une armée en déroute, il ne peut s'offrir le luxe de retraiter ou, s'il le fait, il se doit de ne pas tomber entre les mains de la police militaire qui peut le condamner à tout moment pour un crime dont tous ses collègues se rendent coupables avec lui. La discipline est donc carrément hors de contrôle et n'est plus régie par aucune logique mais est bel et bien arbitraire et perversie. La situation en face n'est pas tellement meilleure mais le fait que progressivement l'Armée rouge prend l'initiative sur le terrain permet de ne pas sombrer dans le chaos et l'arbitraire total comme c'est le cas pour la Wehrmacht.

Ivan

La vision de la discipline de l'Armée Rouge est en fait la vision de Staline et rien ne démontre mieux cette vision que l'ordre 227 émis le 28 juillet 1942. Ce décret, sobrement

³²⁶ Alfred Novotny, *The Good Soldier*, Bedford, The Aberjona Press, 2003, p. 92-93.

intitulé (traduction libre): *Concernant les mesures pour renforcer la discipline et l'ordre dans l'Armée rouge et la prévention des retraits non autorisés des positions de combat*, est destinée à mettre un terme aux revers successifs de l'Armée rouge et va mettre la table à un renforcement de la discipline dans une armée qui est déjà très dure avec ses soldats. Le document est sans équivoque quant au sort réservé aux soldats pris en faute :

«[...] Some foolish people at the front are consoling themselves with discussions that we can retreat farther to the east since we have great territories, much land, and a large population, and that we will always have an abundance of bread (grain). By doing so, they wish to justify their shameful behaviour at the front. However such talk is spurious and false through and through, and it is advantageous only for our enemy....Therefore, we must radically nip in the bud the talk that we have an opportunity to retreat without end [...]. Such talk is false and harmful...From all of this, it follows that it is time to end the retreat. Not a step back! This should be our main slogan....What are we short of? We are short of order and discipline in our companies, battalions, regiments, and divisions, in our tank units and in our aviation squadrons...We must institute the strictest of order and iron discipline in our army if we wish to save the situation and defend our homeland. We can no longer tolerate commanders, commissars and political workers whose units and formations wilfully abandon their positions [...]. Panic-mongers and cowards must be exterminated on the spot [...]. We must treat such commanders and political workers as enemies of the homeland [...]»³²⁷

Ce décret sera appliqué avec zèle, nous le verrons, mais contrairement à ce que l'on pourrait croire, il ne fut pas mal accueilli par nos autobiographes soviétiques qui jugeaient ce décret comme un mal nécessaire³²⁸. Les soldats soviétiques devront désormais combattre sur place jusqu'à la mort. L'Armée rouge ne tolérera plus de retraite même sous un feu ennemi dévastateur et les chances de survie du soldat déjà minces ne feront que s'amenuiser, donnant encore plus de force à la réputation de moulin à viande qui collait à l'Armée rouge. «They call us, they trained us, they killed us»³²⁹ se rappellent certains vétérans.

³²⁷ David Glantz, *The Companion of Colossus Reborn, The Red Army at War, 1941-1943*, *Op Cit.*, p. 18-19.

³²⁸ Mansur Abdulin, *Op Cit.*, p. 31. et Evgeni, Bessonov, *Tank Rider*, London, Greenhill Books, 2005, p. 97.

³²⁹ Catherine Merridale, *Ivan's War: The Red Army 1939-1945*, London, Faber & Faber, 2005, p. 3.

L'Armée rouge est donc le reflet du régime stalinien de l'époque. La discipline y est de fer, l'arbitraire y est courant, l'idéologie prend souvent le pas sur la logique ou l'efficacité et la vie humaine importe bien peu. Les purges staliniennes, dans le commandement de l'Armée rouge, ont remplacé des généraux expérimentés et compétents mais moins enthousiastes envers le régime et l'idéologie communiste par des jeunes peu expérimentés mais d'un fanatisme inébranlable envers Staline et son régime. Ces purges eurent évidemment des conséquences catastrophiques sur l'efficacité stratégique de l'Armée rouge, on n'a qu'à penser à la guerre contre la Finlande, mais elles affectèrent également la structure de l'armée et sa vision de ce que devrait être un bon soldat soviétique ³³⁰. La structure de commandement de l'Armée rouge est bicéphale, un commissaire politique est affecté à une unité et « partage » le commandement avec les militaires jusqu'en 1942³³¹. La rectitude politique est donc, pour le soldat, aussi importante que la tenue au combat et le moindre geste répréhensible peut lui valoir une visite du NKVD.

Le soldat soviétique était soumis à une discipline rigide en tout temps et la moindre peccadille peut le mener dans un bataillon disciplinaire. Litvin raconte comment après avoir reçu une lettre d'un officier lui proposant de travailler pour son unité, il accepte et va rejoindre sa nouvelle unité où il sera arrêté et considéré comme un déserteur puisqu'il ne s'agissait pas d'un ordre.³³² Le bataillon disciplinaire est omniprésent dans la vie des soldats sur le front, en effet, environ un demi-million d'entre eux seront assignés à un bataillon pénal durant le conflit³³³. Litvin raconte son expérience du bataillon pénal :

«In my experience, discipline in the penal company was only a little stricter than in the average rifle unit. Rather than taking roll once a day, as was usual, they checked twice a

³³⁰ Roger R. Reese, *Stalin's Reluctant Soldiers*, *Op Cit.*.

³³¹ David Glantz, *Colossus Reborn*, *Op Cit.*, p. 381-382.

³³² Nikolai, Litvin, *800 days on the Eastern Front*, Lawrence, Kansas University Press, 2007, p. 54.

³³³ David Glantz, *Colossus Reborn*, *Op Cit.*, p. 576.

day. The commanders of the company also had to constantly supervise the subordinate men in the company. Otherwise, there was little difference between the daily life of a soldier in this penal company and in a regular rifle company. Our food rations were the same, as were our weapons and the amount of combat supply we received. So where was our punishment? Penal units were always sent to the most dangerous sections of the front, to the enemy's most fortified places. Once there, they were expected to conduct reconnaissance forays, take prisoners, and then lead the assault when an offensive began.³³⁴ »

La punition ne consistait pas en une réduction du niveau de vie mais en une réduction du taux de chance de survie. Staline voyait les bataillons disciplinaires comme une « occasion » pour les criminels de payer de leur sang le prix de leurs crimes³³⁵.

Les crimes passibles de peine de mort sont nombreux dans l'Armée rouge comme dans la Wehrmacht. Le vol n'est pas toléré et, par moment, le pillage sera aussi sévèrement puni. Abdulin nous raconte comment il a sauvé de la mort un de ses camarades qui lui avait volé une ration en ne le dénonçant pas³³⁶ tandis que Kravenchko-Berezhnoy nous fait comprendre tout l'arbitraire de la discipline dans l'armée soviétique en nous relatant l'exécution d'un soldat pour pillage sur le sol ennemi alors que l'activité était courante et normalement largement impunie :

«I recall that once the entire regiment was set up in a square. In the center of the square there was a soldier without a cap, shoulder boards, or belt on, with his hands tied up behind his back. An officer read out the verdict of the military tribunal: capital punishment-execution by shooting- for systematic acts of looting. They made the soldier kneel and the officer shot him with a pistol in the back of his head. They said that a sack filled with valuables- gold teeth crowns, and rings, earrings, pendants and bracelets- had been found in the soldier's duffel bag. My memory forever preserved the image of that kneeling soldier, too.³³⁷ »

³³⁴ Nikolai Litvin, *Op Cit.*, p. 55.

³³⁵ David Glantz, *The Companion of Colossus Reborn, The Red Army at War, 1941-1943*, *Op Cit.*, p. 18-19.

³³⁶ Mansur Abdulin, *Op Cit.*, p. 54.

³³⁷ Roman, Kravchenko-Berezhnoy, *Victims, Victors*, Bedford, The Aberjona Press, 2007, p. 232-233.

On peut facilement imaginer comment le soldat soviétique pouvait se sentir désespéré devant une justice qui ferme les yeux sur des actions une journée puis la punit de mort le lendemain. Les soldats avaient d'ailleurs beaucoup plus peur des mesures disciplinaires de leur propre camp que de l'ennemi³³⁸. Et les raisons de craindre ne manquent pas. L'arbitraire est monnaie courante sur le front et n'importe quel soldat peut se faire abattre par un supérieur sans même une raison apparente. Bessonov nous relate un de ces cas:

«Then the commander of the regiment arrived on the scene- he was drunk and could barely stand on his feet. An orderly soldier was with him. This Colonel behaved in a strange manner: first he ran out into the field, but the Germans fired on him and he had to return the gardens. After that he started to run back and forth along our line and try to get the battalion to attack. As we did not have any orders from our command for attack, I ran off to get out of harm's way, to the combat outpost and lay down there. The Colonel was getting more and more angry, waving his pistol in the air, cursing and shouting, but no one from our battalion reacted and no one was going to obey him. The Colonel got so mad that he grabbed the submachine-gun from his orderly and executed 3rd platoon leader Lieutenant Antipov on the spot in his foxhole.³³⁹»

La vie est très fragile sur le front Est, mais nul doute que le soldat soviétique doit craindre son propre camp presque autant que le camp ennemi. La mort peut frapper de partout et le soldat soviétique, tout comme son homologue allemand, doit travailler très fort pour rester en vie.

La désertion et la tentative de se soustraire au combat en feignant ou en s'infligeant une blessure est un autre crime pour lequel l'Armée rouge, tout comme la Wehrmacht, n'a aucune pitié. La moindre absence non autorisée ou suspecte peut résulter en une visite du NKVD³⁴⁰. On ne peut battre en retraite pour ramener un camarade blessé³⁴¹. Même les soldats qui sont

³³⁸ Boris Gorbatchevsky, *Through the Maelstrom: A Red Army Soldier's War on the Eastern Front, 1942-1945*, Lawrence, Kansas University Press, 2008, p. 199.

³³⁹ Evgeni, Bessonov, *Op Cit.*, p. 209.

³⁴⁰ Isaak Kobylanskiy, *Op Cit.*, p. 75-81.

³⁴¹ Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 109.

blessés accidentellement doivent craindre des représailles. Abdulin nous raconte l'expérience d'un de ses camarades blessé par son propre fusil :

«Suddenly there was a report. Konski froze with the fingers on his left hand spread wide apart, the palm bleeding heavily. Very pale, he looked at us one after another. Had anyone been hit? Seeing that the bullet had not hurt anyone else, Ivan stared again at his bleeding palm. This was when we became frightened. If our superiors found out, Konski would have to face a tribunal. Accident or not, it was a self-inflicted wound [...]. We dressed the wound as fast as we could, and prayed to Heaven that it would heal without any need for a doctor. We then help Ivan hide his hand inside a large mitten with cuffs, and promised not to say a word to anyone. Two weeks later Ivan Konski removed the bandage, A small scar was visible on the palm [...]. Here is another example that might have a tragic end³⁴²»

Les tribunaux mentionnés par Abdulin dans son témoignage sont, pour la plupart, composés de deux ou trois officiers qui jugent la cause rapidement et qui ont tout intérêt à être le plus sévères possible pour démontrer leur poigne de fer au haut commandement³⁴³. Tout comme du côté allemand, les médecins font également la chasse aux soldats qui feignent les blessures et les rapportent aux autorités³⁴⁴. Il y a donc peu d'échappatoires pour les soldats qui jouent la comédie et même ceux qui sont blessés accidentellement doivent se méfier du jugement qu'en feront les autorités en place.

La désertion est une « maladie » qui frappe l'Armée rouge de plein fouet. Durant l'année 1942, une moyenne de 6 000 soldats par mois désertaient chez l'ennemi³⁴⁵. Pour enrayer ce phénomène, les autorités soviétiques avaient recours aux moyens les plus drastiques :

«In order to prevent mass escape, the command undertook a number of desperate measures. Possible exits from our forward positions were mined. Commanders and the junior command staff in those units that experienced desertions were harshly punished. They would reorganize not only companies but also entire battalions and send them to

³⁴² Mansur Abdulin, *Op Cit.*, p. 36.

³⁴³ David Glantz, *Colossus Reborn*, *Op Cit.*, p. 570.

³⁴⁴ Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 123.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 176-177.

new sectors of the front. They went so far as to bring artillery fire down on those trying to escape. The osobisty spread secret networks to catch those who might want to desert, and special group for fighting desertion appeared in all units. The commander, senior sergeant, and sergeant could be refused in rank to private for a single episode of desertion in their platoon. For an episode of group escape, the punishment was appearance before a tribunal and a sentence of five to ten years in a prison camp. Prisons were replaced by the creation of a penal battalion for commanders, and a penal company for privates and junior officers. Enormous attention was paid to the diligent search for and destruction of German leaflets [...]. A tribunal threatened anyone who read, kept or distributed these leaflets with the charge of anti-Soviet propaganda. They judge severely one and all, officers and soldiers.³⁴⁶»

Le soldat soviétique aurait toute les raisons du monde de se sentir prisonnier, la vie dans les bataillons réguliers n'est pas beaucoup moins pénible que dans les bataillons pénaux, on le surveille pour ne pas qu'il déserte et, en plus, on crée des bataillons qui ont pour seule mission de s'assurer que les soldats ne retraitent pas. Ces bataillons composés principalement de membres du NKVD tirent à vue sur les soldats qui retraitent ou qui tentent de se rendre³⁴⁷. Les officiers mènent l'assaut le fusil au point et tirent sur les soldats qui se couchent pour se mettre à l'abri³⁴⁸. Evgeni Bessonov qui était en charge de son unité avait recours aux menaces pour convaincre ses soldats de charger:

«I noticed that two Kazakh soldiers from the platoon did not join the platoon during the assault and stayed in their foxhole. I warned them strictly that they could be severely punished for cowardice. Incidentally, during the daytime assault my assistant platoon leader Sabaev also fell behind, saying that he had stomach-ache. That was the only time in my life when I told another person: "If this happens again, I'll shoot you." Sabaev got the message, and in the second night assault I ordered him to check the foxholes see if anyone had stayed behind and then join the assaulting line with those that he found. He fulfilled the order and no longer has stomach-ache.³⁴⁹»

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 179.

³⁴⁷ David Glantz, *Colossus Reborn*, *Op Cit.*, p. 580-582. et Mansur Abdulin, *Op Cit.*, p. 26.

³⁴⁸ Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 103.

³⁴⁹ Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 38.

De plus, il n'hésitait pas à battre les soldats qui restaient couchés à terre trop longtemps à son goût³⁵⁰. Bessonov parle du climat de terreur qu'il faisait régner dans son unité comme d'un comportement tout à fait normal et, en un sens, il a raison puisque ce type de comportement est la norme dans l'Armée rouge. Ce qui fait que des soldats comme Bessonov, Gorbatchevsky ou encore Kobylanskiy ne pensent même pas à tenter de justifier un tel comportement, qui pour eux, était absolument nécessaire en temps de guerre. La mentalité soviétique peut également venir jouer un rôle dans cela : le groupe avant l'individu, la cause justifie les pertes. Le fait d'être dans le clan des vainqueurs vient également jouer un rôle. La victoire justifie tous ces sacrifices et cette terreur. La fermeté de Staline et la discipline appliquée dans l'Armée rouge sont considérées comme des facteurs ayant contribué à la victoire, ils sont donc, par le fait même, beaucoup moins condamnables pour les soldats soviétiques. C'est ce qui explique qu'ils soient beaucoup moins critiques à cet égard que ne peuvent l'être les soldats allemands. Pourtant ces pertes et ces menaces ne sont pas unanimement approuvées par l'ensemble des soldats. Certains s'opposent et dénoncent mais ils sont en minorité chez les auteurs de mémoires soviétiques.

Les menaces ne sont pas uniquement destinées aux fuyards, aux déserteurs et aux couards. On n'hésite pas à menacer de mort les soldats qui n'arriveraient pas à remplir leurs objectifs. Gorbatchevsky raconte :

«The division commander yells into the phone at the regiment commander: "If you don't take that village, I'm going to shoot you!" and then adds a healthy portion of swearing to the threat. The regiment commissar picks up the phone after him and adds his own order plus his own portion of unprintable language. And so everyone, from the army commander down to the company commander, with the help of the commissars at each level, drives the soldiers forward into the chopping machine. And the result! How many killed!³⁵¹»

On ne peut mieux définir la terreur érigée en système, et il aurait pu également ajouter que tous les rangs supérieurs fonctionnaient également de cette manière jusqu'au leader suprême.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 50.

³⁵¹ Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 130.

On n'a qu'à penser au cas célèbre de Joukov qui n'hésitait pas à battre ses conseillers ou encore à la brutalité légendaire de Vasily Tchouïkov³⁵². Selon ces témoignages, la terreur est donc omniprésente dans la chaîne de commandement et on peut facilement imaginer que, confronté à toute cette pression, le fantassin soviétique évacue celle-ci sur les civils et les prisonniers allemands qu'il rencontre ce qui serait en concordance avec la théorie de Bartov. Pourtant, d'autres sont plus chanceux, Litvin dresse un portrait flatteur de ses supérieurs immédiats:

Regulations demanded unquestioning subordination in the Red Army. But all the commanders and officers under whom I had the occasion to serve and fight behave properly and treated their subordinates with respect. There were, of course, petty tyrants as well, I never had any immediate contact with one, but I remember a senior lieutenant in a neighbouring company battery, a Bielorussian, who loved to shout: "I've given an order! I have so ordered!" Of course, all officers gave orders, but in my personal experience they always gave them reasonably, courteously, without any arrogance.³⁵³

Pourtant, lorsqu'on se remémore le colonel qui tire sans raison sur un soldat ou encore si l'on additionne les témoignages des auteurs de mémoires soviétiques, on peut conclure sans grande crainte de se tromper que le cas de Litvin est plus l'exception que la norme. L'ensemble des auteurs ont certes croisé des supérieurs qu'ils respectaient et considéraient comme des hommes droits et dignes de confiance mais les tyrans étaient monnaie courante sur le front Est et même les dirigeants respectés n'hésitaient pas, lorsque le besoin s'en faisait sentir, d'appliquer la discipline avec une poigne de fer.

Tout comme du côté allemand les propos défaitistes et la remise en cause de l'intégrité du haut commandement ne sont pas tolérés. Un soldat qui contreviendrait à ces règles pourrait rapidement se retrouver dans l'eau chaude. Pourtant, par moment, ces règles sont transgressées et les auteurs de ces transgressions sont rapidement remis à l'ordre. Gorbatchevsky nous rapporte une discussion entre quelques soldats qui nous renseigne non seulement sur les sanctions réservées aux soldats plaintifs mais également sur le type de récriminations que le soldat soviétique pouvait avoir à l'époque:

³⁵² Anthony Beevor, *Stalingrad*, Paris, Éditions de Fallois, 1999, p. 287.

³⁵³ Nikolai Litvin, *Op Cit.*, p. 126.

“Our company commander behaves disgracefully in the presence of his commander, just like he’s ready to lick his ass.”

“Our company commander isn’t any better. He’s crappy in action and not much better as a person.”

“Our guy’s a windbag, so we nicknamed him Blah Blah.”

“As we arrived at the front, the commissars were telling us that were going to drive the Fritzes! But in reality [...]”

Unexpectedly, someone rushed up to the table in the darkness and thumped it with his fist so hard that he rattled the dishes on it: “How are we supposed to take your words? You’re wagging your tongues! A commander is a commander! You’re defeatists! Such people should be put up against a wall and shot!” A deathly quiet settled over the room.³⁵⁴

Une simple critique peut accoler au soldat l’étiquette de défaitiste et le rendre coupable d’avoir tenu des propos anti-soviétiques. Une telle étiquette peut s’avérer mortelle si l’on tombe sur un supérieur zélé ou mal intentionné. Le soldat doit donc constamment faire attention à ce qu’il dit, à qui il le dit et qui vérifier se trouve dans son entourage immédiat sans quoi cela pourrait avoir des conséquences funestes non seulement pour lui mais également pour son interlocuteur. La frustration et la colère ne sont pas des sentiments bienvenus dans le camp soviétique à moins qu’elles ne soient dirigées vers l’ennemi. Le soldat soviétique est donc surveillé de près, il risque sa peau ou le bataillon disciplinaire, ce qui revient souvent au même, pour toutes les infractions. Du vol à la désertion, la peine de mort est applicable et appliquée. Feindre une blessure ou être blessé accidentellement peut également être funeste pour le fantassin soviétique. L’arbitraire est omniprésent et le soldat peut mourir aux mains d’un gradé furieux et revanchard ou encore simplement saoul. Les conditions sont donc réunies pour le mener à la « barbarisation ».

La discipline criminelle et la perversion de la discipline sont donc identifiables par des exemples concrets dans les mémoires autant soviétiques qu’allemands. Nos auteurs ont fait

³⁵⁴ Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 142.

face à une discipline extrêmement sévère et la seule différence dans les témoignages est qu'il semble que grâce à la victoire, les anciens combattants soviétiques sont plus réceptifs à l'idée que celle-ci était nécessaire. La rigueur de cette discipline pousse les soldats à perpétrer des atrocités sur la population et sur les prisonniers. Bartov soutient que le haut commandement allemand laissait faire pour garder le contrôle sur son armée. De plus, dans le cas allemand, il devenait extrêmement difficile de faire la part entre un comportement répréhensible d'un soldat envers un paysan et les actions anti-partisans où le meurtre de ceux-ci était permis et même encouragé par le haut commandement. Du côté soviétique, l'état-major est également pris avec les politiques du régime. Après avoir poussé ses soldats à la vengeance par plusieurs années de propagande, il ne peut pas faire marche arrière et ne pas tolérer les meurtres et autres crimes commis par ses soldats. Là encore, cette approche permet aux officiers d'être des plus exigeants envers leurs soldats ce qui conduit à ce que ceux-ci se vengent de ces conditions terribles sur l'ennemi.

CHAPITRE 4

LA PROPAGANDE ET LA DÉFORMATION DE LA RÉALITÉ

*We encounter primitive villages lining the road [...]. We were relieved that we were experiencing firsthand the effects of Communist and that what we were hearing could not simply be attributed to our own propaganda.*³⁵⁵

-Gottlob Herbert Biddermann.

*Komsomol members turned over to the commissar shorted notes, in which they had written approximately only the following words: "I'm going into battle. If I die, I ask that you consider me a communist."*³⁵⁶

-Boris Gorbachevsky.

La propagande prend de l'importance au tournant des années 1930. Déjà fort utilisée durant le premier conflit mondial, les gouvernements voient ses possibilités se multiplier avec l'avènement des médias de masse. Si les études des *Cultural Studies*³⁵⁷ semblent démontrer qu'elle a eu moins d'impact que ce que les gouvernements pouvaient croire à l'époque, il

³⁵⁵ Gottlob Herbert Bidderman, *In Deadly Combat*, Lawrence, Kansas University Press, 2000, p. 14.

³⁵⁶ Boris Gorbachevsky, *Through the Maelstrom*, Lawrence, Kansas University Press, 2008, p. 108.

³⁵⁷ Stuart Hall, «Encoding, Decoding» dans *Culture, Media, Language: Working Papers in Cultural Studies, 1972-1979*, Londres, Harper Collins, 1980.

n'en demeure pas moins qu'elle fût largement utilisée et qu'elle a eu un impact et une influence sur les populations de l'époque. L'ensemble des pays belligérants y auront recours avec une intensité différente cependant. Les démocraties y auront recours surtout pendant la guerre et, contrairement à l'URSS, à l'Italie et à l'Allemagne nazie, elles l'utiliseront avec parcimonie. La propagande des démocraties, principalement celles des États-Unis et de la Grande Bretagne, est développée et fondée dans un cadre scientifique et on parle davantage d'opinion publique planifiée avec intelligence plutôt que d'asséner des messages à sa population³⁵⁸. Les régimes totalitaires, quant à eux, lui accorderont une importance capitale et l'utiliseront à outrance et ce bien avant le début du conflit. On tente de convaincre le peuple à coup de slogan et de campagne au cinéma, à la radio et dans les journaux. Les régimes nazis et soviétiques voient la propagande comme un outil extrêmement efficace qui peut leur permettre de parvenir à faire passer le message dans la population et ce, quel que soit ce message. On connaît très bien l'importance qu'accordait Hitler à la propagande. La notoriété de Goebbels, à elle seule, pourrait prouver cet argument. Hitler prêtait à la propagande des capacités infinies et considérait qu'aucun compromis n'était nécessaire pour qu'elle produise un effet éclatant³⁵⁹. Les Soviétiques n'étaient pas en reste et considéraient la propagande comme une arme nécessaire à l'atteinte de leurs objectifs³⁶⁰. Cette propagande, bien qu'elle soit similaire par son intensité, ne transmet pas le même message et utilise des registres d'émotions différents.

Chez les Allemands, la propagande a occupé pendant une longue période, une place démesurée. On a longtemps expliqué l'adhésion des Allemands au programme nazi par un véritable lavage de cerveau communautaire découlant de la propagande. Les historiens d'alors avaient davantage tendance à étudier la structure et les méthodes du ministère de la propagande plutôt que l'impact de celle-ci sur le peuple. Pour eux, si le peuple partageait les

³⁵⁸ Elke Frohlich, «Joseph Goebbels, un propagandiste profiteur de guerre» dans *Journal de Goebbels 1939-1942*, Paris, Tallandier, 2009, p. IX.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. XX.

³⁶⁰ Sarah Davies, «Idéologie, propagande et mobilisation dans le système soviétique des années 1930» dans *Une si longue nuit : L'apogée des régimes totalitaires en Europe 1935-1953*, sous la direction de Stéphane Courtois. Paris, Éditions du Rocher, 2003, p. 97.

croyances du parti nazi c'était nécessairement parce que la propagande avait fonctionné³⁶¹. Cette toute-puissance de la propagande est maintenant remise en doute par les historiens qui se penchent sur la question. Les travaux de Robert Gellately, dans son ouvrage, *Avec Hitler, les Allemands et leur Führer* évoquent plutôt une communauté d'intérêts et de croyances entre le parti nazi et la population allemande³⁶². Ian Kershaw, dans l'excellent livre *Le mythe Hitler*, requestionne la popularité du Führer et démontre statistiques à l'appui que la popularité de celui-ci fluctue selon les événements et qu'il ne bénéficie pas d'un soutien sans faille lié à la propagande comme le voulait la discipline jusqu'à date³⁶³. Il est vrai que si l'on calcule le succès de la propagande nazie à partir de ses objectifs, c'est-à-dire, restructurer et rééduquer l'ensemble de la population selon des principes totalement national-socialistes, principes qui auraient davantage d'ascendant sur elle que la religion ou la classe sociale³⁶⁴, on doit conclure à un échec. Mais si l'on renonce à conférer une toute-puissance à la propagande nazie, on décèle alors des zones où elle a eu son influence. Partant du principe que la propagande peut davantage conforter ou renforcer une croyance présente à la base et non créer de toute pièce cette croyance, on constate alors l'efficacité de celle-ci. En appuyant des thèmes déjà présents dans la culture allemande, principe du chef, espace vital, etc., les nazis ont simplement radicalisé ceux-ci et c'est dans cette radicalisation de l'opinion publique que l'on peut observer le succès de la propagande. L'antibolchevisme et la supériorité de la race allemande qui furent des sujets de propagande récurrents durant la guerre³⁶⁵ étaient des sujets largement évoqués sous la République de Weimar³⁶⁶. La peur du bolchevisme engendra une ouverture du citoyen et du soldat allemand face à l'argument de la guerre défensive contre

³⁶¹ David Welch, *The Third Reich: Politics and Propaganda*, New York, Routledge, 1993, p. 216.

³⁶² Robert Gellately, *Avec Hitler, les Allemands et leur Führer*, Paris, Flammarion, 2003.

³⁶³ Ian Kershaw, *Le mythe Hitler: Image et réalité sous le troisième Reich*, Paris, Flammarion, 2006.

³⁶⁴ David Welch, *Op Cit.*, p. 217.

³⁶⁵ Waitman W. Beorn, *Negotiating Murder: Wehrmacht Soldiers and Participation in Atrocities, 1941-1942*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007, p. 27-39.

³⁶⁶ Robert Gellately, *Op Cit.*, p. 23-32.

une URSS assoiffée de sang³⁶⁷. Cette ouverture à la radicalisation constitue le plus grand succès de la propagande allemande et fait que celle-ci eut un impact considérable sur le déroulement de la guerre sur le front Est.

Chez les Soviétiques, la propagande a des effets multiples. La propagande stalinienne aborde des sujets convenus tels que la lutte des classes, la glorification du prolétariat et l'Internationale³⁶⁸ mais reprend également un thème qui est pourtant contradictoire avec l'idéologie : le nationalisme³⁶⁹. Ces thèmes abordés régulièrement dans les journaux auront pour effet de créer une nouvelle culture dans la population. Dans son étude *Thank You, Comrade Stalin! Soviet Public Culture from Revolution to Cold War*,³⁷⁰ Jeffrey Brooks prétend que dès la fin de 1917, les Bolcheviques emprisonnent le lectorat russe par l'entremise des journaux et développent une nouvelle culture publique. Cette culture qui dominera le discours public et influencera ainsi le comportement de la population en général et non uniquement les communistes³⁷¹. Cette idée de nouvelle culture sera amenée à un autre niveau par Kotkin qui soutient que faute d'alternatives, les citoyens soviétiques en vinrent à accepter la vision du monde du régime en place et apprirent à parler le « bolchevik » pour survivre ou encore pour faire avancer leurs intérêts.³⁷² Sarah Davies dans son article *Idéologie, propagande et mobilisation dans le système soviétique* rajoute que « Cette langue a puissamment structuré leur identité, à tel point que les autres discours du passé et du présent, religieux ou historique, finirent par se réfracter dans l'inévitable lentille politique du

³⁶⁷ Waitman W. Beorn, *Op Cit.*, p. 30.

³⁶⁸ Sarah Davies, *loc cit*, p. 101.

³⁶⁹ *Id.*

³⁷⁰ Jeffrey Brooks, *Thank You, Comrade Stalin! Soviet Public Culture from Revolution to Cold War*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

³⁷¹ *Ibid.*, p. XIV

³⁷² Stephen Kotkin, *Magnetic Mountain*, Berkeley, University of California Press, 1995, p. 198 à 237.

bolchevisme. »³⁷³. Ce langage, loin d'être destiné uniquement à la sphère publique ferait également partie de la sphère privée du citoyen soviétique³⁷⁴. La propagande soviétique porte donc et a un impact sur les citoyens. Ce constat ouvre donc la porte à l'application, aux Soviétiques tout comme aux Allemands, de la théorie de la déformation de la réalité à cause de la propagande. Examinons de plus près ce que Bartov avance à ce sujet.

Bartov perçoit l'activité propagandiste des nazis comme un des éléments qui poussent le Landser à la « barbarisation ». Déjà exposé, depuis la Première Guerre, à des principes tels que la communauté guerrière et la pureté du soldat, le Landser voit le parti nazi reprendre ces principes et les utiliser à outrance. Il est donc, à la base, assez réceptif à ce genre de discours.³⁷⁵ Bartov décrit la propagande nazie comme une activité incessante qui prend racine dans des discours connus du soldat et auxquels il est exposé bien avant de rentrer dans la Wehrmacht³⁷⁶. Exposé à peu de sources d'informations, le soldat se radicalise de plus en plus. Bartov prétend également que la guerre en elle-même constitue un facteur de propagande non négligeable. Le matériel de propagande est considéré par le Landser comme du divertissement et il reçoit les différents médiums de propagande avec joie³⁷⁷. De plus, le spectacle désolant de la guerre le conforte dans sa vision de l'ennemi. Une véritable déformation de la réalité s'ensuit. Les causes et les conséquences se retrouvent donc inversées pour les soldats :

Les traits déformés des victimes torturées et massacrées prouvaient leur inhumanité au lieu de prouver celle de leurs tortionnaires ; l'indignation et le dégoût physique suscités par ces visages engendraient un puissant désir de vengeance, qui, par renversement, se

³⁷³ Sarah Davies, *loc cit*, p. 101.

³⁷⁴ Jochen Hellbeck, «Fashioning the Stalinist Soul. The Diary of Stepan Podiubnyi» dans *Stalinism New Directions*, dirigé par Sheila Fitzpatrick, Londres, 2000, p. 81.

³⁷⁵ Omer Bartov, *The Eastern Front, 1941-1945, German Troops and the Barbarisation of Warfare*, Second Edition, St Antony's Series, New York, Palgrave, 1985-2001, p. 88.

³⁷⁶ Omer Bartov, *The Eastern Front, Op Cit.*, p. 89 et Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, Paris, Hachette, 1999, p. 160-161.

³⁷⁷ Omer Bartov, *The Eastern Front, Op Cit.*, p. 89.

retournait contre les victimes plutôt que contre les coupables, autrement dit contre « l'autre » plutôt que contre soi-même, puisque c'était cet « autre » par sa présence qui avait rendu de telles atrocités nécessaires [...]. Une aussi profonde déformation de la réalité, une telle détérioration des facultés intellectuelles, un mécanisme aussi efficace de renversement exigeaient un effort majeur d'endoctrinement.³⁷⁸

Cette logique peut aussi bien s'appliquer aux soldats soviétiques, bien qu'elle relève de principes différents. Le soldat soviétique est lui aussi exposé, depuis son plus jeune âge, à une propagande intensive qui lui vante les mérites du communisme, du soldat comme défenseur du socialisme, du sacrifice de soi, de la lutte des classes, de la glorification du prolétariat, de l'Internationale, de l'appartenance à une cause à un groupe, etc..³⁷⁹. On peut donc prétendre, sans trop craindre de se tromper, que l'exposition à la propagande, la réaction à celle-ci et la déformation de la réalité sont des éléments qui peuvent être observés dans les deux camps.

Cinq éléments liés à la déformation de la réalité de Bartov ressortent principalement dans les mémoires des combattants du front Est. L'idéalisation du rôle du soldat chez les Allemands est presque'unanime. Chacun perçoit le soldat comme un héros des temps modernes et rêve d'aller au combat. Une seule exception à ce constat nous vient de Willy Peter Reese qui appréhende son départ pour le front mais encore là, il ressent une forte culpabilité d'éprouver de la peur et de trahir l'image du soldat allemand courageux qui part au front³⁸⁰. Les Soviétiques, quant à eux, sont en totalité presque euphoriques de partir au front. Le deuxième élément est l'appui au régime en place. Bien qu'exprimé avec plus de retenue chez les Allemands que chez les Soviétiques, on perçoit dans les deux camps un soutien au régime et aux idéaux qu'il défend. Nous avons également observé beaucoup de comportements liés à la propagande et à ses effets d'un côté comme de l'autre et constaté que la perception de l'ennemi véhiculée par la propagande des deux camps est également visible

³⁷⁸ Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, Op Cit., p. 159.

³⁷⁹ Sarah Davies, *Loc Cit.*, p. 101. et Roger R. Reese, *Stalin's Reluctant Soldiers*, Lawrence, University Press of Kansas, 1996, chapitre 3.

³⁸⁰ Willy Peter Reese, *A Stranger to Myself*, New York, Farrar Strauss & Giroux, 2005, p. 8-9.

dans les mémoires. Les auteurs reprennent à leur compte la version officielle propagandiste de l'époque.

Les trois derniers éléments sont souvent liés à la guerre elle-même. Comme le disait Bartov, la guerre produit sa propre propagande : le soutien au régime, les comportements liés à la propagande et la perception de l'ennemi seront souvent façonnés à partir d'événements liés à celle-ci. Pour ce qui est de l'idéalisation du rôle du soldat, elle est dans la plupart des cas préalable à la guerre et le soldat s'y accroche une fois confronté aux horreurs du conflit. L'idéalisation du soldat est également un élément étudié par Georges L. Mosse et nous pouvons voir dans les témoignages de soldats, non seulement une idéalisation du rôle, mais également un facteur de continuité de la violence entre la Première Guerre mondiale et la Seconde Guerre mondiale. Ce principe de continuité et d'idéalisation est un des facteurs qui mènent à la « brutalisation » des sociétés en Europe, selon Mosse. Cette théorie n'étant pas le point central de ce mémoire nous nous y attarderons peu mais il nous apparaissait tout de même nécessaire de souligner les points qui semblent confirmer la justesse de la théorie de Mosse qui s'apparente, par moment, à celle de Bartov.

Le Landser

Les thèmes fondamentaux de l'idéologie nazie, à savoir l'antisémitisme, l'antibolchevisme, le principe du chef, l'importance du soldat, le principe de l'espace vital et de la communauté nationale³⁸¹ sont assez proches des principes auxquels adhèrent les militaires en Allemagne dans l'entre-deux-guerres. Les nazis et les militaires avaient également la même vision idéalisée de la bataille et de la *Kampfgenossenschaft* (camaraderie en armes du soldat)³⁸². Cette vision idéalisée du soldat est donc présente dans la vie des combattants du front Est depuis leur tout jeune âge dans la plupart des cas. Et c'est empreint de cette vision que le soldat allemand se bat sur le front Est. Nos auteurs de mémoires ne font pas exception à cela. Il est certain que plusieurs d'entre eux perdront une partie de leurs illusions quant au côté chevaleresque du soldat mais la vision du soldat noble et héroïque

³⁸¹ David Welch, *Op Cit.*, p. 217.

³⁸² Omer Bartov, *L'armée d'Hitler, Op Cit.*, p. 158.

dévoué corps et âme à ses camarades et à sa patrie permettra à la plupart de donner un sens à ce qu'ils vivent là-bas. Novotny raconte que c'est la poitrine gonflée de fierté qu'il prend le train pour partir vers le front. Reese, quant à lui, perçoit ce qui l'attend comme une « belle aventure »³⁸³. Koschorrek nous donne le meilleur exemple de la vision de la Wehrmacht et du parti nazi, du rôle du soldat et de l'effet que cela peut avoir sur le Landser:

«The commander's speech made us all feel extremely proud. He had spoken about the German Army's far-flung commitments, and its many successes, and about the mission that we are about to undertake on behalf of our Führer and our beloved Fatherland. We were to accomplish this with all the strength and military prowess we could possibly muster. Our attitude was first rate-not least because our daily suffering had also ended. The six months of training often involved a pretty harsh routine, and as a result many of us won't forget it in a hurry. But that's now all in the past. We look forward to a new era, a great future. Immediately after the commander's send-off, we exited the Insterburg camp through the main gates and headed straight for the railway station. Our marching song never sounded as cheerful and confident as they did this sunny autumn morning!³⁸⁴»

Reese rapporte également avec enthousiasme le discours de son chef d'unité qui présentait le Landser comme le maître de l'univers³⁸⁵. On pourrait évidemment avancer l'idée que l'enthousiasme de ces jeunes soldats n'est dû qu'à leur ignorance des épreuves à venir et, en un sens, cette théorie ne serait pas fausse. Cependant, on se doit d'admettre que ce comportement, avant de partir pour la guerre détonne avec le comportement français, anglais et américain qui est plus porté vers un rejet de la logique guerrière. Cette attitude s'explique peut-être par le fait que dès leur jeune âge les Landsers ont été exposés à la propagande militaire. Lubbeck nous donne un aperçu de ce que pouvait être la vie d'un adolescent en Allemagne et de sa perception du rôle militaire :

«As the Wehrmacht expanded in size and increased the tempo of it's training, we began to see more military activity. On September 21, 1936, the German Army conducted its

³⁸³ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 19-20.

³⁸⁴ Günter K. Koschorrek, *Blood Red Snow*, St-Paul, Zenith Press, 2005, p. 15-16.

³⁸⁵ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 37

largest military maneuvers (sic) since the Great War, an exercise in which my cousin Heinrich participated. In this operation, trucks were used to transfer a whole division from the Rhine River in the west to the Oder River in a single night. As a 16-years-old, I was naturally excited by the impressive military display. Standing alone outside in front of our farm, I watched for hours as the long convoy of vehicles hauling infantry and artillery rumbled through our village along the main highway. Even as my desire to experience soldiering firsthand grew, the Nazi regime was leading Germany inexorably into another war.³⁸⁶»

Cette vision idéalisée de la vie militaire prend donc forme très tôt et chacun des auteurs de mémoire allemand partage cette vision parfois avec moins d'enthousiasme mais aucun d'entre eux n'a une vision négative de la sphère militaire. Des critiques vont surgir sur la qualité du commandement ou encore sur les règles strictes (voir chapitre 3) mais jamais personne ne va remettre en cause ni la sphère militaire ni la justesse de la cause ou encore de l'agression militaire pure et simple de l'URSS. En fait, les soldats sont en faveur de cette guerre et partagent la vision des nazis sur la nécessité et le caractère inévitable de celle-ci. Certains vont, bien sûr, critiquer le régime nazi et ses actes criminels contre les Juifs ou contre la population en général, mais aucun questionnement sur la guerre ou sur la croisade antibolchevique ou très peu. Willy Peter Reese représente la seule exception à ceci mais encore on peut parler de remise en question totale. Même dans le plus profond désarroi et en proie à des idées suicidaires, conséquences des horreurs vécues, Willy Peter Reese va continuer à croire en la nécessité de cette guerre même s'il rejette dorénavant tous les principes qu'on lui a inculqués depuis son tout jeune âge :

«On Good Friday I wrote out the account of my first Russian adventure. But as I was looking around for an ending, I could find no other way than to have the narrator kill himself, since he had lived his life, hung on, and lost, as his star had decreed. I read and reread my passionate accusation, but every word of it struck me as wrong. In histrionics, irony, bitterness and uncertainty, the whole danger of the war once again became clear to me. But I was allowed only to curse, and to hate, and to pre-empt. I had to learn to say yes again, as I had intended in the period of heroic nihilism. It was the only way I could go on living. It had to be. The war could break a man, millions suffered and died, and no conquest or crusade was worth this criminal insanity. The war showed apocalyptic traits and there I saw its cosmic necessity. I had experienced greatness and heroism: the death

³⁸⁶ William Lubbeck, *At Leningrad's Gates*, Philadelphia, Casemate, 2006, p. 40.

struggle of our men. But there was neither comradeship, willing sacrifice, fighting spirit, nor fulfillment of duty. No. But everyone died at the right time and had his own death. If many cried out for death in war, then war would have to be.³⁸⁷ »

Reese représente, et de loin, l'auteur de mémoire le plus critique par rapport à l'expérience de guerre, mais son témoignage est truffé d'ambivalences face à celle-ci. Le terme nécessité y revient à de nombreuses reprises pour décrire la guerre en cours³⁸⁸. Si Reese se questionne sur la guerre et sur sa nécessité, les autres auteurs de mémoires n'en parlent pas. On pourrait évidemment avancer l'idée que ceux-ci préfèrent ne pas critiquer des événements auxquels ils ont participé mais la plupart ne se gênent pas pour en critiquer plusieurs autres aspects ce qui nous permet d'affirmer, sans trop de crainte de se tromper, que ce silence est davantage une absence de remise en cause qu'un silence voulu sur une question délicate.

La guerre n'est donc pas réellement remise en question par les combattants allemands, mais on pourrait croire que l'idéologie, elle, est rejetée par ceux-ci. En effet, le discours dominant jusque dans les années 1980 voulait que l'idéologie du parti nazi était l'affaire de SS et que le soldat de la Wehrmacht lui ne se battait que pour la patrie. Évidemment, chacun des auteurs prend bien soin de s'éloigner du régime en place en critiquant la police militaire, les crimes nazis et quelques fois Hitler. Souvent cette critique est formulée d'entrée de jeu avec quelques autres commentaires ici et là. Mais quand on lit ces mémoires, on trouve finalement plusieurs éléments qui dénotent une certaine sympathie, ou du moins, une concordance de vue avec le régime à l'époque de la guerre. Certains évoquent le sujet avec beaucoup plus de candeur que d'autres. Lubbeck dans un numéro de haute voltige réussit à expliquer son appui à la croisade antibolchevique tout en se distançant des objectifs du parti nazi :

«Few Germans doubted our ultimate triumph, but many wondered about the duration of the struggle and the price of final victory. Almost no one questioned the morality of a crusade to destroy Soviet Bolchevism, but there were some like me who shared practical misgivings. Germany's forces were already engaged all over Europe and it appeared to

³⁸⁷ Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 61.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 10, 61, 98.

me that Hitler risked overextending our manpower and resources by undertaking such a colossal campaign in the East. For the large majority of Germans, the war was never about the Nazi dream of conquering Lebensraum in the East for colonization by "the Aryan master race". Like most other German soldiers, I was fighting for my Fatherland out of a sense of patriotic duty and the belief that Soviet Communism posed a grave threat to all Europe and Western civilization. If we did not destroy the Communist menace, it would destroy us.³⁸⁹»

Le commentaire de Lubbeck est révélateur et intéressant à plusieurs points de vue. Tout d'abord, Lubbeck trouve refuge dans l'argument le plus populaire de l'époque, c'est-à-dire l'anticommunisme. Argument séduisant puisqu'il va rejoindre la peur des pays de l'ouest envers cette menace potentielle pour le monde capitaliste qu'est le communisme. En faisant cela, Lubbeck met l'accent sur l'aspect idéologique du régime qui peut trouver un écho chez les alliés de l'ouest et évidemment chez ses lecteurs. Peu de gens de nos jours font l'apologie du régime stalinien de l'époque. Pourtant, ce commentaire laisse transparaître certaines déformations de la réalité nées de la propagande. Lubbeck croyait probablement réellement, et le croit peut-être encore de nos jours, que le communisme allait détruire la civilisation occidentale et que les Allemands représentaient le rempart contre cette menace. C'est un des points forts de la propagande nazie de l'époque. Pourtant, malgré certaines craintes envers l'URSS, aucun autre pays n'a jugé nécessaire d'entreprendre une telle croisade pour sa survie. L'URSS ne démontrait pas à l'époque de comportement belliqueux et était même signataire d'un traité de non-agression avec l'Allemagne. L'antibolchevisme était une idéologie répandue à travers le monde mais la vision qu'en a Lubbeck est calquée sur celle du parti nazi. Au-delà de ces considérations, il est également difficile d'accorder de la crédibilité à Lubbeck lorsqu'il prétend qu'une majorité d'Allemands n'adhérait pas au principe du *Lebensraum*, un thème pourtant largement accepté à l'époque³⁹⁰.

Lubbeck n'est évidemment pas le seul à être en accord avec la propagande de l'époque. Sajer raconte avec émotion la fierté qu'il a ressentie de pouvoir combattre aux côtés des

³⁸⁹ William Lubbeck, *Op Cit.*, p. 83.

³⁹⁰ Ben Shepherd, *War in the Wild East: The German Army and Soviet Partisans*, Harvard University Press, 2004, p. 6.

SS³⁹¹, Metzger lui-même un SS avouera que son père et lui étaient des national-socialistes convaincus et qu'ils se battaient pour préserver celui-ci³⁹². Le rapport au Führer est également évoqué en termes équivoques. Sajer remercie intérieurement le Führer lorsque les choses s'améliorent sur le champ de bataille³⁹³, Metzger se déclare ouvertement dévoué au Führer³⁹⁴, tandis que Koschorrek prétendra qu'à la fin de la guerre plus aucun soldat ne se bat pour le Führer admettant du même coup qu'au début de celle-ci ceux-ci se battaient pour lui³⁹⁵. L'appui au régime qui fait de la Wehrmacht « l'armée d'Hitler » est perceptible dans les mémoires de soldats allemands et le soutien à ce régime les rend d'autant plus susceptibles d'être réceptifs à la propagande.

La propagande engendre chez le Landser le fanatisme et le jusqu'au-boutisme³⁹⁶. Les soldats vont se battre jusqu'à la mort. La désertion, la retraite ou la capitulation sont généralement des signes de lâcheté suprême pour le Landser. Bien sûr, certains d'entre eux vont se rendre mais, pour nos auteurs de témoignages, il s'agit là d'un comportement fortement répréhensible. Bien évidemment, c'est le cas pour la majorité des forces armées, mais la résistance atteint des proportions inimaginables dans le cas de la Wehrmacht. En effet, les Français se sont finalement rendus lorsque la situation est devenue intenable en 1940, tout comme les Italiens en 1943 etc. Pourquoi alors le Landser se bat-il jusqu'à la toute fin ? Parce que, comme nous l'avons vu dans le témoignage de Lubbeck, le Landser a intégré la propagande qui associe le communisme à une destruction totale. L'idéologie nazie avait fait de ce combat contre le bolchevisme un combat à mort dont la race la plus forte sortirait vivante. La captivité aux mains des Soviétiques, il est vrai, n'avait rien d'une partie de

³⁹¹ Sajer, Guy, *Forgotten Soldier*, Washington D.C, Brassey's, 2000, p. 296.

³⁹² Karl Metzger et Paul K. Harker, *Honor Denied*, Denver, Outskirts Press, 2007, p. 224-226.

³⁹³ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 287-288.

³⁹⁴ Karl Metzger, *Op Cit.*, p. 245.

³⁹⁵ Günter K Koschorrek, *Op Cit.*, p. 255.

³⁹⁶ Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, *Op Cit.*, p. 191.

plaisir, pourtant le taux de survie était meilleur pour un Allemand capturé par les Soviétiques que pour un Soviétique capturé par les Allemands³⁹⁷. La plupart des auteurs vont préférer la mort à la captivité, ils vont présenter cela comme une forme de patriotisme mais cela ressemble davantage à la vision nazie du bon soldat.

Les exemples de cette mentalité abondent dans les témoignages que nous avons étudiés. Gottlob Herbert Biddermann explique comment le Landser percevait la captivité aux mains des Soviétiques :

«During ancient times it was common for the victorious forces to parade their prisoners through Rome or Carthage. The prisoners would become slave of the victors, but there was nevertheless often a semblance of protection through laws and basic rights. In the twentieth century prisoners were often afforded little or no protection in any form and remained free game for the victors. One could beat them, work them to death, shoot them, or simply let them starve. It was widely accepted within the ranks of those fighting in the east that death on the battlefield was preferable to an unknown destiny in a Soviet prisoner of war camp. This mentality often played a role in the many acts of bravery demonstrated by individuals or entire units. During the closing days of the war it was not uncommon for entire companies, battalions, and battle groups to fight to the last man, the survivors going in captivity only when ammunition was exhausted and wounds were too grave to allow further resistance.³⁹⁸»

Les témoignages du genre sont légion. Novotny parle avec effroi de la torture et de la mort certaine qui l'attend s'il est fait prisonnier³⁹⁹ et Koschorrek et Lubbeck gardent la dernière balle pour eux si jamais ils se font prendre par l'ennemi⁴⁰⁰. Cette attitude bien que justifiée par la peur des camps soviétiques est trop calquée sur la vision nazie du soldat pour ne pas faire de lien. Cette vision nazie du danger bolchevique est très présente chez le soldat qui perçoit l'arrivée des Bolcheviks en Allemagne comme une véritable fin du monde.

³⁹⁷ Liam Ferguson, «Prisoner Taking and Prisoner Killing» dans *War in history*, no. 11, vol. 2, 2004, p. 196.

³⁹⁸ Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 236.

³⁹⁹ Alfred Novotny, *The Good Soldier*, Bedford, The Aberjona Press, 2003, p. 39.

⁴⁰⁰ Günter K. Koschorrek, *Op Cit.*, p. 237 et William Lubbeck, *Op Cit.*, p. 3.

Mourir en bon national-socialiste en défendant l'Allemagne contre le danger bolchevique est inéluctable pour plusieurs Landsers. Guy Sajer raconte :

«As we listened once again to the noise of tanks rolling through smoking ruins, we relived the sensation of waiting through the unbearably long minutes just before action begins [...]. We were all torn between wanting to weep and run away, and to scream and run out to meet the danger. "No Bolshevik will ever tread on German soil." But they were there by thousands, crushing it with frenzy and jubilation-and there were eighteen of us to stop them: eighteen young men ready to cling to any miraculous superstition to go on hoping for a future as tormented as the present.⁴⁰¹»

La victoire bolchevique est donc pour le Landser une catastrophe sans nom. Le soldat allemand a peur du bolchevisme mais il est plus ambivalent en ce qui concerne les gens qui défendent cette idéologie. Le soldat soviétique est bel et bien inférieur au soldat allemand selon le Landser. On le méprise davantage qu'on le craint et on s'explique son succès par l'avantage du nombre. Il n'est pas pensable pour le Landser que son adversaire peut lui être stratégiquement supérieur ou simplement mieux entraîné. La « horde asiatique » ne peut triompher que par le surnombre écrasant. Cette conviction de la supériorité allemande sur le Soviétique dépasse le simple cadre du chauvinisme que l'on peut rencontrer chez n'importe quel citoyen le moins nationaliste. Il s'agit réellement d'une conviction profonde qui prend racine dans les années de propagande martelant la supériorité de la race allemande sur le sous-homme soviétique⁴⁰². Il s'agit bien évidemment d'une version très adoucie de celle défendue par les nazis, mais des années plus tard, cette vision subsiste soit déguisée, amoindrie ou rationalisée mais une version de supériorité tout de même.

Lubbeck, bien qu'il se défende de considérer les peuples slaves comme des peuples racialement inférieurs va tout de même les décrire comme étant des ignorants habitant un pays arriéré et non civilisé⁴⁰³. Les communistes sont pour lui de dangereux barbares athées

⁴⁰¹ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 408.

⁴⁰² Waitman W. Beorn, *Op Cit.*, p. 27-39.

⁴⁰³ William Lubbeck, *Op Cit.*, p. 83.

qui représentent un grave danger pour la civilisation catholique européenne⁴⁰⁴. Pour Sajer, tous les Soviétiques sont fourbes et menteurs⁴⁰⁵ et la supériorité du soldat allemand sur le soldat soviétique ne fait aucun doute⁴⁰⁶. Bidderman, lorsqu'il entre en URSS, est soulagé de ce qu'il voit. Le caractère primitif des villages et de ses habitants lui prouve que la perception qu'il a du communisme n'est pas due à une propagande mensongère de guerre mais est bel et bien ancrée dans la réalité⁴⁰⁷. Bidderman, malgré quelques éloges, reste convaincu que les Soviétiques ont eu du succès uniquement lorsqu'ils ont eu accès à de l'équipement supérieur à celui des Allemands et parce qu'ils ont appliqué des stratégies allemandes de combat⁴⁰⁸. Günter Koschorrek n'a pas le soldat soviétique en haute estime : il ne veut que boire, manger et violer les femmes tel un animal⁴⁰⁹. Pour lui, le soldat soviétique est un fanatique dangereux⁴¹⁰, notion d'animal et de sauvagerie reviennent souvent dans les témoignages étudiés. Karl Metzger, à la veille d'un combat, décrit le sentiment de devoir faire face aux Soviétiques:

«It was full frontal offense against a trained and very disciplined defense. We had previously heard tales of the savage Russian army and that they would not allow us to overrun their lines like the French and the Belgians [...]. We were at the gate of the Great Bear's den and none of us believed that the Bear would concede and step aside to permit our entry to his lair⁴¹¹.»

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 134.

⁴⁰⁵ Guy Sajer, *Op Cit.*, p. 98.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 301.

⁴⁰⁷ Gottlob Herbert Bidderman, *Op Cit.*, p. 14.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 116-117.

⁴⁰⁹ Günter K Koschorrek, *Op Cit.*, p. 252.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 80.

⁴¹¹ Karl Metzger, *Op Cit.*, p. 142.

Même lorsqu'il tente d'être élogieux à l'endroit de ses adversaires, Metzger fait tout de même référence à la « sauvagerie » russe et à son caractère animal. Reese, quant à lui, n'a pas une très haute opinion des paysans soviétiques. Ils sont, selon lui, condamnés à l'idiotie et à la servitude et on observe encore la référence à l'animal dans la description :

«The peasant in his poverty, in misery, degeneration, and slothful passivity, was condemned to idiocy and servitude: he his mute animal suffering under the czar, the knout of the landowner, and in the collective farm. He suffered from the climate, was duped, beaten, was raw material, learned to be cunning and cruel himself, and still suffered on into eternity. He stood on the bridge between Asia and Europe, in the twilight, on the everlasting Good Friday, and a hundred generation had only one face among them⁴¹².»

La vision de Reese du paysan russe est exactement ce que Bartov appelle « la déformation de la réalité ». La pauvreté et le dénuement du paysan dues en grande partie à la guerre provoquée par les Allemands contribue à rendre les Soviétiques au rang d'animaux aux yeux du Landsers. Prédisposé en cela par une propagande continue qui dépeint les communistes comme des dégénérés primitifs, le Landsers voit dans le spectacle que crée la guerre la confirmation, comme le disait si bien Biddermann, de ses croyances. Et c'est à partir de ce constat que le soldat allemand justifiera les violences faites à la population soviétique et aux prisonniers qu'ils prendront. Mais c'est finalement Novotny qui arrivera le mieux à dépeindre la différence pour un Allemand entre un soldat soviétique et le reste de ses ennemis:

«Interestingly, veterans of the Western Front, Italy and North Africa have told me, since the war that they often referred to their adversaries as die Gegner, or "the opponents". This is the same term used in sporting situations, and if this is true, it certainly reflects a major difference between how they viewed the man across the line from them. On the Eastern Front, we called them der Feind, "the enemy", and it was no sporting matter I can tell you.⁴¹³»

⁴¹² Willy Peter Reese, *Op Cit.*, p. 31-32.

⁴¹³ Alfred Novotny, *Op Cit.*, p. 51.

Le Landsers est donc le soldat d'Hitler et les mémoires des soldats allemands nous en fournissent plusieurs exemples. La propagande et l'endoctrinement continu auquel il est soumis, et ce bien avant la guerre, le prédisposent à accepter plus facilement les vues du parti nazi. La propagande du régime fait également son effet et plusieurs soldats allemands partagent en tout ou en partie la vision nazie du monde et plus particulièrement des peuples slaves. Cette même propagande, nous l'avons vu, a pour effet de convaincre les soldats du caractère apocalyptique d'une défaite face aux Soviétiques poussant le Landsers à se battre jusqu'à la mort, même lorsque la situation est totalement désespérée. La perception de l'ennemi est également affectée par la propagande qui dépeint le Soviétique comme un animal envers qui toutes les brutalités sont permises. Comme nous avons pu, le voir on peut retrouver des traces de ces éléments qui participent à la « barbarisation » du soldat dans les mémoires allemands.

Ivan

Le soldat russe est, lui aussi, exposé à la propagande depuis son plus jeune âge. Des organisations tel que le Komsomol (l'organisation des jeunesses communistes) lui enseignent très rapidement la primauté du système communiste, l'importance de la lutte des classes et le rôle de l'Armée rouge comme ultime rempart contre le système capitaliste, la perversion fasciste et autres menaces. Il n'est donc pas étonnant de constater, dès le début du conflit, une vague de ferveur chez les communistes qui les poussent à prendre d'assaut les bureaux d'enrôlement de l'Armée rouge. Les auteurs de mémoires soviétiques sont aussi atteints de cette ferveur et loin d'être des conscrits ils sont, pour la plupart, des volontaires bien décidés à défendre le communisme et la mère patrie contre l'envahisseur fasciste. Les auteurs veulent aller au front et insistent pour se faire engager dans l'Armée rouge⁴¹⁴. Nikolai Litvin nous donne un aperçu du désir des jeunes d'aller au front :

«So I went to the military enlistment office and began to pester them to take me into the Red Army. The military commissar refused: "When it is necessary we'll come for you."»

⁴¹⁴ Mansur Abdulin, *Red road from Stalingrad*, South Yorkshire, Pen & Sword military, 2004, p. 8-9. et Kravchenko-Berezhnoy, *Victims, Victors*, Bedford, The Aberjona Press, 2007, p. 198.

But at that time a lieutenant arrived to recruit troops for the airborne forces. I appealed to him [...]. The lieutenant warned me that airborne troops were already 90 percent dead men walking but told me that if I persisted, he would accept me.⁴¹⁵»

Litvin va persister et être finalement enrôlé dans l'Armée rouge malgré le fait qu'il soit trop jeune pour servir. Bien évidemment, loin de nous l'idée de prétendre que tous les soldats soviétiques qui participaient au conflit étaient de jeunes volontaires enthousiastes. Cependant, l'ensemble des auteurs de mémoires soviétiques l'étaient et l'on peut avancer, sans crainte de se tromper, que ce sentiment devait être assez répandu.

L'idéalisation du rôle du soldat et l'appui au régime sont à la base de cet engouement pour le front. En effet, tout comme chez les auteurs allemands, les auteurs soviétiques sont pour la plupart en accord avec les vues du régime et endossent la cause. Cet appui rend les messages de propagande beaucoup plus attrayants à leurs yeux et ils sont donc plus enclins à les accepter sans les remettre en cause. La ferveur communiste est telle chez Litvin qu'il met de côté son éducation religieuse pour s'en remettre au Komsomol⁴¹⁶. Gorbatchevsky, quant à lui, se déclare un bon communiste et croit en Staline malgré le fait que ses parents aient été arrêtés par le régime⁴¹⁷. Les *politruks* sont souvent appréciés et on assiste à leurs cours de formation politique avec engouement⁴¹⁸. Il s'agit d'un véritable cercle vicieux, ou vertueux si l'on se met à la place du régime, le soldat soviétique est soumis à une propagande intensive depuis son tout jeune âge, et supporte donc dans bien des cas le régime, ce qui le rend plus susceptible de croire en totalité les messages de propagande en ce qui concerne les nazis, ce qui le pousse de plus en plus vers la « barbarisation » et vers une déformation de la réalité. Isaak Kobylanskiy raconte l'effet qu'a eu la propagande sur lui :

⁴¹⁵ Nikolai Litvin, *800 days on the Eastern Front*, Lawrence, Kansas University Press, 2007, p. 4.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 19.

⁴¹⁷ Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 30-41.

⁴¹⁸ Evgeni Bessonov, *Tank Rider*, London, Greenhill Books, 2005, p. 147.

«Being absolutely honest, now I state openly: the pervasive propaganda produced its desired result, especially among the inexperienced youth and people of little education. For example, I had no doubt that everything written in our history and social science textbooks, and in the youth and “adult” newspapers was true. I put absolute trust in the ideological tenets that society’s and the state’s interests are higher than a person’s; that religion distracts employees from the fight for their rights; and that a class solidarity is higher than patriotism. I’m sure I wasn’t the only one who was convinced by those and similar dogmas. The worst of it was that during those years I accepted any published material as indisputable fact. The absolute uniformity of the information furnished by mass media along with the absence of public disputes and polemic in the press caused most of my generation to lose the ability to think critically⁴¹⁹.»

La déformation de la réalité n’est pas la même pour le soldat soviétique que pour le soldat allemand. Contrairement à son homologue allemand, le soviétique a plusieurs raisons valables d’en vouloir aux envahisseurs allemands et le ressentiment n’a pas besoin d’être créé de toute pièce par la propagande. Mansur Abdulin exprime son ressentiment sans la moindre trace d’arguments idéologiques :

«There’s no pleasure in killing. But why did the Germans come to our home? Why did they bring death and suffering to our land? Did they expect us to give up without a fight? I saw them later, when they were leaving Stalingrad, sinuous columns of frostbitten half-corpses. It occurred to me that each one of them had a mother who was waiting. Suddenly I felt a lump of compassion in my throat. But it soon disappeared. With what thoughts, what hopes, did these mothers send off their sons to this war? And what did they expect from us?⁴²⁰»

La propagande n’a donc pas besoin de créer la haine de façon artificielle pour motiver ses troupes au combat, mais là où elle vient jouer un rôle c’est lorsqu’elle attise le sentiment de vengeance chez le soldat⁴²¹ jusqu’à le rendre carrément incontrôlable une fois rendu en territoire ennemi. Le soldat soviétique deviendra alors convaincu qu’il a le droit de tout faire et son désir de vengeance rend donc tout acte brutal justifiable. Il perpétrera alors des crimes

⁴¹⁹ Isaak Kobylanskiy, *From Stalingrad to Pillau*, Lawrence, Kansas University Press, 2008, p. 8.

⁴²⁰ Mansur Abdulin, *Op Cit.*, p. 53.

⁴²¹ Catherine Merridale, *Ivan’s War : The Red Army 1939-1945*, London, Faber & Faber, 2005, p. 159.

sur la population civile et sur les soldats qu'il fera prisonniers devenant à son tour « barbarisé » Les soldats allemands sont montrés sous leur plus mauvais jour dans des films tels que *The Destruction of the Germans at the Gates of Moscow*⁴²². Les cours donnés par les *politruks* sont éloquentes: « As our piltruk instructed us □ Germans are fascists, killers, marauders, rapists, and Hitlerite executioners □ [...]. We've been trained under the slogan, Through hatred to victory. »⁴²³. Le soldat allemand est présenté comme un tueur ayant subi un lavage de cerveau par la propagande nazie⁴²⁴. Déshumaniser l'adversaire est également une tactique de propagande utilisée pour rendre les soldats soviétiques plus à l'aise d'éliminer leurs adversaires. Le Landser sera souvent représenté sur les affiches sans visage ou encore sous la forme d'un animal ou sous la forme d'insecte⁴²⁵. Les termes haineux envers les Allemands sont si durs que plusieurs chercheurs n'hésitent pas à associer la représentation des Allemands par les Soviétiques à la représentation des Juifs par les Allemands dans leur propagande et qu'il s'agit d'une œuvre de déshumanisation sans précédent en période de guerre⁴²⁶. La propagande de haine envers les Allemands est une stratégie employée régulièrement par le commandement soviétique et sur de longues périodes⁴²⁷. Les écrivains soviétiques encouragent les soldats au meurtre. Ilya Ehrenburg, un écrivain soviétique populaire, s'exprimait en ces termes : « Kill the German. If you have killed one German, kill another. There is nothing jollier than German corpses. »⁴²⁸ Les poètes écrivent des proses encourageant les Soviétiques à tuer des Allemands et la presse publie des textes réclamant la

⁴²² Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 39 et Evgeni Bessonov, *Op Cit.*, p. 28.

⁴²³ Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 73.

⁴²⁴ Argyrios K. Pisiotis, «Images of Hate in the Art of War» dans *Culture and Entertainment in Wartime Russia*, Indianapolis, Indiana University Press, 1995, p. 144-147.

⁴²⁵ *Id.*

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 149-150.

⁴²⁷ Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 264.

⁴²⁸ Boris Gorbatchevsky, *Op Cit.*, p. 361-362. et Argyrios K. Pisiotis, *Op Cit.*, p. 147-148. et Catherine Merridale, *Op Cit.*, p. 159.

vengeance par le sang⁴²⁹. Gorbachevsky explique de façon très équivoque les conséquences qu'a eu cette propagande sur le comportement des soldats soviétiques :

«The Soviet Army entered East Prussia with a sacred feeling of righteous retribution. But often this feeling turned into blind hatred, and it became almost impossible to stop this massive upwelling of malice...Through the entire war, from day to day we heard the direct and clear cut slogan " Kill the German!" Reality itself, the inhuman cruelty of the enemy, calls us to this act. Propaganda called us to this, nurturing a sense of vengeance in our soldier. The works of the best poets, writers and journalists called us to this: Sholokov's "The Science of Hatred"; Konstantin Simonov's famous verse " Kill Him"-frontline soldiers knew it well and highly regarded it; Aleksei Surkov's "I Hate"; and the incendiary essays of Ehrenburg Kill the German; Kill One –Then Kill Another," Ehrenburg has written. There was an enormous supply of vengeance toward the enemy in his article "On Hatred".⁴³⁰ »

Une telle propagande haineuse contribuera fortement à « brutaliser » le soldat soviétique qui finira par croire que le meurtre, le viol, la brutalité et le sadisme sont des actes tout à fait normaux et qu'ils ne sont que le juste retour du balancier. On est donc de retour à la loi du talion et aux principes moyenâgeux d'œil pour œil dent pour dent. Cette haine de l'ennemi, entretenue par une propagande continue, touche même les plus modérés de nos mémoristes soviétiques. Isaak Kobylanskiy, pourtant toujours modéré dans le ton face à l'ennemi, parle de son désir de vengeance :

«As I fought on, I tried to take revenge on them for all of their monstrous offenses. No doubt, I rejoiced over each of our local victories. And I also remember how please I was when I read published communiqués of German casualties as well as the reports of the destructive bombing of German cities by the Allies.⁴³¹ »

Exposé à une propagande continue, le soldat soviétique perçoit l'Armée rouge et le rôle de son soldat comme héroïque et essentiel à la survie des principes auxquels il croit. Ce faisant, il devient plus à même d'accepter les communiqués du régime comme étant véridiques dans

⁴²⁹ Catherine Merridale , *Op Cit.*, p. 159.

⁴³⁰ Boris Gorbachevsky, *Op Cit.*, p. 363.

⁴³¹ Isaak Kobylanskiy, *Op Cit.*, p. 239.

l'ensemble. Ce cercle vicieux pour le soldat soviétique, lorsqu'il est mélangé avec une propagande haineuse, va inciter le soldat à commettre des crimes d'une brutalité inouïe avec la perception que ceci est juste et souhaitable. La difficulté pour l'historien qui se penche sur cette problématique réside à établir dans quelle proportion la propagande a joué un rôle dans ces actions versus le libre arbitre du soldat soviétique. Utilisée autant par les Allemands que les Soviétiques, elle est pour le soldat une réalité omniprésente sur le front. La propagande sur le front Est a d'ailleurs comme particularité d'opposer deux régimes totalitaires qui, antérieurement au conflit, ont mené une propagande pour soutenir leurs idéologies respectives et en mènent une, durant la guerre, tous azimuts où tout est soit noir, soit blanc. Il appert donc que la propagande contribuera à « barbariser » autant le soldat allemand que le soldat soviétique. Les régimes nazi et soviétique, par une propagande continue, ont contribué à faire accepter leurs vues par leurs soldats. Le régime nazi reprend des thèmes de la droite en Allemagne tandis que les Soviétiques ont eu une décennie de plus pour vendre leurs idéaux. Ce partage d'idéal permettra, selon Bartov, de faire accepter plus facilement les principes nazis, tout de même plus radicaux que ceux de la droite allemande, aux soldats. Cette logique peut aussi bien s'appliquer à l'Armée Rouge qui utilise des moyens similaires. La déformation de la réalité qui résulte de cette propagande diffère d'un camp à l'autre mais mène tout de même à un résultat similaire. Pour les Allemands, la propagande contribue à leur faire croire à une véritable apocalypse en cas de victoire soviétique et les fanatise au point où toute reddition est impensable même dans les situations les plus désespérées. Elle contribue également à faire porter la responsabilité de la guerre et des horreurs perpétrées à l'adversaire par sa nature ignoble. Le Landsers verra dans la souffrance qu'il crée la confirmation de toute une décennie de propagande haineuse. Le Soviétique, quant à lui, verra la propagande l'encourager à commettre des crimes pour lesquels, même des années plus tard, il n'éprouve aucun remords et ne voit là qu'une juste rétribution de ce que son peuple a subi. En lui faisant perdre ainsi ses repères, la propagande contribue à « barbariser » le soldat soviétique tout comme son homologue allemand.

CONCLUSION

Lorsque vient le temps de tirer des conclusions d'une étude comme celle que nous avons menée, il faut tout d'abord prendre conscience des limites et des pièges que celle-ci peut contenir. Des limites qui viennent d'abord de la nature même de l'exercice. Les mémoires de combattants du front Est ne sont pas légion. La situation s'est tout de même améliorée ces dernières années avec les parutions de plusieurs mémoires de combattants vieillissants qui ont ressenti le besoin de coucher sur papier leurs souvenirs. Le chercheur sera cependant rapidement confronté au nombre limité de ces sources et doit renoncer à dresser un portrait global de son sujet, une aspiration à laquelle peut plus facilement prétendre le chercheur qui utilise les lettres et les rapports de l'armée comme source principale. Le mémoire a cependant des avantages que n'ont pas les lettres et les rapports, c'est qu'il donne une vision approfondie de l'événement et qu'il couvre le conflit sur une longue période de temps, contrairement aux lettres qui nous donnent accès, le temps d'un flash, au quotidien des soldats. Les risques de déformation de la réalité liés à l'écriture, nous l'avons vu, sont également nombreux. De la rationalisation à l'autocensure, de la justification à la pulsion de silence, le chercheur doit constamment porter son attention sur ces éléments afin de ne pas tomber dans le piège que peut constituer l'inconscient du narrateur.

Si les travaux de Bartov ont contribué à changer la perception que l'on se faisait du soldat de la Wehrmacht qui, jusqu'à ceux-ci, était largement exonéré des crimes commis sur le front Est⁴³², ils n'en sont pas moins dirigés vers un seul objet d'étude. En effet, une autre difficulté inhérente à notre recherche est liée à l'application de la grille d'analyse. Le chercheur ne doit pas oublier que sa grille, calquée sur celle de Bartov, a tout d'abord été conçue uniquement pour démontrer la « barbarisation » des soldats de la Wehrmacht et non de ceux de l'Armée Rouge. Les arguments que Bartov développe sont donc « Wehrmachto-centriste » et l'on doit faire preuve de prudence lorsqu'on les transpose sur le soldat

⁴³² Michael Cherniavsky, « Corporal Hitler, General Winter and the Russian Peasant » dans *The Yale Review*, vol. LI, no. 4 (été), 1962, p. 547.

soviétique. On ne peut pas amener des conclusions globales pour expliquer la « barbarisation » des soldats des deux camps. Il faut tenir compte des différences entre les deux camps. La nature de la « démodernisation » du front est fort différente pour les deux armées et ne frappe pas celle-ci au même moment. Le rapport au confort matériel, on peut le supposer, doit également être différent, les Soviétiques vivant dans des conditions beaucoup plus rudes que les Allemands dans l'entre-deux-guerres. Le niveau d'éducation des soldats allemands de loin supérieur à celui de leurs homologues russes, l'amalgame de différentes nationalités dans l'Armée rouge versus l'homogénéité de la Wehrmacht ne sont que quelques exemples des facteurs qui peuvent venir interférer dans des conclusions globales. Cependant, on ne doit pas laisser ces différences venir discréditer les nombreuses similitudes des deux camps sur la « barbarisation » de leurs soldats. Les parallèles dressés dans cette recherche sont tout de même assez éloquentes et démontrent la possibilité d'appliquer la grille d'analyse de Bartov de manière « universelle » sur le front Est.

Une fois ces difficultés reconnues, il devient alors possible de profiter de ce que les mémoires ont à nous offrir sur la « barbarisation » bien sûr mais sur la violence de guerre en général également. Les combattants passent en revue tous les aspects de leur expérience au front et permettent au chercheur d'approfondir la connaissance de sa source. Un mémoire, comme celui de Biddermann, représente un bon exemple du point que nous voulons soulever. Il apparaît rapidement, à la lecture de celui-ci, que Biddermann présente une vision tronquée de la réalité, que ce soit par mauvaise foi ou par une déformation de la réalité causée par un processus de rationalisation. Cela devient beaucoup plus facilement détectable lorsque l'on est confronté à une série de contradiction dans un mémoire que dans une lettre dans laquelle on ne connaît pas les « faiblesses » de l'auteur.

Les « faiblesses » vont parfois représenter des forces également. Si Biddermann ne reconnaît aucun crime de guerre, il va cependant discourir en long et en large sur les piètres conditions de vie du soldat allemand, il va également mettre l'emphasis sur la discipline sévère à laquelle le Landser est soumise. À force de vouloir éviter les sujets sensibles et même, à la limite, à présenter le soldat en victime, l'auteur nous donne de la substance à traiter pour nos autres sujets d'intérêt. D'autres seront enclins à parler des actions commises par leurs camarades et, dans quelques rares cas, par eux-mêmes. On ne peut évidemment que

spéculer sur les raisons qui poussent l'auteur à parler ouvertement des crimes de guerre mais quelques hypothèses méritent d'être mentionnées. La volonté de s'affranchir d'une culpabilité qui s'alourdit au fil des années pourrait être une explication ou encore, plus souvent dans le cas soviétique, une conviction de la justesse de la cause.

Il est certain que parfois l'auteur va « réorganiser » le crime pour s'en dissocier ou encore l'attribuer à d'autres mais, encore là, le récit demeure et l'on peut avoir un aperçu de la violence inouïe qui régnait sur le front Est. Pourtant une chose est sûre, c'est que les mémoires sont riches en témoignages de crimes de guerre et ce, d'un côté comme de l'autre. Les témoignages sont nombreux et troublants, même pour des récits qui sont probablement épurés de leurs éléments les plus violents. Le viol, l'exécution de prisonniers, de civils, le pillage, la destruction de biens matériels sont tous des sujets abordés par les auteurs de mémoires et parfois dans un langage très cru. Tous ces éléments vont dans le sens de la théorie de la « barbarisation » du front et rendent très visible l'apport que peuvent avoir les mémoires de soldats sur celle-ci.

Les conditions de vie déplorables sur le front Est peuvent certes être rendues avec justesse dans la correspondance des soldats⁴³³, mais le mémoire s'avère, selon nous, la meilleure source pour rendre compte de celles-ci. En effet, parce qu'il couvre le quotidien du soldat, il est plus facile de comprendre l'impact de ces conditions de vie sur le moral du soldat. Et les auteurs de mémoires ne se privent pas de raconter leur quotidien extrêmement ardu. Il s'agit, pour les auteurs, d'un sujet neutre sur lequel ils n'ont pas peur de se faire juger ou encore d'être incompris et qui peut tout de même faire connaître à leur auditoire les difficultés inhérentes à la guerre sans entrer dans des sujets sensibles pour eux. Tout y passe, les rations insuffisantes ou encore dégoûtantes, le manque d'hygiène, les conditions de vie difficiles, le manque de sommeil, le froid, les conditions d'habitat déplorables, bref le chercheur ne disposerait pas d'assez d'un ouvrage complet pour relayer les témoignages des auteurs de mémoires à ce sujet.

⁴³³ Trad. de l'allemand par Franz Schneider, *Last Letters from Stalingrad*, S.I., Greenwood Press, 1974.

Si le sujet est moralement neutre pour les auteurs, il n'en demeure pas moins que les conditions de vie très rudes ont marqué les auteurs de mémoires de manière durable et qu'ils en conservent des souvenirs très désagréables. Les conditions de vie pour le Landser vont sans cesse périliter⁴³⁴ ce qui contribuera à créer une atmosphère de fin du monde tandis que, même si elles s'améliorent avec le temps, les conditions de vie du soldat soviétique resteront largement en dessous des standards acceptables pour l'époque. Ces conditions de vie contribuent, selon Bartov, à « barbariser » le soldat qui vit désormais dans des conditions moyenâgeuses. Les différents témoignages observés dans les mémoires, même s'ils ne font pas de lien direct entre les deux, nous donne un bon aperçu de ce que Bartov décrivait comme conditions de vie poussant le soldat à se « barbariser ».

La discipline criminelle est un autre volet de la théorie de Bartov qui est bien servi par l'étude des mémoires. Il s'agit, là encore, d'un sujet neutre pour l'auteur qui peut ainsi dénoncer les pratiques de son propre camp ou du moins décrire le régime strict auquel il était soumis. Il n'y a aucune raison morale à vouloir taire les éléments liés à la discipline criminelle ce qui a pour résultat que les auteurs de mémoires sont des plus volubiles sur le sujet. Les sujets de discussion ne manquent pas : du vol à la désertion en passant par les blessures volontaires, la plupart des incartades sont passibles de la peine de mort ou encore, ce qui revient souvent au même au bataillon pénal. D'un côté comme de l'autre, les mémoires rendent une image d'une discipline inhumaine qui punit dès qu'un manquement est observé et où on échappe à la mort bien plus souvent par l'intervention d'un supérieur qui contourne la législation que par la clémence de la justice elle-même.

Une justice appliquée avec un tel zèle que les soldats risquent l'exécution pour un simple vol ou, pire encore, sont abattus par un supérieur à la mèche courte. La discipline, selon les mémoires étudiés, est tout aussi dure des deux côtés de la tranchée et la seule différence notable, attribuable au fait que l'on soit un vainqueur ou un vaincu, est que les Allemands vont davantage condamner la discipline que les Soviétiques qui, eux, bien souvent la trouvent nécessaire à l'atteinte de l'objectif. Les témoignages de soi rendent avec une authenticité saisissante cet aspect du front Est et nous permettent, au fil de nos lectures, de

⁴³⁴ Omer Bartov, *L'armée d'Hitler*, Paris, Hachette, 1999, p. 18.

découvrir un zèle et une application barbare de la discipline telle que la décrit Bartov. Contrairement aux lettres et aux rapports d'armées qui prouvent leurs points par l'accumulation de cas différents, les mémoires vont plutôt appuyer la théorie de la « barbarisation » par leur profondeur et par les détails qu'ils peuvent apporter à chaque exemple.

La propagande et la déformation de la réalité, quant à elles, ne constituent pas des sujets neutres pour nos auteurs. Loin de reconnaître leurs effets, la plupart d'entre eux vont les représenter comme grossières et n'ayant à peu près pas d'incidence sur eux. La propagande est présentée comme une lubie du pouvoir en place qui tente d'endoctriner des soldats qui n'ont que faire des lavages de cerveaux d'un régime qui les oppresse. Pourtant, lorsque l'on observe les sources de plus près, on peut tirer une toute autre vision de l'affaire. Dans les deux camps, les soldats sont exposés à celle-ci depuis leur plus tendre enfance dans la plupart des cas. Les idéaux repris par les nazis font partie du paysage politique depuis de nombreuses années. La propagande de Goebbels ne fait que radicaliser ces points de vue. Les Allemands sur le front partagent la vision que se font les nazis du monde et principalement des bolcheviques⁴³⁵. Ceux-ci sont vus comme une menace pour l'Europe, ils adhèrent au principe de la guerre défensive et si l'on décortique un peu leurs témoignages ils adhèrent également au principe de supériorité de la race. Jamais ouvertement, bien évidemment, mais plusieurs passages cités plus tôt trahissent une conception du slave méprisante et hautaine et ce, dans certains cas, des années après le conflit. C'est cette vision du conflit qui va rendre possible une déformation de la réalité qui va pousser les soldats allemands à remettre la faute sur les Soviétiques pour les conséquences des crimes qu'ils ont eux-mêmes commis.

Les Soviétiques ont, quant à eux, intériorisé les idéaux bolcheviques et ont appris à en parler le langage⁴³⁶. Même les plus réfractaires au communisme ont vu leur façon de voir le monde influencée par la propagande bolchevique continue. La propagande sur le front va

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 26-27.

⁴³⁶ Stephen Kotkin, *Magnetic Mountain*, Berkeley, University of California Press, 1995, p. 221.

prendre un aspect un peu différent de celle des Allemands cependant. Le régime pousse les soldats à la vengeance par une orgie de propagande. Les poèmes, les chansons, les articles de journaux, les livres sont tous utilisés pour faire l'apologie du meurtre des Allemands. Le pouvoir soviétique va finir par convaincre ses soldats que tout acte contre les Allemands est justifiable et que celui-ci est au dessus des lois. Va s'ensuivre un véritable massacre où viols et meurtres sont monnaie courante et où le pillage est un moyen de s'enrichir facilement, et est accepté par le soldat soviétique. Les effets de la propagande sont souvent insidieux⁴³⁷ et les auteurs de mémoires sont convaincus de ne pas avoir été influencés par celle-ci. Leurs écrits en sont cependant imprégnés et l'on perçoit très bien la déformation de la réalité qui s'est alors opérée, subtilement certes et remise en perspective dans la plupart des cas avec les années passées, mais elle demeure tout de même. Les mémoires constituent donc, pour le chercheur, une source intarissable d'exemples des effets de la propagande et ce, malgré les efforts conscients ou non, des auteurs pour en diminuer la portée.

On peut donc affirmer, à la lumière des recherches effectuées, que le mémoire, constitue une source tout à fait appréciable d'information en ce qui a trait à la violence de guerre et à la « barbarisation ». Comment se fait-il alors qu'ils soient largement ignorés lorsqu'il est dans l'intention du chercheur de démontrer cette violence ? Plusieurs facteurs sont à considérer. Tout d'abord, les mémoires ne constituent pas une source que l'on peut compiler en grand nombre et on ne peut en tirer de statistiques concluantes justement à cause de leur petit nombre. Lorsque Bartov s'intéresse à cette problématique, c'est la philosophie des Annales qui a le haut du pavé dans les sciences sociales et celle-ci prône le quantitatif plutôt que le qualitatif. Bartov fait donc de ce type d'histoire lorsqu'il publie son premier livre sur le sujet *The Eastern Front, 1941-1945, German Troops and the Barbarisation of Warfare*. Il applique une grille qui ressemble à celle de la micro-histoire en suivant pas à pas trois régiments et en compilant le plus de documents à leurs sujets. Évidemment, avec ce genre de grille d'analyse, il ne peut pas intégrer de mémoires, ceux-ci ne cadrant pas avec son système. Dans son second livre sur le sujet *Hitler's Army. Soldiers Nazis and War in the Third Reich*, Bartov reconnaît d'entrée de jeu que le type d'histoire pratiquée n'est plus le même et il appliquera

⁴³⁷ Elke Frohlich, « Joseph Goebbels, un propagandiste profiteur de guerre » dans *Journal de Goebbels 1939-1942*, Paris, Tallandier, 2009, p. XII.

le modèle de la représentation culturelle pour asseoir sa théorie et l'étendra à l'ensemble de la Wehrmacht. Fait à noter, on voit alors l'apparition d'un mémoire dans l'étude de Bartov, celui de Guy Sajer. Un changement de cap bien sûr mais qui, au nombre de sources utilisées par Bartov, reste dans le domaine de l'anecdotique. Donc, le type d'histoire pratiqué peut être une piste de réponse. Une autre piste de réponse serait que la plupart des mémoires de combattants ont été publiés dans les années 1990 et 2000, donc bien après les études publiées par Bartov, ce qui expliquerait en partie l'absence de mémoires. Pourtant, certains étaient disponibles à l'époque et Bartov n'en utilise qu'un et plusieurs historiens qui se sont penchés, par la suite, sur la violence de guerre ont ignoré le témoignage comme source valable. La piste de réponse de la publication tardive ne peut alors s'appliquer pour expliquer ce « boycott ».

Une autre explication que l'on pourrait avancer est que le mémoire semble traîner l'image d'une très mauvaise source pour ce type d'histoire. Il est vrai que les confessions ne sont pas toujours ouvertes et directes. Que le temps investi dans la recherche pour chacun d'entre eux peut être très long pour ne pas aboutir à un résultat concret. Que le chercheur peut avoir l'impression, et l'auteur de ces lignes faisait partie du lot, que le témoignage de soi ne sera qu'une longue suite de justification de la part de son rédacteur et que bien peu d'éléments intéressants pour la recherche sur la violence peuvent en être extraits. Pourtant notre étude démontre, du moins nous osons l'espérer, que les témoignages de soi, loin d'être une source de seconde classe dans l'étude de la violence de guerre, constituent plutôt un ajout intéressant pour quiconque s'intéresse à ce sujet. Beaucoup de travail sur ce type de sources reste à faire. Notre étude des mémoires ne portait que sur le front Est et sur la théorie de la « barbarisation », mais une étude systématique des mémoires de la Deuxième Guerre mondiale et de leurs possibles apports à l'historiographie de la violence de guerre nous semble souhaitable.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Abulin, Mansur. 2004. *Red Road from Stalingrad*, South Yorkshire, Pen & Sword military, 195 p.

Bessonov, Evgeni. 2005. *Tank Rider*, Greenhill Books, London, 254 p.

Bidermann, Gottlob Herbert. 2000. *In Deadly Combat*, Lawrence, Kansas University Press, 330 p.

Gorbatchesky, Boris. 2008. *Through the Maelstrom: A Red Army Soldier's War on the Eastern Front, 1942-1945*, Lawrence, Kansas University Press, 453 p.

Kobylyanskiy, Isaak. 2008. *From Stalingrad to Pillau*, Kansas City, Kansas University Press, 310 p.

Koschorrek, Günter K. 2005. *Blood Red Snow*, Zenith Press, 318 p.

Kravenko-Berezhnoy, Roman. 2007. *Victims, Victors*, Bedford, The Aberjona Press, 295 p.

Litvin, Nikolai. 2007. *800 Days on the Eastern Front*, Lawrence, Kansas University Press, 159 p.

Lubbeck, William. 2006. *At Leningrad's Gates*, Philadelphia, Casemate, 256 p.

Metzger, Karl. 2007. *Honor Denied*, Denver, Outskirts Press, 455 p.

Moniushkom, Evgenii D.. 2005. *From Leningrad to Hungary*, London, Frank Cass, 256 p.

Novotny, Alfred. 2003. *The Good Soldier*, Bedford, Aberjona Press, 154 p.

Reese, Willy Peter. 2005. *A Stranger to Myself*, New York, Farrar Strauss & Giroux, 176 p.

Sajer, Guy. 2000. *The Forgotten Soldier*, Washington D.C., Brasseys, 465 p.

Monographies

Audoin-Rousseau, Stéphane et Annette Becker. 2000. *Retrouver la guerre, 1914-1918*, Paris, Gallimard, 272 p.

Audoin-Rousseau, Stéphane, Annette Becker et Christophe Ingrao (dir.) 2002. *La violence de guerre 1914-1945, Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles, Complexe, 350 p.

Applebaum, Anne. 2005. *Goulag : Une histoire*, Paris, Grasset, 716 p.

Bartov, Omer. 1999. *L'armée d'Hitler*, Paris, Hachette, 317 p.

———. 2001. *The Eastern Front, 1941-1945, German Troops and the Barbarisation of Warfare*, Second Edition, St Antony's Series, New York, Palgrave, 218 p.

Beevor, Anthony. 1999. *Stalingrad*, Paris, Éditions de Fallois, 598 p.

Beorn, Waitman W.. 2007. *Negotiating Murder: Wehrmacht Soldiers and Participation in Atrocities, 1941-1942*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 134 p.

- Bessel, Richard. 2004. *Nazism and War*, London, Weidenfeld & Nicolson, 244 p.
- Boog, Horst, Jürgen Förster, Joachim Hoffmann, Ernst Klink, Rolf-Dieter Müller et Gerd R. Ueberschär. 1996. *Germany and the Second World War: The Attack on the Soviet Union*, vol. 4, Oxford, Oxford University Press, 1396 p.
- Bonn, Keith E.. 2005. *Slaughterhouse: The Handbook of the Eastern Front*, Bedford, The Aberjona Press, 512 p.
- Bourke, Joanna. 1999. *An Intimate History of Killing: Face-to-Face Killing in Twentieth Century Warfare*, Londres, Granta, 576 p.
- Brooks, Jeffrey. 2000. *Thank You, Comrade Stalin! Soviet Public Culture from Revolution to Cold War*, Princeton, Princeton University Press, 319 p.
- Burkey, Evan Burr. 2000. *Hitler's Austria: Popular Sentiment in the Nazi Era, 1938-1945*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, XVI + 320 p.
- Cazals, Rémy et Frédéric Rousseau. 2001. *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Éd. Privat, 160 p.
- Clerc, Thomas. 2001. *Les écrits personnels*, Paris, Hachette, 128 p.
- Dallin, Alexander. 1970. *La Russie sous la botte nazie*, Paris, Fayard, 500 p.
- Dorion, Robert, Frances Fortier, Barbara Havercroft et Hans-Jürgen Lüsebrink. 2007. *Vies en récit, Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*, Montréal, Éd. Nota Bene, 602 p.

Edwards, Robert. 2007. *White Death Russia's War on Finland 1939-1940*, London, Phoenix Ed., 319 p.

Ellis, John. 2009. *The Sharp End, The Fighting Man in World War II*, London, Aurum Press, 3^e Éd., 380 p.

Erickson, John. 2003. *The Road to Stalingrad*, London, Cassel, deuxième édition, 606 p.

Evans, Richard J. 2004. *The Coming of the Third Reich*, New York, Penguin Press, 924 p.

———. 2005. *The Third Reich in Power*, New York, Penguin Press, 941 p.

———. 2009. *The Third Reich at War*, New York, Penguin Press, 925 p.

Foucault, Michel. 1979. *Discipline and Punish: The Birth of the Prison*, New York, Vintage, 352 p.

Gellately, Robert. 2003. *Avec Hitler, les Allemands et leur Führer*, Paris, Flammarion, 448 p.

Glantz, David. 2005. *Colossus Reborn, The Red Army at War, 1941-1943*, Lawrence, University Press of Kansas, 807 p.

———. 2005. *The Companion of Colossus Reborn, The Red Army at War, 1941-1943*, Lawrence, University Press of Kansas, 2005, 309 p.

———. et Jonathan House. *When the Titans Clashed. How the Red Army Stopped Hitler*, Lawrence, University Press of Kansas, 1995, 414 p.

_____. 1999. *The Battle of Kursk*, Lawrence, University Press of Kansas, 1999, 472 p.

Hillgruberh, Andrea. 1986. *Zweierlei Untergang. Die Zerschlagung des Deutschen Reiches und das Ende des europä is Judentums*, Berlin, 221 p.

Holquist, Pierre. 2000. *Le siècle des communismes*, Paris, Ed. de l'Atelier, 542 p.

Kassimerisk, George (dir. publ.). 2006. *The Barbarization of Warfare*, New York, New York University Press, 321 p.

Keegan, John. 1975. *The Face of Battle*, New York, Viking Press, 368 p.

Kershaw, Ian. 2006. *Le mythe Hitler: Image et réalité sous le troisième Reich*, Paris, Flammarion, 415 p.

Kotkin, Stephen. 1995. *Magnetic Mountain*, Berkeley, University of California Press, 639 p.

Krivosheev, Grigoriy. 1997. *Soviet Casualties and Combat Losses in the Twentieth Century*, London, Citadel Press, 290 p.

Lejeune, Philippe. 1975. *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 353 p.

Lucas, James. 1979. *War on the eastern front, 1941-1945. The German Soldier in Russia*, Londres, Jane's Publishing Co., 312 p.

Luza, Radomir V.. 1984. *The Resistance in Austria, 1938-1945*, Minneapolis, University of Minnesota Press, XV+ 366 p.

Merridale, Catherine. 2005. *Ivan's War : The Red Army 1939-1945*, London, Faber & Faber, 396 p.

Mosse, George. 1990. *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, New York: Oxford University Press, [1999, éd. fr. : *De la Grande Guerre aux totalitarismes, la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette], 291 p.

Naimark, Norman M.. 1995. *The Russians in Germany: A History of the Soviet Zone of Occupation 1945-1949*, Cambridge, Harvard University Press, 608 p.

Overy, Richard. 2006. *Why the Allies Won*, London, Pimlico Press, 494 p.

Reese, Roger R.. 1996. *Stalin's Reluctant Soldiers*, Kansas, Kansas City, University Press of Kansas, 267 p.

Rossino, Alexander B.. 2003. *Hitler Strikes Poland: Blitzkrieg, Ideology, and Atrocity*, Lawrence, University of Kansas Press, 343 p.

Sella, Amnon, 1992, *Value of Human Life in Soviet Warfare*, Kentucky, Routledge ed., 237 p.

Shepherd, Ben. 2004. *War in the Wild East : The German Army and Soviet Partisans*, Harvard University Press, 300 p.

Shils, E.A et M. Janowitz. 1948. *Cohesion and Disintegration in the Wermacht in World War II*, POQ, 280 p.

Shulte,Théo. 1989. *The German Army and Nazi Policies in Occupied Russia*, Oxford, Oxford Berg, 1989, 408 p.

- Snyder, David Raub. 2007. *Sex Crimes under the Wehrmacht*, Lincoln, University of Nebraska Press, 336 p.
- Stone, David R.. 2000. *Hammer and Rifle. The militarization of the Soviet Union 1926-1933*, Lawrence, University Press of Kansas, 288 p.
- Von Hagen, Mark. 1990. *Soldiers in the Proletarian Dictatorship: The Red Army and the Soviet Socialist State, 1917-1930*, London, Cornell University Press, 369 p.
- Welch, David. 1993. *The Third Reich: Politics and Propaganda*, New York, Routledge, 203 p.
- Werth, Nicolas. 2002. *Les déserteurs en Russie : violence de guerre, violence révolutionnaire et violence paysannes (1916-1921)*, dans *La violence de guerre 1914-1945*, Bruxelles, Complexe, 350 p.
- Wette, Wolfram. 2006. *The Wermacht, History, Myth, Reality*, London, Harvard University Press, 372 p.
- Wildman, Allan. 1980. *The End of the Russian Imperial Army: The Old Army and the Soldiers Revolt (March-April 1917)*, Princeton, Princeton University Press, 434 p.
- Willems, Emilio. 1986. *A Way of Life and Death: Three Centuries of Prussian-German Militarism; An Anthropological Approach*, Nashville, Vanderbilt University Press, 226 p.

Articles scientifiques

Cherniavsky, Michael. 1962. «Corporal Hiltler, General Winter and the Russian Peasant». *The Yale Review*, vol. LI, no 4 (été), p. 547-558.

Davies, Sarah. 2003. «Idéologie, propagande et mobilisation dans le système soviétique des années 1930». *Une si longue nuit : L'apogée des régimes totalitaires en Europe 1935-1953*, p. 96-112.

Edele, Mark et Michael Geyer. 2009. «States of Exception: The Nazi-Soviet War as a System of Violence 1939-1945». *Beyond Totalitarianism, Stalinism and Nazism Compared*, vol., no (), p. 345-395.

Ferguson, Liam Prisoner. 2004. «Taking and Prisoner Killing». *War in history*, vol.11, no 2 p. 148-192.

Frohlichf, Elke. 2009. «Joseph Goebbels, un propagandiste profiteur de guerre». *Journal de Goebbels 1939-1942*, p. IX-XLIX.

Hall, Stuart. 1980. «Encoding, Decoding». *Culture, Media, Language: Working Papers in Cultural Studies, 1972-1979*, p. 128-138.

Hellbeck, Jochen. 2000. «Fashioning the Stalinist Soul. The Diary of Stepan Podiubnyi». *Stalinism New Directions*, p.77-116.

Jackman, Steven D.. 2004. «Shoulder to Shoulder: Close Control and "Old Prussian Drill" in German Offensive Infantry Tactics, 1871-1914». *The Journal of Military History*, vol. 68, no 1 (janvier), p.73-104.

Merridale, Catherine. 2006. Culture, Ideology and Combat in the Red Army, 1939-1945». *Journal of Contemporary History*, vol. 41, no 2, p. 305-324.

Mazower, Mark. 2002. «Violence and the State in the Twentieth Century». *The American Historical Review*, vol. 107, no 4 (octobre), p. 1158-1178.

———. 1992. «Military Violence and National Socialist Values: The Wehrmacht in Greece 1941-1944». *Past and Present*, no 134 (février), p. 129-158.

Messerschmidt, Manfred. 1983. «The Wehrmacht and the Volksgemeinschaft». *Journal of Contemporary History*, vol. 18, no. 4 (octobre), p. 719-744.

Pisiotis, Argyrios K.. 1995. «Images of Hate in the Art of War». *Culture and Entertainment in Wartime Russia*, p.141-156.

Prost, Antoine. 2004. «Les limites de la brutalisation, tuer sur le front occidental 1914-1918». *Vingtième siècle: revue d'histoire*, no 81 (janvier/mars), p. 5-20.

Reese, Roger R.. 2008. «Lessons of the Winter War: A Study in the Military Effectiveness of the Red Army 1939-1940». *The Journal of Military History*, vol. 72, (juillet), p. 825-852.

Shepperd, Ben. 2009. «The Clean Wehrmacht, The War of Extermination and Beyond». *The Historical Journal*, vol. 52, no 2, p. 455-473.

Sunesson, Sune. 1984. «Organizing and Discipline». *Acta Sociologica*, vol. 27, no 3, p.199-213.

Weiner, Amir. 2006. «Something to Die For, A Lot to Kill For, The Soviet System and the Barbarisation of Warfare, 1939-1945». *The Barbarization of Warfare*, p. 101-125.

Weisbrod, Bernd. 1994. «Violence et culture politique en Allemagne entre les deux guerres». *Vingtième siècle*, (janvier-mars), p. 6-22.

Nom auteur. Date. «titre». *Revue*, vol., no (mois), p.